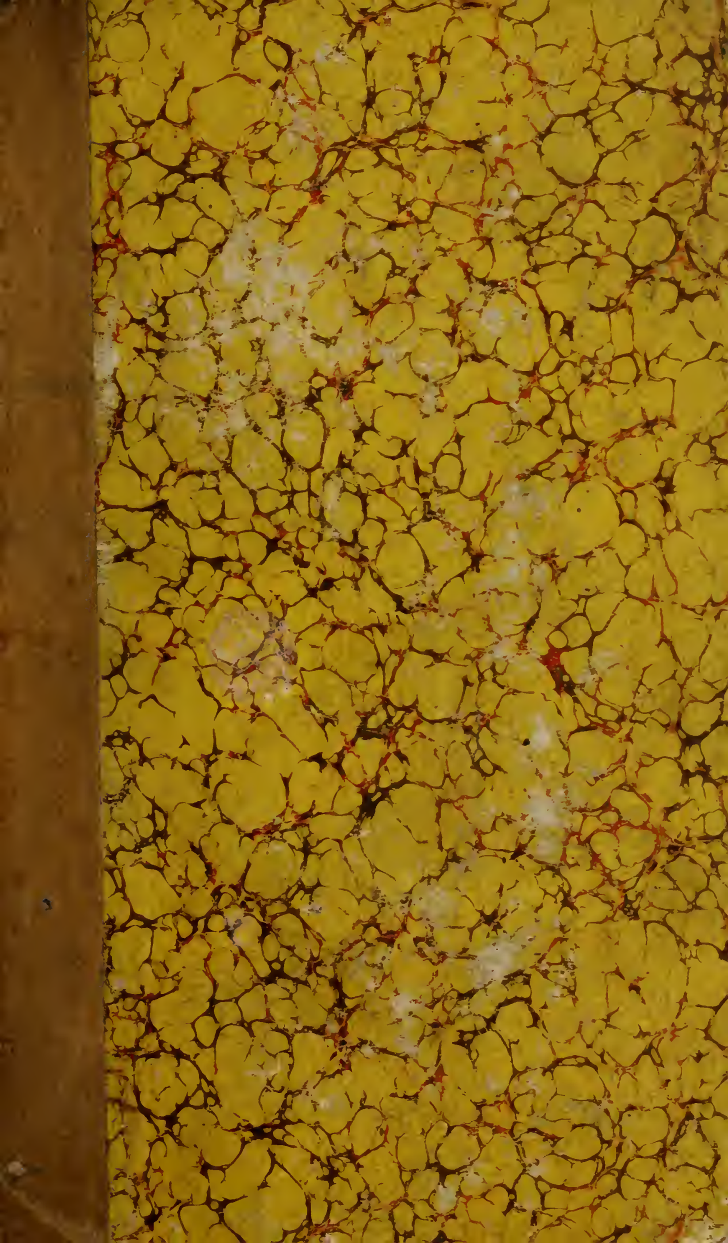


MŒURS FRANÇAISES.

NOUVEAUX
TABLEAUX DE PARIS,

OU

OBSERVATIONS
SUR LES MOEURS ET USAGES DES PARISIENS
AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

T. I.

Cet ouvrage se trouve aussi à

Agen... chez Noubel.
Aix-la-Chap. Laruelle.
Amsterdam. Dufour et d'Ocagne, Delachaux.
Angers.... Fourrié-Mame.
Arras..... Topino.
Bayonne... Fauvel jeune.
Berlin..... Schlesinger.
Besançon.. Deis, Bintot.
Blois..... Girond.
Bordeaux. Mme Bergeret, Lawaile jeune, Melon, Gassiot, Gayet.
Boulogne.. Griset aîné. Griset jeune.
Brest..... Le Fournier-Desp., Egasse.
Bruxelles.. Dujardin-Sailly, De Mat, Stapleaux.
Caen..... Mancel, Mme Belin-Lebaron.
Calais..... Leleux.
Cambrai... Giard.
Chartres.. Hervé. Garnier-Allabre.
Clermont-F. Thibaud-Landriot.
Colmar.... Petit.
Dieppe.... Marais.
Dijon..... Lagier, Noellat, Tussa.
Dunkerque.. Lancel.
Francfort.. Jugel Brœnner.
Gand..... Dujardin, Lereux.
Gênes..... Yves Gravier.
Genève.... Paschoud, Barbezat et Delarne. Cherbulier.
Havre..... Chapelle.
Honfleur.... Blon.
Leipsick... Grieshammer, Zirgès.
Liège.... Desoër, Collardin.
Lille...... Vanackère Bronner-Beauwens.
Lausanne... Fischer.
Londres... Bossange, Dulau, Treuttel et Würtz.
Lorient.... Caris, Fauvel.
Lyon..... Bohaire, Faverio, Maire.
Manheim... Artaria et Fontaine.
Mans..... Pesche, Belon.
Marseille.. Chardon, Maswert, Mossy, Camoin, Chaix.
Metz..... Mme Devilly. Thiel.
Mons..... Leroux.
Montpellier. Sevalle, Gabon fils.
Moskou.... Fr. Riss père et fils.
Nîmes...... Pouchon.
Nanci.... Vincenot.
Nantes..... Busseuil, Clech.
Naples.... Borel, Marotta et Vanspandoch.
Niort..... Elies-Orillat.
Perpignan.. Alzine, Lasserre.
Poitiers.. Catineau. Mmes Loriot.
Rennes.... Duchesne, Molliex.
Rouen.... Frère, Renault, Dumaine-Vallé.
Saint-Malo.. Rottier.
Saint-Pétersbourg C. Weyer, Graff. Saint-Florent
Strasbourg. Levrault.
Toulon... Belluc. Baissiés. Laurent.
Toulouse.. Vieusseux,
Turin.... Ch. Bocca, Pic.
Valenciennes. Lemaitre.
Vienne.... Schalbacher.
Varsovie... Glücksberg.
Ypres.... Gambard-Dujardin.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AINÉ.

NOUVEAUX
TABLEAUX DE PARIS,

OU

OBSERVATIONS
SUR LES MOEURS ET USAGES DES PARISIENS
AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

Faisant suite

A LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES, ANGLAISES, ITALIENNES, ESPAGNOLES.

Orné de Gravures et de Vignettes.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

ÉDIT. DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

De la Collection des Mœurs françaises, anglaises, italiennes, etc.,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

—

1828.

NOUVEAUX TABLEAUX DE PARIS,

OU

ESQUISSES PARISIENNES.

— N° Ier. —

LES HOTELS GARNIS.

Il entre dans un des plus charmans hôtels, surtout pour les étrangers, et plus encore pour ceux qui, dotés par la fortune, ne peuvent trouver trop chers les petits *item* d'un mémoire.

Lord Byron, *Don Juan*, ch. II.

Bordeaux, Lyon, Marseille, Nantes et Lille, villes de commerce et de fabriques, dont la population réunie est égale aux deux tiers de celle de Paris, comptent à peine cent hôtels garnis ou auberges un peu remarquables. Paris en possède plus de cinq cents : on ne comprend pas

dans ce nombre au moins trois cents maisons de loueurs à la semaine et à la nuit. Que l'on donne, pour terme moyen, quarante locataires à chacun de ces huit cents établissemens, et l'on trouvera que, du matin au soir, trente-deux mille individus peuvent changer de domicile, pourvu qu'ils soient munis de passeports en règle, ou bien de livrets, s'ils appartiennent à la classe ouvrière.

Depuis qu'une mesure sage, mais un peu tardive, a fermé le repaire trop connu où les malheureux nomades sans asile et sans papiers allaient dormir sur des bancs au bruit de la boule de la roulette et des rateaux du trente-et-un, plus d'un habitué de l'hôtel d'Angleterre est réduit à se glisser, avec la silencieuse agilité du chat, dans la sombre allée d'une maison sans portier. Là, blottis dans un coin jusqu'à l'heure où ils n'ont plus à craindre l'arrivée de quelque habitant, ils finissent par s'étendre sur le palier d'un étage, et aux premiers rayons du jour, emportant avec eux, comme Bias, la garde-robe, les trésors et le génie qu'ils ont reçus en partage, ils vont exercer quelque industrie hasardeuse qui finit par leur procurer, peut-être pour toujours, un logement gratuit.

Parmi les hôtels garnis où l'on paie son gîte, il y en a pour tous les goûts, pour tous les états. Les rues Grange-Batelière, de la Paix, de Rivoli, de Richelieu, sont plus spécialement consacrées à l'opulence. Les négocians et manufacturiers recherchent les rues du Bouloi, Notre-Dame-des-Victoires, Saint-Martin et Saint-Denis. Au faubourg Saint-Germain va s'abattre la volée des solliciteurs, tandis que les rues de la Harpe, Saint-Jacques, Saint-Jean-de-Beauvais et d'Enfer assurent une modeste retraite au jeune étudiant venu de sa province pour se consacrer au culte d'Esculape ou de Thémis. Heureux s'il ne s'égare pas en route, séduit par quelque divinité trompeuse!...

Les hôtels garnis des quartiers brillans réunissent tous les agrémens du luxe. Le pied du voyageur y foule un tapis moëlleux; la mousseline et la soie y tombent en plis ondoyans et se relèvent en riches draperies. Les forêts de l'Amérique ont fourni leurs bois précieux à nos habiles ouvriers, dont le talent a su tripler la valeur d'un meuble magnifique. L'albâtre et les porcelaines attirent et charment l'œil, effrayé de leur beauté fragile; des glaces immenses re-

flètent à l'infini l'éclat des dorures et des cristaux. De nombreux serviteurs rivalisent de zèle pour prévenir et deviner les volontés ou les caprices du favori de la fortune, monté au somptueux premier ou à l'entresol plus élégant, et dont les riches équipages occupent les remises de la cour. Depuis le portier jusqu'au maître de la maison, tout le monde prend un air riant à la fois et respectueux ; on épuise les plus obséquieuses formules du langage ; l'escalier ciré, frotté, recouvert encore de tapis, semble adoucir sa pente, pour ne pas fatiguer un sybarite indolent. Peut-on regretter cinquante louis échangés chaque mois contre de si douces jouissances?

Sous le même toit, il est d'autres appartemens moins somptueux pour l'étranger plus économe, pour le propriétaire calculateur et réglé, quelquefois aussi pour le fils de famille trop gêné chez d'austères parens. Les prix baissent en raison des marches que l'on monte. A cent vingt-cinq degrés, non pas de longitude, mais d'élévation, est située la petite chambre parquetée en carreaux couleur de brique ; des rideaux modestes en calicot bariolé amortissent les rayons du soleil ; le merisier et le jonc remplacent l'a-

cajou et le velours ; la terre de pipe tient lieu de porcelaine ; à défaut d'édredon, le couvre-pied d'indienne est jeté sur un lit étroit et peu rebondi. Le portier est toujours poli, mais il n'est rien de plus. Cent francs par mois paient ce logement : il est juste qu'on n'y jouisse que du douzième des égards prodigués à l'habitant du premier étage.

Dans les hôtels de seconde classe, les grands appartemens ne valent plus que 250 à 300 fr. : on s'élève aux régions supérieures moyennant vingt écus. Le service et la complaisance des domestiques ont encore une fois des nuances. Etes-vous venu en chaise de poste? Y avait-il une *vache* sur l'impériale de votre berline? un ou plusieurs domestiques sur le siége? Vous êtes d'une tout autre importance que l'homme arrivé par la messagerie ou par le coche, et dont un fiacre poudreux a transporté le bagage et la personne. Malheur à celui qui débarque seul, à pied, le paquet sous le bras ; c'est presque un individu suspect : je lui conseille de ne pas se montrer exigeant.

Il n'en est pas ainsi à l'hôtel occupé par les fils d'Hippocrate et de Cujas. Parti dans une de

ces petites voitures qui parcourent un rayon de dix lieues, le jeune homme, chargé de sa légère valise et de l'indispensable carton à chapeau, s'achemine gaîment vers l'Estrapade, aidé par les indications bienveillantes de chaque passant, qui s'empresse de lui montrer la route la plus courte. Moyennant 15 ou 20 fr. par mois, on lui donne l'humble chambrette, favorable au repos et à l'étude. Là, s'il obtient quelques préférences, elles s'accordent à la conduite régulière et aux dehors aimables. Souvent une table servie à heure fixe, et recommandable sous le rapport de l'économie et de la frugalité, réunit tous ces joyeux cénobites, voués au culte des arts : on cause, on discute, on rit; toutes les études se prêtent un mutuel secours. Du frottement de ces esprits de nature diverse jaillissent quelques étincelles, et l'on s'éclaire au foyer commun de la science, de l'esprit et du goût. Là se forment peut-être à la fois les successeurs des Laplace, des Lacépède, des Méhul et des Girodet, à côté du jeune légiste qui sera un jour l'aigle du barreau, et auprès d'un élève novice destiné à remplacer Bichat.

En attendant les succès, la gloire et la paresse,

on se lève avant l'aurore : certains détails de ménage et de toilette coûteraient trop cher s'il fallait en charger quelque honnête enfant de la Savoie. On descend dans la rue pour prendre les fruits et le pain destinés au premier repas. Aussi, avec quel appétit on dîne, après une matinée consacrée au travail! On se promène, un livre à la main; on se réunit à des condisciples, à des compatriotes. Que de privations l'on s'impose, quand de pauvres parens se refusent le nécessaire pour ouvrir une carrière honorable à leur enfant chéri, plus favorisé de la nature que de la fortune!

Jusqu'à présent le tableau que nous avons sous les yeux ressemble un peu à celui que peuvent offrir d'autres capitales; mais on ne voit qu'à Paris une espèce d'asile chèrement payé par la misère à des aubergistes hideux qu'on désigne sous le nom de *logeurs*. Pour 10 fr. par mois, un ménage entier, composé du mari, de la femme et d'une nichée d'enfans, s'entasse dans une chambre de huit pieds carrés, où il trouve un lit délabré, des draps de toile d'emballage, une couverture de vieux tapis, trois chaises boiteuses, une table vermoulue et quel-

ques vases ébréchés. Point de rideaux, des cloisons mal jointes; pas d'autre jour que celui de la porte : ces malheureux, pour respirer, sont obligés de descendre dans la rue; et quelles rues! l'atmosphère y est constamment chargée de miasmes que jamais une brise bienfaisante ne parvient à dissiper : l'air ne circule point dans ces quartiers, dont mes lecteurs ignorent peut-être même les noms, et qu'ils découvriraient avec peine. Ici je ne puis qu'effleurer mon sujet : la vérité entière serait trop repoussante.

L'ouvrier célibataire ou isolé donne 6 fr. par mois pour disposer, dans ces maisons, d'un des trente ou quarante lits du dortoir commun. Une petite armoire à hauteur d'appui lui sert de malle et de commode; mais il n'ose presque jamais y renfermer ce qui lui reste du salaire de la semaine : les exemples des vols de chambrée sont trop fréquens. Tant que le loyer se paie avec exactitude, tout va bien chez l'hôte de céans; mais si, par inconduite ou par une suspension momentanée d'ouvrage, on expose le propriétaire à quelque non-valeur, le linge de la petite caisse est saisi, et le pauvre locataire se voit expulsé, le tout sans aucune formalité judiciaire

et par voie de fait. Cette jurisprudence est établie, et tout le quartier se persuade que le Code civil a consacré en termes exprès une législation si expéditive, plus ancienne que la bourgeoisie de la Cité.

Alors il ne reste plus d'autre ressource que le logeur *à la nuit*. Cinquante ou soixante centimes, tel est le prix d'un asile que la police peut visiter à chaque instant. Pas une minute où l'on n'aille examiner quelque figure dans ces taudis, et pour bonne raison. Sans cesse il arrive de nouvelles recrues, point de relâche : toujours du bruit ou la patrouille. C'est là, cependant, que vont se réfugier quelquefois des hommes nés au sein de l'opulence, et que le libertinage ou le jeu ont conduits par degrés à cet abaissement. Tel qui ne jouissait qu'avec dédain des douceurs d'une vie tranquille, heureux et considéré dans sa province, voulut briller à Paris. Il y occupa des chambres que venait de quitter un lord. Reçu au cercle trop fameux où le tapis vert a été entouré si souvent des plus grandes illustrations européennes, confondues avec les chevaliers d'industrie et les escrocs, il eut le malheur de gagner une somme considérable. Dès lors

une passion funeste s'empara de lui et dévora son patrimoine; la délicatesse, l'honneur, les lois de la probité la plus commune, tout fut oublié successivement, à mesure que le sort se montra plus rigoureux. Bientôt, caché à tous les regards, poursuivi par une autorité sévère qu'avaient éveillée des plaintes trop légitimes, et ne sachant plus où reposer sa tête, il passe la dernière nuit de sa vie dans un de ces déplorables refuges qui s'ouvrent au vice comme au malheur. C'est ainsi que, dans la capitale du pays le plus civilisé de l'univers, on tombe de l'hôtel Meurice ou de Castille chez un logeur à la nuit, au dernier échelon de la misère humaine.



— N° II. —

LES EMBARRAS DE PARIS.

LETTRE.

Et partout des passans, enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.

BOILEAU.

« MONSIEUR,

» Je lisais dernièrement, dans je ne sais quel journal, que les embarras de Paris se multipliaient tellement, que bientôt il faudrait apprendre l'art de marcher à travers tant d'obstacles, et de se garantir des accidens dont on est menacé presque à chaque pas. Récemment arrivé des Grandes-Indes, après une pénible traversée, je regardais cette remarque comme une exagération, de même que les tempêtes décrites dans les romans. Mais, arrivé depuis plusieurs jours à Paris, où je suis venu régler tout ce qui est

relatif à une expédition que je vais faire pour le Mexique, je me suis convaincu qu'il n'y avait rien que d'exact. Vous saurez, Monsieur, que je suis marin, et que, depuis trente ans que je navigue sur l'eau salée, j'ai fait deux fois le tour du monde, quatre voyages au golfe du Bengale, six à la côte de Guinée et dix en Amérique. Eh bien! je vous proteste que, dans les occasions les plus critiques, au milieu des écueils et des rochers de l'Archipel indien, des brouillards épais du banc de Terre-Neuve, et de la multitude des petites îles qui composent les Moluques et les Philippines, j'ai éprouvé moins d'embarras pour diriger mon vaisseau, d'inquiétudes d'esprit, de soins, et même couru moins de dangers, que je n'en ai rencontré dans les rues de Paris, en me rendant de la rive gauche de la Seine à la rive droite. On ne peut faire un pas dans cette maudite ville sans être plus ou moins rudement accosté par des gens empressés, qui ressemblent à un paquebot chassé par des forbans. A chaque instant, il me faut courir des bordées dans les rues pour éviter de chavirer ou d'être coulé bas par les voitures de toutes les sortes qui se sont emparées du pavé. Je ne puis,

Monsieur, vous donner une idée des tribulations que j'éprouve journellement, qu'en vous racontant un voyage que j'ai fait de la rue du Bac, où je demeure, jusque chez un de mes amis, logé rue Grange-Batelière. Invité à dîner chez lui, l'envie de faire de l'exercice m'engagea à m'y rendre à pied. Je devais être arrivé à six heures, et je pensai que soixante minutes me suffiraient pour la traversée. Avant de sortir, je me mis à la fenêtre pour m'orienter et m'assurer du tems. Je crus voir à l'horizon l'apparence d'un grain, et mon hôtesse, à qui je fis part de mon observation, me força d'accepter son parapluie à canne, que je ne pris qu'avec répugnance. J'ai cependant reconnu depuis que rien n'est plus utile que ce meuble à quiconque est forcé de circuler dans cette vaste capitale. D'abord, il lui sert de *prélart* contre la pluie ; il peut ensuite le porter en guise de mât de beaupré pour se garantir des chocs qui le menacent, ou de gaffe pour pousser au large ce qui gêne son passage. De plus, c'est une arme offensive et défensive ; celui de ses bouts qui est recourbé pourrait même au besoin servir pour accrocher l'ennemi et venir à l'abordage.

» Je descendis donc au coup de cinq heures ; et, au moment où j'allais déboucher de l'hôtel par la porte cochère, une berline de poste y entra avec fracas, et s'arrêta sous le vestibule, devant le grand escalier, de manière à me mettre dans un véritable état de blocus. J'eus beau jurer, les postillons, qui étaient restés sur leurs chevaux, ne bougèrent pas plus qu'un cabestan. Il me fallut attendre que milord Boxingbroug eût descendu ses trois quintaux de graisse, que milady et ses femmes eussent mis pied à terre, ce qui ne se fit pas sans avoir acquis la certitude que les appartemens étaient *confortables* et à bon marché. Enfin la voiture avance au milieu de la cour, et me voilà libre, après avoir perdu un quart-d'heure que je comptais bien regagner en portant un peu plus de voiles dehors.

» Je mis le cap sur le Pont-Royal, qu'il me fallait traverser, et aucun événement remarquable ne m'arriva jusqu'à la rue de l'Université. Parvenu à cette hauteur, des ouvriers occupés à creuser une tranchée, afin d'y placer un conduit pour le gaz, s'étaient emparés de la moitié de la chaussée. L'autre côté était totalement intercepté par un embarras de voitures.

Une charrette de blanchisseuse avait accroché un fiacre; et un cabriolet, qui s'était trompé d'un pouce dans son estime, se trouvait engagé entre la charrette et la muraille. Pendant qu'on se disputait pour savoir qui avancerait ou reculerait, des équipages, des diligences et des voitures de toute espèce étaient arrêtés au vent et sous le vent du lieu de la scène. Je ne vous dirai pas, Monsieur, tous les juremens, reniemens et blasphêmes que j'ai entendus dans cette occasion; il ne s'en prononce pas autant parmi l'équipage d'un vaisseau de ligne en trois mois de traversée. Enfin la voiture du blanchisseur termina la dispute en brisant deux rayons de la roüe de babord du fiacre; toutes les machines roulantes s'ébranlèrent à la fois et marchèrent sur deux files opposées. Il était cinq heures et demie; je pouvais encore arriver en me pressant; mais je n'étais pas au bout de mes tribulations et de mes avaries.

» Parvenu au coin de la rue de Verneuil, j'apercevais déjà l'extrémité du Pont-Royal avec autant de satisfaction qu'un navigateur qui est sur le point d'entrer dans les vents alisés. Mais je suis bientôt arrêté par un grand rassemble-

ment formé en cercle, et qui occupe tout le côté de la rue où je me trouve. L'autre côté est embarrassé par un énorme char de tapissier sur lequel on place des meubles. Ce groupe se composait de servantes appuyées sur leurs balais, de garçons bouchers, le bonnet de coton sur l'oreille, et le couteau, en guise de sabre, au côté; des garçons boulangers en jupon court, et, du reste, costumés à peu près comme les sauvages de l'Orénoque; d'ouvriers et d'ouvrières qui avaient quitté leurs boutiques pour entendre la romance de *la Dame blanche*, chantée d'une voix fausse, avec accompagnement d'orgue de Barbarie. J'attends le passage de la première voiture, espérant qu'elle fera dans ce bastion une brèche par laquelle je pourrai passer. Un rapide tilbury arrive en effet, traverse comme par enchantement; mais la foule se referme aussitôt derrière lui, et me voilà comme une vieille gabare échouée sur un banc de sable. J'essaie en vain de me faire jour; enfin je ne sais combien de tems je serais resté là, sans deux commissionnaires portant sur un brancard des cristaux et des porcelaines. Au cri de *gare!* les dilettanti du coin se rangent en haie; je me

place en arrière-garde à la suite du convoi, et je défile, l'arme ou le parapluie au bras, sur l'air de *la Caravanne*, que l'orgue venait de commencer.

» A peine débarrassé, je me mets à courir pour réparer le tems perdu. Je heurte, en passant devant Goujon, marchand de cartes de géographie, un amateur qui cherchait la position des républiques de Colombie et de Rio de la Plata ; je pousse contre une borne le mendiant aveugle qui se jette au devant de moi, et dont le caniche entortille sa corde autour de mes jambes; enfin, au coin de la rue du Bac, je trébuche, mais sans me faire du mal, contre la hotte du marchand de melons, dont l'étalage forme comme une espèce de promontoire ou d'écueil à l'entrée d'une rade.

» Me voilà sur le trottoir du pont! Quel magnifique coup d'œil! Mais je n'ai le tems d'admirer ni le bateau à vapeur qui démarre pour aller à Saint-Cloud, ni la manière dont un nageur fait la planche, ni l'adresse d'un monsieur qui pêche à la ligne auprès des bains Vigier, toutes choses qui sont en possession de captiver les bons Parisiens lorsqu'ils traversent la Seine.

Les trois quarts viennent de sonner au château, hâtons-nous. Je double le pas; mais bientôt je suis arrêté par toute une famille qui va faire sa promenade quotidienne aux Tuileries. Rangée sur une même file, comme une escadre disposée en ligne d'embossage, elle occupe toute la largeur du trottoir, tandis qu'un bataillon de Suisses et les voitures qui transportent au faubourg Saint-Germain les convives de quatre ministères remplissent le milieu du pont. Me voilà à la suite d'une bonne et de trois enfans, flanqués du père, de la mère et de leur grand'-maman, marchant tous comme un vaisseau démâté. J'enrageais, je l'avoue; mais je repris patience en apercevant à peu de distance de moi la grille du jardin. Là, du moins, point de voitures, de paveurs, d'orgue de Barbarie, de curieux et de marchands en plein vent. Débarrassé des trois générations qui m'avaient fait employer dix minutes pour une centaine de pas, j'eus à essuyer les importunités des marchands de gâteaux de Nanterre, de ballons et de cerceaux; cependant j'entrai après avoir répondu par un salut au port d'armes du factionnaire. Je le lui rendis d'autant plus volontiers, que je fus

étonné de trouver enfin un homme qui ne ralentissait point ma marche et me permettait de passer mon chemin.

» Je vous avouerai, Monsieur, qu'un navigateur qui a passé le Sund sans encombre, qui se voit heureusement sorti de la Manche, ou qui a doublé le cap Finistère, n'est pas plus satisfait que je ne l'étais en me voyant dans ce beau jardin des Tuileries, où je n'avais plus à souffrir de tous les obstacles par lesquels ma patience avait été mise à une si rude épreuve. On m'a dit cependant depuis, que, si je m'y étais trouvé dans un de ces momens où la présence du Roi est attendue, j'aurais bien pu voir ma marche retardée par un embarras encore plus grand que tous ceux que j'avais rencontrés. Cela se conçoit; mais ici, du moins, se présente un dédommagement, et, en cas pareil, je me sentirais capable d'oublier le meilleur dîner et de me joindre à l'attroupement. Six heures sonnaient comme je passais devant l'horloge du château; il ne me restait plus que le quart-d'heure de grâce, et je me mis presque à courir du côté de la rue de Rivoli. Tout à coup quelques gouttes de pluie m'avertirent que j'avais bien jugé le

tems, et, en effet, un grain venant du sud-ouest avec des raffales de vent, fit évacuer le jardin à tout le monde.

Je larguai mon parapluie, et je me réfugiai à toutes jambes dans le passage Delorme, qui était déjà encombré de monde. Ce ne fut pas, il faut le dire, sans avoir eu à démêler avec quantité d'abris portatifs comme le mien. Je ne dois pas oublier que, voulant passer entre deux dames portant d'énormes chapeaux qui ressemblent plutôt à une voile de civadière qu'à la coiffure d'une créature humaine, la première faillit à me crêver l'œil droit avec l'une des ailes de cet immense parasol, tandis que le mouvement que je fis vers la gauche, pour éviter ce nouveau danger, endommagea considérablement à tribord le chapeau de l'autre dame. Pendant qu'elle réparait cette avarie devant une des petites glaces qui décorent le passage, je me trouvai dans la rue Saint-Honoré. La pluie avait déjà cessé, mais les gouttières versaient encore des torrens d'eau, et le ruisseau était tellement grossi, qu'il occupait à peu près la moitié de la rue. Je gagnai comme je pus l'extrémité de la rue de Richelieu, où des commis-

sionnaires avaient établi un pont volant d'un pied de large. Toute peine mérite salaire, et j'aurais été honteux de passer sans payer, comme beaucoup de gens bien mis que je voyais. Pourtant, changer une pièce de 5 fr., et attendre qu'on m'eût rendu mes 4 fr. 19 sous, c'eût été perdre mon tems pour peu de chose. Je suis encore leste, et je me rappelai que j'avais plus d'une fois sauté à l'abordage. Je mesurai donc la distance et m'élançai...... Mais, avant que d'être arrivé de l'autre côté, mon corps rencontra celui d'un monsieur qui, ayant eu la même intention, avait sauté au même instant que moi. D'après les lois de la statique, ma masse à moi étant plus considérable, et mon poids étant multiplié par la vitesse, le monsieur fut heurté si violemment, qu'il s'écarta du centre de gravité et tomba au milieu du ruisseau, ce qui excita une allégresse générale parmi les porte-faix, les commères et une douzaine de *petits polissons* qui barbottaient dans l'eau. J'en fus quitte pour avoir les pieds mouillés, et, sans regarder derrière moi, je poursuivis mon chemin.

» On jouait au Théâtre-Français *l'Agiotage ;* sous le péristyle il y avait encombrement et

cohue, malgré un double bastingage qui partageait les curieux en deux colonnes serrées. Au dehors, les voitures qui amenaient des spectateurs, les gendarmes à pied et à cheval, la foule des personnes qui cherchaient à approcher des portes ou des bureaux, les commissionnaires et les spéculateurs sur les billets, formaient un chaos confus que l'on ne peut se figurer que lorsqu'on l'a vu. Il n'y a pas plus de désordre sur le pont d'une frégate après un combat meurtrier. Cependant les cabriolets, et les gendarmes, le sabre à la main, couraient au milieu de ces rassemblemens sans que personne en parût effrayé. On dit que les Parisiens sont habitués à cela, comme je le suis à me tenir debout sur mon banc de quart par le plus fort roulis. J'étais parvenu à fendre la presse, et j'allais enfin me trouver en liberté, lorsque un individu se jeta au devant de moi en m'offrant *un orchestre* à bon marché; un autre me prit par le bras et me proposa *un parterre*, et bientôt cinq ou six marchands de même espèce m'entourèrent, criant tous à la fois et me nommant toutes les places comprises entre le rez-de-chaussée et le paradis. Hors de moi, comme vous pouvez le

penser, j'imitai la manœuvre que j'avais vu pratiquer à Trafalgar : faisant jouer mon parapluie, je rompis la ligne à l'endroit le plus faible et gagnai au large.

» Au large! on ne saurait guère s'exprimer ainsi en désignant des rues de trente pieds d'ouverture où circulent et où stationnent une foule d'obstacles et d'embarras qui font qu'un piéton ne peut se promettre de faire dix pas de suite sans se voir arrêté. Aussi, jusqu'au boulevart, ne fis-je que louvoyer et courir des bordées comme un navire qui a le vent au plus près, sautant à chaque instant par dessus le ruisseau, et n'évitant Charybde que pour tomber en Scylla, comme disaient les marins d'autrefois. Je ne vous détaillerai pas tout ce que j'eus à souffrir dans ce long trajet; je me vois, d'ailleurs, forcé d'abréger une relation déjà passablement longue. Je me bornerai donc à vous indiquer rapidement quelques-unes de mes dernières tribulations.

» Un particulier prévoyant et économe, afin de gagner 2 fr. par voie de bois, avait déjà fait sa provision pour l'hiver. Le pavé de la rue, dont le reste était occupé par les scieurs et les porteurs, en était couvert. Une bûche, roulant

de dessus les crochets d'un commissionnaire, me tomba sur le pied où j'ai un cor très-douloureux.

» Un porteur d'eau, qui s'approvisionnait à la fontaine de la rue Traversière, jeta le contenu d'un de ses seaux, qu'il venait de laver, à travers les jambes des passans, et inonda la robe de soie d'une dame très-bien mise qui marchait devant moi. Je reçus quelques éclaboussures. Que dire et que faire? Il faudrait se fâcher à chaque pas. Et puis il paraît qu'après les chevaux, c'est le menu peuple parisien qui est le maître sur le pavé de la grande ville.

» Au carrefour formé par la rue Neuve-des-Petits-Champs et celle de Richelieu, une voiture de gaz portatif, une des diligences des Petites-Messageries, un bain ambulant et la laiterie de Gentilly, se croisèrent et causèrent quelques encombremens, augmentés par l'égoût et le rétrécissement qu'une place de fiacre occasione dans la rue de Richelieu, devant la Bibliothèque du Roi. J'entendis quelques murmures contre M. le préfet de police. Au risque d'être écrasé, je passai de l'autre côté sain et sauf; mais il me fallut attendre à cause d'un défilé de carrosses et de vingt curieux qui, immobiles

comme une vieille carcasse échouée, regardaient manœuvrer les machines à broyer le cacao de M. Pelletier.

» Plus loin, un des *hussards de Vaulchier* *, galoppant au milieu du ruisseau, me couvrit de boue de la tête aux pieds. J'avais eu à peine le tems de regarder, qu'il était déjà loin. M. le directeur-général des postes devrait discipliner un peu mieux sa cavalerie légère, et lui défendre d'éclabousser ceux qui paient les ports de lettres.

» Enfin, Monsieur, en entrant à sept heures un quart dans la rue Grange-Batelière, je donnai dans une troupe de maçons qui quittait son atelier. Dès que vous apercevez de loin un gros lourdaud de Limousin tout barbouillé de plâtre et de mortier, marchant en se dandinant, avec huit livres de pain sous le bras, vous aurez beau faire, ce sera miracle si vous l'évitez. Prenez le côté ou le milieu de la rue, peu importe; il viendra droit à vous, comme un navire sans

* On les a appelés d'abord *hussards Doudeauville*, du nom de l'administrateur auquel on doit ce service, extrêmement utile à la nombreuse population de la capitale. Ce sont des postillons chargés de porter les lettres avec plus de célérité aux bureaux d'arrondissement, *et vice versâ*.

boussole ni gouvernail. Il semble que votre personne et votre habit noir aient pour lui une vertu attractive. Je n'eus pas de précaution à prendre, car c'était une bande de cinquante à soixante enfans de la truelle qu'il me fallait traverser, et il n'était guère possible de passer au milieu de ce bataillon sans être heurté par quelqu'un. J'en sortis blanc comme neige, et je me réfugiai au passage de l'Opéra, pour réparer chez les artistes les nombreuses avaries de ma toilette.

» Il était plus de sept heures et demie lorsque j'entrai dans le port, c'est-à-dire chez mon ami. Le concierge me refusa la porte, en me disant que monsieur était sorti. Je forçai la ligne, et je montai. Un domestique voulait aussi que son maître ne fût pas visible. Je mourais de faim, de soif et de lassitude ; j'entrai sans façon dans la salle à manger. On était au dessert ; le vin de Champagne, un pâté que l'on rapporta, et auquel je fis un énorme sabord, me consolèrent de mes mésaventures. Mais je me promis de partir au plus tôt pour le Mexique, et de ne plus revenir à Paris qu'à mon corps défendant.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» *Le capitaine* DUCLOS. »

— N° III. —

LES PASSAGES.

> De ces palais les colonnes magiques
> A l'amateur montrent de toutes parts,
> Dans les objets qu'étalent leurs portiques,
> Que l'industrie est rivale des arts.
>
> *Chanson nouvelle.*

Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de grandes villes dont les rues soient plus malpropres que celles de Paris. C'est peut-être pour faire croire qu'ils ne sont pas assez nombreux, que les salariés de la *voirie* font à peine la moitié de leur besogne; mais toujours est-il que le nettoyage est exécuté de manière à ce que la moindre averse trouve sur le pavé assez d'ordures pour composer à l'instant même une boue très-incommode. Quant à la neige, elle semble l'objet des respects particuliers de la police; jamais on n'y touche, et l'on attend que, liquéfiée par l'influence d'une température plus douce, elle

inonde la capitale et favorise de quelques *bons rhumes* les piétons qui n'ont pas encore eu le courage de se hisser sur des *socles* ou *soques* articulés.

Grâces soient donc rendues aux spéculateurs qui élèvent dans chaque quartier de longues et somptueuses galeries dans lesquelles nous pouvons du moins cheminer secs de la tête aux pieds! Notre reconnaissance doit être d'autant plus vive, qu'elles servent à la fois notre santé et nos plaisirs. Dans quel lieu, en effet, le promeneur pouvait-il se réfugier pendant l'hiver? Le Palais-Royal seul nous offrait ses galeries de bois, où l'on respire un air méphytique, et ses galeries de pierre, où le vent et la pluie nous atteignent avec trop de facilité. Aujourd'hui le rentier que le domino n'absorbe pas complètement, le gastronome qui est bien aise de digérer un peu avant de s'enfermer dans un salon ou dans un théâtre, peuvent choisir entre plusieurs jolies promenades.

C'est à présent pendant l'été qu'il nous faudra garder la chambre, si nous ne sommes pas assez opulens pour louer même une mansarde dans quelque hameau de la banlieue. Les bosquets de Tivoli ont disparu sous les moëllons;

Beaujon est devenu la maison de plaisance d'un notaire ; le jardin des Montagnes suisses est vaste comme un cabinet particulier ; ainsi, quiconque ne trouvera pas les marroniers des Tuileries, ceux du Luxembourg, et les animaux du Jardin du Roi, dignes d'occuper ses loisirs pendant une saison, devra, renversant les usages reçus, consacrer les beaux jours à l'écarté, se réservant la promenade pour le tems des frimas.

Quoi qu'il en soit, j'ai voulu visiter la semaine dernière tous les passages de Paris, traversant à la hâte ceux qui n'ont pour excuse de leur mesquinerie que leur vieillesse, m'arrêtant avec complaisance dans ces temples somptueux où le dieu du commerce possède des autels sur lesquels la bourse des badauds est chaque jour offerte en sacrifice. C'est surtout de ces nobles contrées que je veux vous entretenir ; car, que vous dirai-je de ce passage du *Saumon*, qui sans doute a été baptisé le 1er avril, puisque, au lieu des denrées nutritives que son nom semblait promettre, il ne nous a jamais offert que de la *tabletterie*, de la *blimblotterie*, de la *quincaillerie*, etc., etc. ? de ce passage Saint-Guillaume, où habitent quelques marchandes de poisson, où

quelques filles publiques se promènent? rien. Et.....

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Le passage Feydeau aurait bien pu se trouver au nombre de ces vieilleries que je dédaigne; mais il est si malade, il a si peu de tems à vivre, que je lui devais une mention spéciale, ne fût-ce qu'à titre d'adieux. Hélas! je l'ai toujours trouvé aussi laid qu'autrefois, avec ses petits pavés, son plafond si bas et son jour si triste. En vérité, sans le magasin de musique de M. Petit et le débit de tabac justement renommé de M. Noël, je ne sais trop ce qu'on irait chercher dans ce lieu. Au moment où, profitant de l'occasion, je faisais remplir ma tabatière, j'entendis deux personnes qui, comme moi, payaient tribut au monopole, discuter vivement. Il était question du théâtre des Nouveautés. « Il s'ouvrira. — Il ne s'ouvrira pas. — Il aura beaucoup de succès. — Il n'en aura point. — Est-ce qu'il n'y a pas assez de théâtres? disait l'un. — Il n'y en a jamais trop, disait l'autre. Partout où se joueront de jolies pièces, il se trouvera un public pour les applaudir. Fermez les maisons de jeu et multi-

pliez les spectacles; la morale et les désœuvrés y gagneront. On ne se ruine pas pour avoir une place au parterre, ou même à l'orchestre, et jusqu'à présent personne ne s'est tué de désespoir après la représentation d'un mauvais ouvrage. — Ajoutez, dis-je en appuyant l'opinion du dernier interlocuteur, ajoutez que, plus les théâtres seront nombreux, plus les hommes de lettres trouveront de débouchés pour leurs ouvrages. Le répertoire ne sera pas partout livré à des entrepreneurs patentés; et jusqu'à ce que le droit d'aînesse soit légalement établi dans la grande famille des auteurs, les jeunes gens, pour se faire recevoir, se faire jouer, et réussir, n'auront besoin que d'imagination et de talens. »

Les demi-onces étaient payées; nous nous séparâmes, et je me dirigeai vers le passage des Panoramas, qui serait joli s'il pouvait s'élargir. M. Comte et M. Félix sont les deux notabilités de l'endroit. Tous deux ont les marmots pour cliens; mais, plus heureux que le directeur de spectacle, le pâtissier voit affluer chez lui la jeunesse et l'âge mûr. Aller chez Félix est du meilleur ton; nos élégans, avant de courir *au bois*, vont y prendre un verre de Madère, et plus d'une

dame, lorsqu'elle ne sait comment employer sa matinée, monte dans sa voiture et vient chez Félix chercher quelque nouvelle friandise qui puisse flatter son palais délicat. J'ai remarqué, du reste, avec plaisir, que, si les marchands qui habitent le passage des Panoramas voient passer beaucoup de flaneurs, ils voient aussi entrer un assez bon nombre d'acheteurs. Lors de ma visite, deux gros messieurs concluaient, au magasin de comestibles, un marché de truffes : des jeunes gens à l'air sucré, qui voulaient apparemment accabler leurs belles de douceurs, enlevaient ce qu'il y avait de plus nouveau chez le confiseur de Mme la duchesse de Courlande, et M. Susse, le papetier de S. A. R. Madame, était assiégé par les demandeurs. Comme je n'avais que mes yeux à satisfaire, j'eus plutôt fini que toutes les personnes qui m'entouraient, et je m'acheminai vers la galerie de l'Opéra. Parlez-moi de cela! quand l'été prochain nous arpenterons le boulevart, il ne nous faudra plus, dans les tems orageux, nous munir de l'incommode canne à parapluie; s'il tombe une averse, nous courrons au passage de l'Opéra, où nous ne serons pas plus foulés qu'au boule-

vart de Gand, et où certainement nous aurons moins de poussière. Qu'en visitant les deux galeries, je sois monté chez MM. Sazerac et Duval-Lecamus; que j'aie examiné avec un grand plaisir les jolis tableaux et les dessins spirituels qui peuplent leur petit muséum, cela n'a rien d'étonnant; mais vous ne devinerez jamais quel autre sujet d'observation ma promenade m'a offert.

Je suis même embarrassé pour expliquer cela; mais vous trouverez facilement la boutique dont je veux parler. On entre d'abord dans une jolie salle qu'entourent des canapés en velours, et au fond de laquelle se remarque une fontaine de marbre. A droite et à gauche sont des cabinets que tapisse une espèce de mosaïque en faïence. Rien de plus frais, de plus élégant que ce lieu; je ne saurais dire à quoi il est destiné, mais chaque personne que j'en ai vue sortir a donné trois sous au gardien de l'établissement..... Il n'en faut plus douter, nous sommes à l'apogée de la civilisation!

Et j'en ai trouvé une autre preuve dans cette même galerie de l'Opéra, en remarquant avec quelle grâce, quelle élégance sont faits ces pe-

tits objets de toilette que les femmes honnêtes appellent une *tournure*, que les femmes d'un ton moins sévère nomment un *polisson*, et qu'enfin, dans la jeunesse de Mme de Genlis, on désignait sous le nom de *faux*.... ; je n'oserai jamais achever, car mon innocence est moins connue que celle de la comtesse, et je suis tenu à plus de réserve dans mes discours. Et puis, enflammez-vous donc pour une jolie taille!.....

Quand on veut beaucoup voir, il faut avoir une bonne voiture ou de bonnes jambes ; je suis dans ce dernier cas, et, réservant pour la fin de mon voyage ce qu'il y avait de mieux et de plus nouveau, je me transportai dans le faubourg Saint-Germain, où je savais que récemment on avait créé, sous le nom de *passage du Pont-Neuf*, une petite galerie qui devait conduire de la rue Guénégaud à la rue de Seine. J'ai vu cette galerie ; il faut que le terrain ait été acheté au pouce, pour que l'on en ait pris si peu. On pourrait, à la rigueur, marcher trois de front dans le passage du Pont-Neuf; mais les boutiques ressemblent à des armoires. Une seule, au reste, m'a frappé ; c'est celle d'un chapelier qui, sur le mur qui lui fait face, a exposé sous

grille une énorme quantité de casquettes. C'est sans doute ce fabricant qui fournit le parterre du théâtre de la Porte-Saint-Martin, où, depuis un tems immémorial, les casquettes sont en majorité. N'était-ce pas bien la peine de faire tant de chemin pour si peu de chose ! Je m'éloignai mécontent, traversai le pont des Arts, le Louvre, le passage Montesquieu, où l'on ne peut guère s'arrêter que pour faire cirer ses bottes, et j'arrivai enfin à la superbe construction qu'a fait faire le charcutier Véro, et qui, n'en déplaise à l'éternel calembourg des beaux-esprits du quartier, est vraiment *un chef-d'œuvre de l'art*. Si l'on peut reprocher quelque chose à ce passage, c'est l'excès du luxe qu'on y a déployé. Ces balcons qui décorent les deux façades, ces brillans châssis qui ferment les magasins, ces globes élégans à travers lesquels s'échappe la lumière du gaz, ces petits plafonds peints à fresque, tout cela est d'un effet magique; mais, comme on trouve partout matière à critiquer, j'ai remarqué l'insupportable odeur que cause la grande quantité de cuivre dont on s'est servi. Cette odeur n'est-elle pas malsaine? et l'oxide de cuivre, poison terrible quand on l'avale, ne peut-il

pas, étant respiré, causer de fâcheux accidens? Profondément ignorant en chimie, je soumets cette observation à qui de droit.

De la galerie Véro-Dodat au passage Vivienne il n'y a qu'un pas; je me hâtai d'atteindre le but où devaient se terminer mes courses, et je vis à regret qu'on entrait et sortait difficilement du côté de la rue Neuve-des-Petits-Champs, la grande porte de l'édifice se trouvant placée dans un endroit où l'affluence des voitures est toujours très-considérable; mais, une fois entré, j'ai été ravi. Que de grandiose dans cette construction! comme ces voûtes transparentes sont gracieusement élevées! comme tous ces ornemens sont simples et de bon goût! et puis ce candélabre qui termine le point de vue! et puis ce Mercure si léger! ce doit être un bien bon coureur, et je suis sûr que plus d'un commerçant voudra prendre de ses leçons. Attraper à la course de bonnes affaires, et ne pas être attrapé par ses créanciers, c'est quelque chose de très-précieux! Je n'ai remarqué, d'ailleurs, rien de bien intéressant dans les divers genres d'industrie qui s'exploitent au passage Vivienne; je me suis cependant arrêté long-

tems devant un magasin de gravures, où j'ai vu M. Broussais et Bolivar, et devant la boutique d'un confiseur qui expose force petits Bonaparte en sucre rose, quoique de son vivant le cher homme n'ait jamais été sucré, et n'ait pas eu souvent d'idées couleur de rose. Mais je me rappelle que ces petites statues, permises à Paris, ont été naguère rigoureusement défendues à Rouen!.... C'était donc dans l'intérêt de la *gelée de pommes*.

Distrait par quelques jolies marchandes de modes qui mettent tout en œuvre pour attirer les regards, peut-être parce qu'elles savent que l'amour est un oiseau de passage, j'allais oublier de signaler le beau magasin de M. Touquet. Voyant que le public ne voulait priser ni ses tabatières, ni sa Charte en miniature, ni ses éditions compactes, ce libraire a pris le parti de vendre de beaux livres, et il a bien fait. Le voilà qui publie une jolie petite édition des instructions sur le jubilé. C'est encore très-bien; mais je crains que ce dernier acte de catholicisme ne lui nuise beaucoup dans l'esprit de ses anciens prôneurs *.

* Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui le beau magasin est fermé.

Enfin j'ai terminé ma revue, car vous pensez bien que je n'irai pas voir les maçons de M. le baron Méchin, travaillant à construire le passage Foy, et j'attendrai tout simplement qu'il existe pour y passer ; mais il est une ancienne galerie que je ne me pardonnerais pas d'oublier : c'est la galerie Delorme, nouvel exemple des caprices de la mode. Lorsqu'en effet elle vint, la première, offrir aux dames l'occasion de marcher entre deux rangs de glaces, et de n'arriver aux Tuileries qu'après avoir consulté sur leur toilette quarante ou cinquante miroirs, son enceinte pouvait à peine contenir la foule qui s'y pressait : une jolie femme s'arrangeait toujours pour que le passage Delorme se trouvât sur son chemin. Que les tems sont changés ! Des enfans et leurs bonnes, quelques solliciteurs qui vont au château, et ne veulent pas descendre de fiacre trop près de la grille, quelques personnes qui se rendent à leurs affaires traversent rapidement; voilà tout ce qu'on remarque au passage Delorme. Moins volage, je l'ai vu des mêmes yeux qu'autrefois, et je l'ai trouvé toujours joli.

Me voilà enfin rentré chez moi ; j'ai rédigé mon journal de voyage, mais je ne veux pas le

clore sans avoir fait une observation générale sur le mode d'éclairage généralement adopté dans les passages nouveaux. Dussé-je me *prendre de bec* avec les *gazomanes;* dût-on me traiter d'obscurantin, et même ressusciter pour moi le sobriquet d'*éteignoir*, je me déclare hardiment l'ami des quinquets; ceux-ci, à la vérité, se contentent d'éclairer et n'éblouissent pas; mais, beaucoup moins pétulante que le gaz, leur huile ne provoque jamais d'explosions; avec eux nous avons la respiration plus libre et l'odorat moins offensé. C'est une chose vraiment inintelligible pour moi que l'existence de tous ces marchands qui, fixés dans nos passages, restent constamment, et par les plus grandes chaleurs, dans des boutiques où, grâce au gaz, on pourrait se croire sous *l'équateur*. Ces gens-là ont certainement appris à se passer d'oxigène; ils voudraient s'étouffer, qu'ils n'y parviendraient pas : ce sont les Mithridates de l'asphyxie *.

* L'observateur ne pouvait voir alors les passages *Colbert* et *Choiseuil*, qui sont bien beaux, mais ne sont encore que de belles solitudes.

— N° IV. —

LE FAUBOURG SAINT-MARCEAU.

Respicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem, et veras hinc ducere voces.
HOR., *Art poët.*

« Vous croyez connaître Paris, homme du monde, homme de lettres, dont les mœurs élégantes et le langage épuré semblent aujourd'hui si gothiques au milieu de l'opulent quartier où le salutaire agiotage va régénérer la France dans les eaux du Pactole ; détrompez-vous. Si vos méditations sont demeurées étrangères au langage de la scène qui voit briller l'immortel Odry ; si vous n'allez pas quelquefois, le crayon à la main, étudier la belle nature dans ces immenses villages que renferme l'enceinte financière de l'octroi municipal, vous n'avez pas bien vu la capitale des arts, vous ne savez pas

même le français. Diderot avait appris par cœur les quinze mille termes techniques dont se compose le *Dictionnaire des métiers*, et il ne parvint jamais à s'asseoir au fauteuil de Racine. Vous, quand vous auriez recueilli toute la science qu'il enfouit dans l'*Encyclopédie*, si vous ignorez l'idiome de la rue Mouffetard, vous serez toujours déplacé à l'Institut. Vous ne comprendrez pas la moitié de la pièce que je viens de présenter au comité de lecture des Variétés, le théâtre *national* par excellence.

» Deux fois, chaque semaine, je quitte ma grande et belle rue Taranne pour voir déjeuner l'éléphant du Jardin des Plantes, et pour aller manger la soupe d'un docte naturaliste, son voisin. Voulez-vous m'accompagner à l'Estrapade, et descendre dans cet autre monde où croupit la rivière des Gobelins? Je serai votre guide; et, quand vous aurez besoin d'un interprète, vous verrez combien je suis savant. Ce cours d'études vous sera utile pour achever l'interminable recueil alphabétique sur lequel s'endorment, depuis quarante ans, les quarante immortels. »

L'académicien sourit, et nous arrivons.

Devant nous marche une vieille femme, chargée de son lourd éventaire, sur lequel était posée une énorme terrine. Rivale matineuse de la fruitière en boutique, elle appelait d'un cri aigu, perçant et prolongé, autour de son magasin ambulant, les gastronomes en veste, friands amateurs de la poire anonyme que n'ont pas vue mûrir les espaliers de Saint-Germain, mais qui s'est ramollie sur un brasier ardent où bouillonne l'eau bourbeuse de la Seine. C'était une de ces nomades industrielles qui tour à tour fournissent à la petite propriété les groseilles, les cerises, le raisin, les noix, les harengs, les poires cuites et la morue.

Un ouvrier l'aborde; il reconnaît la bonne femme : c'est elle qui a veillé pendant trois nuits la mère du jeune maçon; cela ne s'oublie pas. Il s'établit entre eux un dialogue en style de faubourg, très-différent du langage poissard, et qui n'a rien de grivois. J'en fais remarquer les beautés énergiques à mon compagnon de voyage. Ils s'entretiennent de l'excessive cherté de telle denrée, augmentée d'un liard, et du prix actuel des loyers. On ne loue plus de chambre à moins *d'une pièce de soixante francs*; et trois écus de

cent sous par trimestre sont bien lourds à ramasser. Mais, après tout, on trouve moyen de vivre; et un petit verre d'anis, offert de bon cœur, sur le comptoir de l'épicier, ranime la mère Pichard. Et le jeune homme presse de sa main calleuse la main ridée de la marchande, tout en essuyant une larme donnée au souvenir d'une mère qu'il a perdue. Nous observons avec plaisir l'expression naïve de sa pieuse gratitude, et avec amertume la frugalité du triste déjeuner dont se contente la classe ouvrière, toujours exposée aux intempéries de l'air et livrée à de si rudes travaux. Le bon petit adjoint-architecte ne mangera plus, jusqu'à l'heure du dîner, que les six poires cuites qui lui coûtent quinze centimes, et qu'il avale en s'écriant d'un air joyeux: *En avant les six côtelettes!*

Bientôt nos réflexions sont interrompues. Deux chiffonniers, la hotte sur le dos, s'entretenaient d'une voix animée : ils étaient les plus heureux des hommes. Associés de compte à demi pour une mise de cinquante centimes à la loterie, leur terne d'un sou venait de sortir. Que de jouissances leur promettent ces 275 francs! Mais comme l'exemple d'un pareil succès peut

devenir fatal! Combien de fois les espérances qu'aura fait naître ce bonheur inouï entraîneront-elles au funeste bureau un honnête ouvrier encore étranger aux calculs des jeux de hasard, et qui, jusqu'alors, achetait du pain pour ses enfans, au lieu de payer, du prix de son travail, la vaine attente d'un trésor chimérique!

En se quittant, les deux nouveaux riches se donnent rendez-vous pour le lendemain au coin de la rue Dablon. « Not' bourgeois pensera bien, disent-ils, que *nous avons des affaires de famille*, et nous irons ensemble avec nos femmes *à la chambre des pairs.* »

Ici mon académicien se trouve dérouté.

« La rue Dablon, lui dis-je, ne figure sur aucun plan de Paris. Vous aurez beau étudier l'histoire et la morale dans les huit volumes de M. Dulaure, la rue Dablon ne vous en sera pas mieux connue; elle ne porte ce nom que dans le quartier dont elle est l'ornement. Depuis deux siècles on se rappelle de père en fils qu'elle appartenait tout entière à un M. Dablon, marguillier de sa paroisse, qui, pendant soixante ans d'une vie exemplaire, n'augmenta jamais le prix de ses loyers, et n'expulsa jamais personne pour

n'avoir pas payé le terme. Une gratitude traditionnelle s'oppose encore aujourd'hui à la décision souveraine de nos édiles, qui, je ne sais à quelle époque, ont fait inscrire aux deux extrémités les mots *rue Neuve-Saint-Médard*. Suivant une autre tradition, c'était anciennement le chemin du village d'Ablon, célèbre autrefois par ses vignobles. Cette réputation s'est évanouie depuis que la rue se trouve dans l'enceinte de Paris. Quoi qu'il en soit, on évite avec soin d'y passer à l'époque des grandes chaleurs. A l'entrée de l'hiver, nous pouvons y hasarder une visite.

Nous laissons à droite la vieille église de Saint-Médard, si fameuse jadis par les miracles du diacre Pâris, le patron de ces bons jansénistes qui nous firent présent, un beau jour, de la constitution civile du clergé. Le voisinage de cet ancien théâtre des convulsionnaires se distingue aujourd'hui par l'excellente qualité des mottes de tan, séchées dans les hangards qui décorent la rue Censier. Nous montons la rue Gracieuse, nommée ainsi par dérision, rue proscrite, où les fonctionnaires publics désignés sous le nom de *lanciers du préfet* dédaignent

d'employer leurs balais et leurs pelles. Au coin de la rue de l'Epée-de-Bois, nous passons à côté des sœurs de la charité, ces vertueuses consolatrices du pauvre, anges de douceur et de bonté, que révèrent les hôtes des tristes réduits où elles mènent à leur suite la résignation et l'espérance.

Traversons vite la rue Tripperet, et pour cause : nous pourrions payer trop cher le plaisir d'examiner la nouvelle façade dont s'embellit Sainte-Pélagie. On vante l'élégance des fenêtres cintrées qui éclairent cette Bastille des industriels; mais j'irai un autre jour par la rue du Puits-de-l'Hermite pour m'assurer si ce bel établissement ressemble autant qu'on le dit aux élégantes maisons de la rue des Trois-Frères.

Voilà donc enfin la rue Dablon! Quel horrible cloaque! A gauche, quelques potiers de terre; à droite, une quarantaine de chiffonniers occupant des maisons sans croisées; partout des allées noires et infectes. A un rez-de-chaussée humide et obscur, on voit pêle-mêle entassés les ustensiles de ménage, les lits de sangle, des haillons, les provisions destinées aux repas du jour, le dégoûtant rebut des rues, et les dé-

pouilles putréfiées de quelques animaux. C'est là, c'est dans ces habitations, privées d'air, que naissent, végètent et meurent des générations qui semblent appartenir à d'autres climats. On se croirait transporté chez les Lapons : leurs traits sont flétris ; tous ces visages décharnés paraissent livides ; l'enfance n'y eut jamais de grâces ; la jeunesse est sans fraîcheur : l'âge mur y languit sans forces, et la vieillesse offre le tableau d'une décrépitude hideuse.

« Philanthropes de la Chaussée-d'Antin! élevez à grands frais les brillans colifichets de l'architecture spéculatrice, et, puisque tel est votre bon plaisir, donnez hardiment le nom de Nouvelle-Athènes à cet amas de châteaux de cartes chargés de vernis et de dorures, où l'on cherche vainement un Socrate ou un Sophocle à côté du palais des Laïs et des Phryné! Mais ne verrons-nous jamais l'architecture bienfaisante et pieuse offrir aux plus malheureux de nos compatriotes un abri où l'espèce humaine puisse conserver au moins la forme que lui donna le père commun des hommes? Il en coûterait à peine la dîme d'une année sur les profits de l'agiotage.

» — C'est à merveille! me dit mon compagnon de voyage; fort bien prêché pour un vaudevilliste! Mais *la chambre des pairs*, où doivent se rendre demain nos deux lurons, je suppose qu'elle se trouve assez loin du Luxembourg?

» — Ah! j'oubliais ce lieu de délices. A droite, en sortant de la barrière de Fontainebleau, vous verrez sur la porte d'un cabaret l'enseigne du *Pot blanc;* l'eau dégoutte des murs d'un salon pavé comme nos rues : là se réunissent, avec armes et bagages, les artistes de la rue Dablon, qui n'y trouvent, comme vous le pensez bien, que *leurs pairs*. Le vin s'y vend huit sous le litre. *Avoir des affaires de famille*, c'est passer la journée en si bonne compagnie, se donner un congé illimité, dîner à la guinguette, et ne pas s'inquiéter du *bourgeois*. Il faut bien que tout le monde vive et s'amuse.

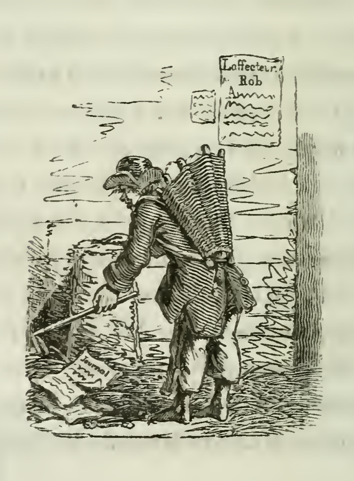
» Ne croyez pas, cependant, que ce misérable faubourg ne jouisse de quelques avantages particuliers; il en a un, surtout, que doivent lui envier les quartiers les plus élégans : ici l'on vit en paix, sans redouter l'influence d'un fléau cruel; en un mot, les maisons n'ont pas de portier : cette race inquisitoriale y est inconnue.

Les tanneries, les filatures de coton ou de laine, les brasseries, ont seules des portes cochères; partout ailleurs, on monte aux étages situés au dessus des boutiques par une allée dont la porte se ferme au moyen d'un *secret* que tout le monde connaît, et que souvent, le soir, un nouveau locataire ne parvient pas à ouvrir. Si dans le reste de Paris, comme l'a dit un de vos confrères,

. . . . La loge du portier
Est le vrai tribunal où se juge un quartier,

ici les fonctions judiciaires sont dévolues aux fruitières, aux blanchisseuses en gros et en fin, à leurs collègues les commères en tournée régulière de visite, en un mot à toutes les voisines; et, du moins, la coutume locale ne vous soumet pas à la juridiction domestique. Dans leurs graves réunions, tout rappelle les mystères de la bonne déesse; les hommes n'y paraissent jamais. Le budget de chaque commère absente y est scrupuleusement discuté. On sait au juste quand la femme Baptiste, pour aller voir le mélodrame, a mis des chemises et des jupons *là-bas*, c'est-à-dire au Mont-de-Piété; quel jour

les Martin ont porté leur dernière pièce de quinze sous *en Angoulême*. Vous ne connaissez pas l'origine de cette locution? C'est encore un souvenir historique dont les *Essais* de Sainte-Foix ne parlent point. Autrefois, quand les établissemens utiles étaient plus rares, les habitans du faubourg faisaient le voyage de la rue d'Angoulême, au Marais, pour jouer à la loterie; maintenant, tout est au mieux : il y a plus de bureaux que d'écoles. Mais dans cette espèce de province, où l'on conserve la mémoire de ses aïeux, l'expression proverbiale est restée. »



— N° V. —

LES CAFÉS.

Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Tout est prêt : du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.
Delille, *les trois Règnes.*

Dans une ville comme Paris, où tant d'étrangers et de provinciaux affluent; où, parmi les naturels du pays, tant de gens sont sans famille, tant d'autres désœuvrés, c'est quelque chose de fort commode que ces établissemens publics où l'on peut passer beaucoup de tems à peu de frais. Aussi jamais, dans la capitale, les *cafés* n'ont été plus nombreux et plus fréquentés que de nos jours. Que feraient, nous le demandons, de leur soirée, ces étudians en droit et en médecine, qui, depuis l'aurore, ont pâli sur leurs livres, et prêté leur attention aux leçons savantes de l'une et de l'autre de ces facultés? que feraient

ces honnêtes solliciteurs qui, pendant douze heures, ont voyagé dans tous les quartiers où l'on donne des places, et frappé à la porte de tous les protecteurs? que feraient ces employés dont la main, de neuf heures à quatre heures, a taillé des plumes, réglé du papier, gratté des pâtés, et même copié des décisions ministérielles? que feraient ces honnêtes rentiers quand le Palais-de-Justice et le jardin des Tuileries sont fermés; ces militaires, quand ils ne sont pas de service? Que feraient-ils, si les cafés n'existaient pas? Le spectacle est sans doute un plaisir peu coûteux; mais on peut, à la rigueur, être un fort honnête homme, avoir beaucoup plus d'esprit que nos princes de la Banque, et n'être pas assez riche pour dépenser chaque soir deux ou trois francs au spectacle. Moyennant quarante centimes, si l'on se contente de la modeste demi-tasse; pour soixante, si l'on va jusqu'à ce que les garçons de café appellent un régal, c'est-à-dire la demi-tasse et le petit verre, on peut, durant six heures d'horloge, se mettre à couvert, lire les journaux, faire la partie de dominos, de dames ou d'échecs, politiquer avec les habitués, faire la cour à la dame

du comptoir, et se retirer avec deux gros morceaux de sucre dans sa poche. Et puis beaucoup de gens raffolent du billard, et très-peu possèdent un billard dans leur maison; et puis une foule de gens aiment par goût à ne pas déjeuner chez eux, à laisser leur femme diriger dans un calme parfait les menus détails du ménage. Ah! très-décidément les cafés sont un des résultats les plus remarquables de la civilisation, et détruire une institution semblable, ce serait courir au devant d'une nouvelle révolution.

Les cafés-restaurans se sont beaucoup multipliés depuis quelque tems, parce que l'habitude de déjeuner à la fourchette a gagné tout le monde; mais il faut encore distinguer ceux qui possèdent une cuisine et un office montés, de ceux qui, après la côtelette et l'omelette, sont, comme on dit, au bout de leur rouleau. Parmi les premiers, les plus connus garnissent le boulevart, depuis la rue du Mont-Blanc jusqu'à la rue Montmartre; un groupe de célébrités culinaires s'offre à vos yeux près le pâté des Italiens, et vous trouvez réunis, dans un espace de quelques toises, le café de Paris, rendez-vous de nos *fashionables;* le café Tortoni, où

l'on fait autant d'affaires qu'à la Bourse ; le café Hardy, le café Riche et le café anglais. N'entrez jamais le matin dans ces établissemens, vous dont l'estomac est délabré, vous dont la bourse est mince ; car le buffet de ces messieurs est bien appétissant, et leur carte porte des prix bien élevés. En remontant vers le passage des Panoramas, nous trouvons le café des Variétés, que fréquentent beaucoup d'auteurs et de comédiens ; puis le café Véron, son voisin, où les courtiers vrais ou faux, officiels ou marrons, se rencontrent en grand nombre.

N'allez pas croire, cependant, que le luxe des déjeuners à la fourchette soit exclusivement dévolu au quartier Italien. Comment oublier M. Leiter, de la rue de Rivoli, qui nous traite avec autant de soin qu'il traitait jadis un célèbre ministre, et qui l'emporte sur tous ses rivaux pour la perfection du pudding au vin de Madère! et M. Desmares, le Vatel du faubourg Saint-Germain, lui qui fortifie l'estomac des députés de droite et des officiers supérieurs de la garde ; qui leur donne des poumons pour tonner à la chambre ou commander au Champ-de-Mars ; et M. Guette, du café d'Orsay, et M. Bar-

thélemy, qui, rajeunissant le café Corazza, au Palais-Royal, a forcé le chocolat à battre en retraite devant la truite et le pâté de faisan! oserai-je les passer sous silence? Non, sans doute; j'ai trop présente à la mémoire *la Physiologie du goût :* Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es. M. Brillat de Savarin peut avoir laissé des élèves, et je tiens à ma réputation.

Tous ces illustres limonadiers dont je viens de vous entretenir se résignent le soir à ne débiter, comme ceux de la seconde classe, dont nous parlerons tout à l'heure, que des liquides; et, sous ce rapport, nous pourrions jeter sur quelques-uns d'entre eux un second coup d'œil. Je retournerai, par exemple, chez Tortoni, ne fût-ce que pour voir le premier garçon, l'homme de confiance, qui a conservé la poudre, ne vous dérange jamais sans dire *pardon*, fait son service avec une célérité extrême, et n'est lent qu'à chercher de la monnaie quand il n'a plus qu'une dizaine de sous à vous rendre. C'est un homme célèbre que ce garcon-là; chacun veut être servi par lui; on l'appelle de tous côtés, et il faut le voir frappant des pieds, et agitant son

petit corps quand la multiplicité des demandes ne lui permet pas de contenter tout le monde. Je vous le recommande comme un homme précieux, si vous donnez des bals, et si vous demandez au dehors vos rafraîchissemens. Armé d'un énorme plateau, il se glissera au milieu des contredanses, des tables de jeu, sans froisser une toilette, sans tacher un habit. Le billard de Tortoni attire les amateurs comme ses glaces attirent nos plus jolies dames. Si l'on y joue moins cher qu'au café de la Bourse, on n'y déploie pas moins de talent, et puisque, en toute affaire, je dois souvent me trouver à faire partie de la galerie, j'aime mieux, je l'avoue, regarder chez Tortoni qu'écouter à l'Institut; ce sont les joueurs de billard qui blousent le moins souvent, et les queues d'honneur s'obtiennent plus difficilement que les palmes académiques.

Arrivons enfin aux limonadiers proprement dits; et, pour rendre hommage à une antique réputation, notons d'abord le café Procope.

J'ai dit *réputation antique*, et plus d'un lecteur ignore jusqu'à quel point mon expression est juste. Le café Procope date presque de la découverte *du café*. Il y avait peu de tems, en

effet, qu'un derviche, voyant les chèvres plus gaies quand elles avaient mangé certaines petites *baies*, avait conçu l'idée d'essayer sur les hommes le pouvoir du même végétal, lorsqu'un ambassadeur d'Asie vint à Paris : c'était, je crois, vers 1680. Le café, qui avait fait promptement fortune en Orient, nous arriva avec l'ambassade, et un domestique du diplomate s'établit à la foire Saint-Germain, offrant sa liqueur aux curieux et aux gourmets. La couleur sombre du liquide effraya d'abord beaucoup de gens ; mais les plus hardis donnèrent du courage aux autres, et l'affluence des consommateurs devint bientôt telle, que le débitant ne pouvait suffire aux demandes. Il prit alors le parti de louer une boutique dans la rue qu'on appelle aujourd'hui des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, et pour la première fois fut ouvert ce café, qui fut tenu plus tard par un Italien, et ensuite par M. Procope.

Piron et ses amis avaient élu domicile dans ce lieu, où les remplacent maintenant les élèves de Thémis et d'Esculape. Tout y sent encore l'ancien régime, et l'ensemble n'en est pas plus mal ; les salles sont décorées très-simplement,

mais tenues avec une extrême propreté; les morceaux de sucre ne sont pas énormes, mais le café et les liqueurs sont de première qualité.

Il n'est pas non plus né d'hier, ce café de la Régence, où l'auteur de la musique du *Tonnelier* professait les échecs, où le même jeu est encore l'objet d'un culte fervent. A quelque heure, en effet, que vous arriviez, vous verrez trois ou quatre tables entourées comme le sont, dans nos salons, celles où les joueurs d'écarté jettent l'or avec profusion. Ce sont des maîtres qui combattent; il s'agit quelquefois d'une partie commencée par leurs pères, et qui n'a pu encore se décider. Si l'échiquier n'appelle pas votre intérêt, si vous n'êtes pas participant d'un délassement qui exige beaucoup de travail et une continuelle tension d'esprit, je vous promets au moins, dans le café de la Régence, des têtes qui valent bien un coup d'œil. Vous ne pourrez voir sans rire un brave homme dont la grosse perruque, après avoir changé deux fois de couleur, plus innocemment que bien des hommes, est arrivée précisément à la nuance du jus de réglisse; mais vous verrez certainement avec plaisir un petit vieillard, à l'œil vif et à la dé-

marche ferme : c'est un homme de lettres qui a plus de quatre-vingts ans, ne manque pas de jeunesse dans l'esprit, et en donne parfois encore des preuves à l'Athénée. C'est, je crois, le doyen des habitués du café de la Régence, depuis que M. le marquis de Ximenès est allé retrouver dans l'autre monde ses camarades de Fontenoy.

Vous citerai-je ensuite le *café Militaire*, qui ne justifie son titre que par des trophées d'armes sur ses boiseries; le *café des Arts*, qui n'est pas le rendez-vous des artistes, etc., etc.? Les détails me manqueraient, et la nomenclature serait sèche; mais vous savez que chaque théâtre a près de lui son café : c'est ordinairement dans ce dernier lieu que les acteurs se délassent entre les répétitions et le spectacle, que les auteurs se font part d'une idée, arrangent une scène ou tournent un couplet, et là encore le curieux peut trouver des sujets d'amusement. Qu'en ayant l'air de savourer longuement le parfum du Moka, qu'en feignant de lire avec attention un journal il prête une oreille attentive, bientôt il connaîtra vingt anecdotes de coulisses, et aura des renseignemens certains

sur la vertu de Mlle ***, sur le talent de M. ***, sur la probité de celui-ci, sur la franchise de celui-là ; on sait ainsi pourquoi telle actrice est si fort applaudie, pourquoi les pièces de tel auteur sont souvent sifflées. N'est-ce pas, d'ailleurs, une chose agréable que de voir les héros en déshabillé? N'éprouve-t-on pas du plaisir à prendre une limonade à côté de M. Odry, et un verre de rum près du brigand de *l'Auberge des Adrets!*

Triste et petit, le café du Vaudeville est moins fréquenté que ses confrères, du moins pendant le jour, et les habitués du théâtre de la rue de Chartres se réfugient souvent au *café du Roi*, rue Saint-Honoré. Depuis long-tems, un des coins de ce dernier café est occupé presque exclusivement, le matin par des hommes de lettres, le soir par des gardes-du-corps de S. M. ; épées et plumes servent la même cause, et les échos de ce lieu ne doivent répéter que des paroles royalistes. Qui a visité quelquefois le *café du Roi*, doit connaître un homme qui, à part le tems nécessaire pour avaler une tasse de café au lait, s'occupe sans cesse à rédiger des pétitions. Ministres, directeurs-généraux, chefs de divi-

sion ont reçu de sa prose ; en vain on le rebute, rien ne peut lasser sa constance. Un mouvement nerveux, qui agite fréquemment la tête de notre solliciteur, ferait croire qu'à chaque instant il dit *non :* peut-être se prédit-il ainsi la réponse des fonctionnaires auxquels il s'adressera. J'ignore ce qu'il demande ; mais, si ce sont des secours, pourquoi les lui refuser*?...

Nous avons eu jadis des cafés où l'on pouvait, en buvant ou payant, sans s'asseoir, une bouteille de bière, assister à la représentation d'une pièce, et je me rappelle encore avec quel soin, quand un second ouvrage allait se jouer, les garçons criaient aux spectateurs : *Renouvelez !* ce qui voulait dire : Payez une seconde bouteille, ou sortez. Hélas! le *café du Bosquet*, celui *d'Apollon*, ont fait place au théâtre de Mme Saqui, *première acrobate de France*, et à celui des Funambules ; mais, sans compter le café de la Paix, au Palais-Royal, il doit exister encore sur le boulevart du Temple quelques salles où Thalie s'exerce au milieu des échaudés.

N'allons pas oublier un café dramatique, plus

* En changeant de propriétaire, le café du Roi a perdu son titre, et par suite ses anciens habitués.

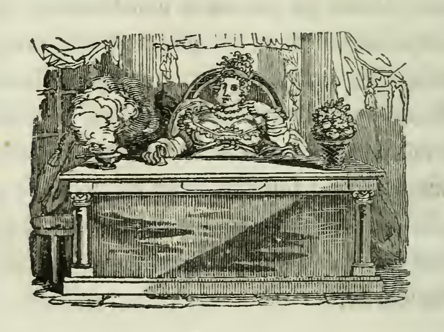
amusant peut-être que tous les autres, et qui, tenu jadis par M. Touchard, rue de l'Arbre-Sec, a été transféré rue des Vieilles-Etuves, sous la direction de je ne sais qui. C'est là qu'au moment des fêtes de Pâques, c'est-à-dire au renouvellement de l'année théâtrale, se réunissent les acteurs de province qui, trop peu connus pour qu'on les demande, viennent chercher à Paris, près des correspondans dramatiques, l'espoir de quelque engagement. Jamais on ne vit plus burlesque assemblée : pendant que la *basse-taille* fume un cigare, que la *duègne* prend une salade de cerise et fait manger un croquet à son carlin, l'*amoureux* et la *jeune-première* partagent une bavaroise en échangeant des roulades et des sermens. Les toilettes offrent en général l'assemblage du luxe et de la misère ; celui-ci montre un superbe jabot bien plissé sous un habit qui a atteint une complète maturité ; à celui-là un petit sautoir, façon cachemire, tient lieu de cravate, de chemise et de gilet ; avec un pied de rouge sur la figure et un mouchoir de poche sur le cou, l'une se croit élégante ; l'autre a les doigts chargés de bijoux et porte des souliers troués ; les personnes, les manières, le langage,

tout est comique dans cet endroit, et mérite d'être observé.

Ne voulant pas m'occuper de tous les cafés de Paris, et bornant là mes indications, je termine par des conseils à l'usage des personnes qui veulent fréquenter ces établissemens.

Règle générale! Après un examen réfléchi, sachez vous fixer; et, soit que vous préfériez les déjeuners à la fourchette, soit que vous vous borniez modestement à humecter le petit pain mollet, adoptez un café et soyez-lui fidèle. Au café-restaurant, l'habitué doit ne jamais regarder la carte, et laisser au garçon le soin de lui choisir ses mets; pour peu qu'il ait fait preuve de générosité, on lui gardera les morceaux les plus délicats, comme on lui gardera sa place; jamais viande ou poisson d'une fraîcheur douteuse ne lui seront servis; on prend toujours pour victimes les consommateurs passagers. Dans les cafés de la vieille roche, l'habitué est l'objet des mêmes égards; cette crême épaisse qui couronne le lait est toujours pour lui; c'est la plus vieille eau-de-vie qu'on lui sert; quand il s'agit de lui verser la liqueur, le garçon a toujours la main lourde.

Savez-vous, d'ailleurs, quels sont les avantages de l'état d'habitué? Que vous ayez placé vos fonds chez un spéculateur, que vous ayez joué à la Bourse, que vous soyez ruiné, en un mot; eh bien! il vous sera permis encore de conserver vos habitudes, de ne point vous imposer de privations. Jamais le limonadier dont vous avez été la constante pratique ne vous demandera d'argent; on pourrait citer tel individu qui, pendant la mauvaise fortune, a été ainsi nourri gratuitement. L'honneur, pendant nos troubles civils, s'était réfugié dans les camps; je crois vraiment que, dans ce siècle d'égoïsme et d'ingratitude, la reconnaissance a trouvé un asile dans les comptoirs des cafetiers.



— N° VI. —

LES CABINETS DE LECTURE.

L'action de la presse est sans limites de tems ni de lieu ; elle parle partout, à toute heure et dans tous les tems.

M. le vicomte de BONALD.

Il y a cinquante ans (j'étais jeune alors), les divers quartiers de Paris avaient des *loueurs de livres*, dont les étroites et sombres boutiques renfermaient toute la richesse littéraire du tems. On y prêtait de vieux bouquins, des romans nouveaux, de la prose et des vers, aux hommes de goût qui emportaient à leur sixième étage une masse énorme de science et d'esprit, moyennant dix sous par semaine. Trois ou quatre fois dans l'année, ces amateurs achetaient un numéro de la *Gazette* quand il s'y trouvait un article bien curieux. Mais vous auriez cherché en vain ces nombreux salons où tant de désœuvrés

vont lire ou dormir, jusqu'à l'heure du dîner, près d'un poêle bien chaud, à côté d'un profond traité sur nos finances, et reviennent passer leur soirée à se crever les yeux aux vives lumières que répandent les feuilles quotidiennes et le gaz.

Autrefois, il n'y avait pas de nom particulier pour les établissemens que tenaient les *loueurs*. Par une suite nécessaire de notre perfectibilité indéfinie, les nouveaux Linnée de nos musées populaires sont parvenus à les diviser en classes, genres et espèces.

On distingue, dans l'exploitation de cette branche d'industrie, les maisons qui se bornent à donner en lecture, à des chalands externes, les livres anciens et nouveaux; celles qui réunissent à cette spéculation un cabinet d'étude où les amateurs passagers, ainsi que les souscripteurs constans, sont admis à la jouissance de tous les volumes qui ne circulent pas au dehors; celles qui n'offrent, aux uns comme aux autres, que les journaux quotidiens et les cahiers hebdomadaires; celles, enfin, qui joignent aux livres et aux brochures, pour la ville et pour le salon, les feuilles et recueils périodiques.

Et combien de distinctions encore dans ces catégories !

Ici, vous ne trouverez que d'insipides romans où la raison est outragée à chaque ligne ; soporifiques productions du vaporeux cerveau de quelque jeune *miss* qui, n'ayant vu dans l'univers que le clocher paroissial de son père, curé de village, nous trace le tableau de la société anglaise. Un traducteur de la même force, dont l'érudition s'étend à peine jusqu'aux règles de la syntaxe, et qui entasse bévues sur bévues, à grands coups de dictionnaire, s'est imposé le rude labeur d'ajuster le chef-d'œuvre britannique au goût des couturières et des femmes de chambre. Ses pages délabrées s'en vont remplir de rêveries et de visions les pauvres têtes de nos petites bourgeoises ; et ces dames, occupées des souterrains d'un vieux château, prisonnières dans la tour de l'ouest ou enfoncées dans les mystères de la forêt, négligent l'indispensable casserole ou dédaignent l'aiguille réparatrice.

Là, on a formé, pour des tributaires économes, une véritable bibliothèque dont les séances, ouvertes dès l'aurore, se prolongent jusqu'à la nuit. On n'y connaît pas les éternelles va-

cances de nos collections publiques et les jours réservés aux travaux ultérieurs d'un employé qui ne fait rien. On n'y redoute ni la flamme du foyer, ni la clarté d'une lampe, proscrites avec tant de rigueur dans ces temples fastueux où Mazarin et Richelieu ont pris sous leur garde les trésors d'Apollon. Utiles succursales de ces innombrables chaires autour desquelles se rassemble un auditoire studieux, de pareils cabinets, multipliés dans le voisinage des institutions académiques consacrées à l'enseignement supérieur, offrent mille ressources aux disciples zélés d'Hippocrate et de Cujas.

Dans chaque carrefour, aux passages, aux ponts, sur les quais, je ne sais où, autres musées où l'on étudie à fond toutes les balivernes qui ont la vogue, et toutes les vieilleries oubliées ou qui devraient l'être; les petites feuilles de spectacles, dans lesquelles se glisse la politique en masque et en *domino ;* les pesantes élucubrations de nos publicistes ; les utopies en prose poétique; les mémoires des dames beaux-esprits. Passons notre chemin. Paix aux lecteurs de bonne volonté! Ces braves gens n'ont rien de mieux à faire.

Tel cabinet réunit tous les journaux de la capitale ; tel autre n'admet pas ceux dont la création est récente ; celui-ci nous offre, par dessus le marché, tout ce qu'il y a de piquant parmi les feuilles de province, qu'un garçon du bureau fournit le surlendemain de leur arrivée, mutilées par les ciseaux compilateurs d'un rédacteur parisien ; celui-là réunit à ces trésors quatre ou cinq gazettes anglaises, en retard permanent, fatiguées et froissées entre les doigts d'un traducteur ; l'un possède tous les journaux quotidiens de l'Europe et de l'Amérique ; l'autre y joint les cahiers hebdomadaires, les recueils mensuels et les gros volumes que, chaque trimestre, Londres et Edimbourg jettent à la tête du lecteur effrayé. Tous les cabinets ensemble (et ils sont au nombre de cinq cent vingt dans Paris) conspirent la ruine des libraires, qui déjà ne peuvent plus même regarder ce total comme le *maximum* de leur débit.

Là, vous payez dix centimes par séance ; ici on vous demande le double. Ailleurs il vous en coûte la somme de six sous. Tel loueur de livres prend deux sous par volume : c'est le prix d'Homère, de Racine et de Montesquieu ; tel autre

estime à six sous la jouissance de la brochure nouvelle que vous lirez demain *gratis*, par fragmens, chez l'épicier ou dans le cabinet dont parle l'Alceste du *Misanthrope*.

S'il y a des subdivisions à l'infini dans la liste de ces établissemens scientifiques, les titres qu'ils ont pris ne sont pas moins variés.

Les Anglais appellent *chambre à lire* (*reading room*) le cabinet où ils vont faire la sieste, comme on dit *salle à manger*. L'endroit où l'on expédie à domicile un narcotique relié ou broché se nomme *bibliothèque circulante*. En Allemagne, l'échoppe d'un *loueur* de livres est qualifiée de *bibliothèque de lecture*, sans doute pour la distinguer des bibliothèques de parade. Les Parisiens sont plus heureux : la richesse de notre nomenclature atteste la supériorité de nos ressources. Nous avons le *cabinet de lecture*, le *cabinet littéraire*, le *salon de conférences* pour les étudians, le *salon littéraire*, et, soit dit en passant, le *salon pour la coupe des cheveux*, où l'on vous prête un journal quand il n'est pas encore converti en papillottes. Nous avons le *cercle littéraire*, plus le *cercle encyclopédique;* je vous assure que ce n'est pas une plaisanterie ; cet

écriteau modeste figure au Palais-Royal. Enfin, nous avons, près de la rue Descartes, l'enseigne cumulative *d'abonnement de lecture et débit de tabac*.

On paie au mois, à l'année, par séance, par volume ou par jour.

Vous croyez que c'est tout? Nous sommes loin du compte. Quand votre chaussure ternie aura besoin d'un coup de pinceau qui lui rende son lustre primitif, allez prendre place sur les bancs de velours d'Utrecht d'un artiste en cirage, et vous lirez *gratis* deux journaux, pour peu que le chef de l'établissement se trouve à la hauteur des lumières du jour, et qu'il marche avec son siècle. Je ne parlerai pas ici des cafés, où l'on peut humer toutes les publications quotidiennes en prenant sa bavaroise ou son chocolat.

Et l'on prétend que les lettres et les arts sont menacés d'une décadence prochaine!

Et si je vous disais qu'il n'est pas une rue de la capitale où quelque honnête marchand ne s'abonne à un exemplaire de la feuille qui flatte l'opinion d'un certain nombre de lecteurs du voisinage, relégués à demeure dans le centre de

leurs travaux! A la minute qu'indique l'horloge régulatrice, chacun, d'après le rang d'ancienneté sur la liste, reçoit à son tour la circulaire à huit colonnes; quelques-uns vers le soir, plusieurs le lendemain; les derniers inscrits l'obtiennent dans le courant de la semaine, aussi promptement que s'ils habitaient l'extrême frontière du royaume. Tous paient *un sou* par jour; le principal souscripteur, qui donne six francs par mois au bureau du journal, reçoit ainsi quarante-cinq francs de ses trente sous-locataires. J'ai vu, parmi ces bénévoles contribuables, mon ancien professeur d'algèbre, que la sciatique et une pension de retraite de neuf cents francs ont classé parmi les habitans inamovibles d'un cinquième étage, dans la rue Saint-Victor. Logé sous le toit industriel d'un épicier électeur, le vieux savant attend l'heure de ses jouissances politiques et littéraires. Chaque matin, la voix perçante d'une jeune fille fait parvenir, du fond de la cour jusqu'à la mansarde, le signal accoutumé. Alors M. Lebel ouvre son unique lucarne, et, au moyen de la poulie qui élevait jadis au plafond la cage d'un serin, il fait glisser, au pied de cette espèce de tour gothique, un petit

panier qui remonte lestement, chargé de la pacotille quotidienne. Après une demi-heure accordée aux affaires du dix-neuvième siècle, notre ami renvoie au grand bureau du rez-de-chaussée la voiture d'osier de sa petite messagerie aérienne, dont sa voix chevrotante et nazillarde annonce le départ, et il reprend, jusqu'au soir, son volume d'Euclide. Si vous passez dans le quartier, vers midi, mon article en poche, vous mettrez en note, comme l'auteur d'*Adèle et Théodore* : « *historique.* »

Un autre jour, je vous inviterai à m'accompagner autour de l'archipel littéraire dont je ne puis vous tracer à présent la carte complète. Je vous mènerai sous le parapluie de toile où des prêtresses de Minerve, domiciliées au Palais-Royal, et barricadées derrière une triple pile de journaux, bravent le soleil et les tempêtes. Nous irons nous reposer ensemble sur les chaises de paille des Tuileries, près de la guérite abritée par des marroniers séculaires. Nous traverserons le Carrousel, et, en face du Louvre, nous trouverons, adossée aux planches provisoires qui attestent, chaque année, l'activité des travaux publics, l'échoppe vitrée où il y a place

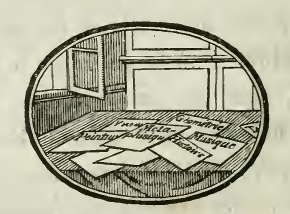
pour six lecteurs, et je ne sais combien de bancs devant la porte, en faveur des érudits qui ne craignent pas le vent et la poussière. Puis nous prendrons un vol plus élevé; montant le grand escalier du Palais-de-Justice, avant d'arriver à la salle des Pas-perdus, nous aurons à notre disposition, pour deux sous, toute la presse périodique, et des canapés sans dossier, des tabourets carrés ou des trépieds boiteux, sur lesquels, à l'instant même, les aigles du barreau, qui voltigent et qui perchent, en noirs bataillons, dans toutes les avenues du sanctuaire, viennent proclamer les oracles de Thémis. Au Luxembourg, on nous recevra dans un édifice construit en planches de sapin, qu'un observateur irrévérent appellerait une baraque, et dont l'heureux propriétaire change d'asile comme les hirondelles. En été, il respire le parfum des fleurs, sous l'ombrage des arbres touffus; en hiver, il se tapit dans un coin, contre les murs de la chambre des pairs, et partout il vous présente, sur un siége bien dur, le vénérable *Moniteur*, entouré de ses fils et collatéraux.

Je vous conduirais au cabinet de Brigite

Mathé, où se réunissaient les Girondins, et où Mirabeau a laissé des souvenirs; mais il vient d'être démoli. Rien ne nous empêche d'aller au café Zoppi, naguère le salon de lecture que préféraient les meilleurs critiques de nos jours, et jadis connu sous le nom de café Procope, qui entendit si souvent la voix de J.-B. Rousseau, de Lamothe, de Piron et de l'auteur de *Gil-blas*. Nous verrons ailleurs des *cercles littéraires* où l'on passe par l'épreuve du ballotage avant d'être admis à lire *la Pandore* et à dîner en pique-nique. Je vous présenterai chez M. Bossange, fondateur d'une superbe galerie où l'on vous acorde gratuitement la jouissance de tous les journaux littéraires, comme on les trouvait jadis à la bibliothèque hospitalière des Millin et des Langlès.

Enfin, nous passerons une journée dans la rue Vivienne, à ce magnifique rez-de-chaussée dont le trop plein se rejette en été sur les bancs d'un joli jardin d'où la politique a chassé les rossignols, mais qui, en revanche, est rempli d'honnêtes habitans de la Grande-Bretagne. Je vous ferai voir, à côté de ces bosquets, les affiches où l'on recommande aux lecteurs le plus

profond silence. D'autres placards invitent les studieux insulaires arrivés de la veille à ne garder qu'un quart-d'heure les immenses feuilles de leur pays, dix fois plus remplies que *le Moniteur*. On les prie encore de ne *lire* qu'un seul journal à la fois. Ce qu'on a oublié d'y prohiber, dans l'intérêt des lecteurs français polyglottes, c'est l'accaparement de dix journaux d'outre-mer, enfoncés dans le creux d'un fauteuil rembourré, sous la masse inerte d'un membre de la chambre des communes, qui, ne votant point ici par assis et par levé, ne risque jamais de trahir le secret de son monopole, et passe en contrebande, jusqu'à minuit, sa couvée de gazettes à des compatriotes associés avec lui par un contrat tacite d'assurance mutuelle contre les règles du tour de rôle et les procédés de la politesse.



— N° VII. —

LE JARDIN DES TUILERIES.

Deus nobis hæc otia fecit.
VIRG., *Bucol.*

Sous les fenêtres de mon appartement, rue Basse-du-Rempart, est un jardin de douze toises de long sur cinq de large. Un arbre de Judée, un lilas, quelques rosiers du Bengale, et deux vieilles caisses où sont un oranger à feuilles jaunissantes et un laurier-rose, en font tout l'ornement. Or, ce jardin appartient en propriété ou en usufruit à un célibataire qui en fait ses délices, et en est tout aussi jaloux que, dans ses jeunes ans, il a pu l'être de sa maîtresse. Quand il dit *mon jardin*, ces mots ont dans sa bouche un éclat, une importance qui annoncent à la fois la satisfaction et l'orgueil. Je le vois,

le matin, se promener d'un air radieux en robe de chambre et en pantouffles. La serpette à la main, il élague les branches gourmandes ou les rejets de ses rosiers. Le soir, il respire le frais sur un banc peint en vert ; et, lorsqu'il se livre à ces plaisirs champêtres, la porte est aussi soigneusement fermée que celle du jardin des Hespérides. Il voulut, l'autre jour, chasser son domestique parce que, en son absence, un curieux du voisinage était entré, et hier il tira les oreilles au fils du portier, qui était venu chercher son volant, logé sur le lilas.

Tout le monde, dans la capitale, connaît un très-bon gentilhomme qui est entièrement l'opposé de ce célibataire égoïste. Possesseur d'un bel hôtel entre cour et jardin, au bout de la rue de Rivoli, les portes de ce séjour sont constamment ouvertes à ses amis, et il en a un grand nombre. Le jardin forme un immense carré long que sa demeure borne d'un côté. Au midi règne une terrasse d'où l'on découvre la Seine et la rive gauche de ce fleuve, depuis Notre-Dame jusqu'à Passy. Au nord, on aperçoit à travers une grille les magnifiques édifices et le tableau animé que présente sans cesse la plus belle rue

de Paris. Au couchant, enfin, la vue se perd dans les riantes allées des Champs-Elysées, et ne s'arrête, au fond de la perspective, que sur le monument qu'on élève à la gloire des armées françaises. Des plates-bandes émaillées de fleurs déploient leur riche parure et charment l'odorat de leurs parfums. L'air est rafraîchi par des bassins au milieu desquels l'eau s'élève en gerbe et retombe en pluie. Plus loin, des marroniers touffus protégent de leurs ombres le promeneur solitaire, l'enfance folâtre, et le citadin qui vient chercher dans ces lieux enchantés le calme, la fraîcheur et un exercice salutaire. Une allée d'orangers séculaires embaume l'atmosphère, et, de distance en distance, de belles statues de marbre blanc enchantent les regards et retracent à l'esprit les riantes fictions de la mythologie. Ce seigneur magnifique, ce gentilhomme hospitalier, c'est le roi de France; ce beau jardin, c'est *le jardin des Tuileries.*

Hospitalité est le mot qui convient ici. Jamais souverain n'en offrit une à la fois plus noble et plus touchante. Tandis que lui, esclave de la félicité publique, vit dans ces murs où l'assiégent et les soucis du trône et les sollicitudes

sans nombre du gouvernement, les habitans de sa capitale et les étrangers qui la visitent viennent jouir des merveilles que créa une main savante, et se reposer de leurs travaux sous ces épais ombrages. Ce qui fait les délices du moindre particulier, ce qui pour tout possesseur est un objet de jalousie auquel s'attachent des idées de propriété, de calme et de pures jouissances, le roi de France s'en prive et l'abandonne généreusement à ses sujets. Et que l'on ne pense pas qu'ailleurs il se soit réservé un lieu solitaire où il puisse se livrer en famille, et loin des regards curieux, à d'innocentes distractions. Allez dans toutes les résidences royales ; les bosquets enchantés de Versailles, les parterres symétriques de Fontainebleau, les sites pittoresques de Saint-Cloud, les fraîches allées des parcs de Rambouillet et de Compiègne vous seront ouverts comme le jardin des Tuileries ; on ne vous demandera ni votre nom, ni votre pays : la résidence de nos rois est un lieu de franchise et de liberté. Oh! qu'il y a loin de là à la terrible enceinte de Plessis-les-Tours!

Dès le matin, les grilles des Tuileries sont ouvertes. Plusieurs issues, répondant à tous les

points cardinaux, en permettent l'accès, de quelque côté que l'on arrive : les plus fréquentées sont celle qui fait face à la rue de Rivoli, la porte vis-à-vis la rue du Dauphin, et celle qui est au bas du Pont-Royal. Jusqu'à neuf heures du matin, on ne rencontre guère dans le jardin que les ouvriers employés à la culture des plates-bandes, à l'entretien et à l'arrosage des allées. Ces soins sont les objets d'une surveillance attentive et scrupuleuse. A voir toutes les précautions que l'on prend, on dirait que le maître est attendu...... C'est le peuple parisien qui va être introduit. Nul n'est exclu; un règlement, dicté par les convenances, interdit l'entrée seulement à l'ouvrier porteur des insignes ou des instrumens du travail, et à quiconque est chargé d'un fardeau. Sont également consignées les ouvrières et les domestiques du sexe féminin en tablier et en cornette, lorsqu'elles ne conduisent pas des enfans. Mais ces exclusions n'ont rien qui blesse l'égalité, cette marotte sociale de notre siècle, parce qu'elles n'ont pas les individus pour objet, et qu'elles ne s'appliquent qu'à des formes extérieures. Dimanche dernier, j'ai été salué dans la grande allée par un jeune

homme en habit noir, en pantalon blanc et en gilet chamois : c'était mon serrurier. Plus loin, j'ai aperçu, assises auprès d'un oranger, deux dames en chapeaux de paille surmontés de fleurs artificielles, en robes de mousseline et en schalls imitant le cachemire : c'étaient ma blanchisseuse de linge fin et une de ses amies, qui est femme de chambre.

Neuf heures sonnent. Les deux rives de la Seine commencent à faire l'échange d'une partie de leur population : ce sont les employés des administrations publiques et particulières, du commerce et des entreprises industrielles, qui traversent à cette heure le jardin des Tuileries pour se rendre à leurs bureaux respectifs. Les surnuméraires paraissent les premiers ; les surnuméraires, troupe ambitieuse et diligente qui ne vit que dans l'avenir, et emploie aussi bien que possible le tems présent : ils passent sans s'arrêter. Plus tard, c'est-à-dire vers dix heures, arrive le gros de l'armée administrative, composé des expéditionnaires, commis d'ordre et de correspondance, vérificateurs, teneurs de livres, caissiers, en un mot, de tout ce qui obéit et ne commande pas. Ceux-là mar-

chent d'un pas indolent que ralentit une chaleur de vingt-quatre degrés. Le budget de la plupart d'entre eux ne leur permet qu'un déjeuner frugal que l'on expédie en marchant, et que l'on arrosera au bureau d'une eau limpide préparée par les soins d'un serviteur attentif. Les moins diligens se livrent aux douces et paisibles distractions qui se rencontrent sur leur passage. L'un, appuyé sur la balustrade de fer du parterre, regarde les fleurs qui étalent leur riche parure dans les plates-bandes; un autre, arrêté devant un bassin, admire les beaux cygnes blancs qui se jouent à la surface de l'eau, ou jette le surplus de son repas aux poissons rouges qui nagent par milliers dans ces réservoirs. Celui-ci règle sa montre sur l'horloge toujours fidèle du château; celui-là, dont le chef inexorable a banni les journaux des bureaux soumis à son empire, lit furtivement *le Constitutionnel* et *le Courrier*, qu'on lui loue moyennant cinq centimes dans l'un de ces jolis pavillons qu'une bonté toute paternelle a permis que l'on construisît sous les marroniers. Puisque nous avons parlé d'hospitalité, faisons remarquer, en passant, qu'il n'en est pas de plus généreuse, et

surtout de plus tolérante, que celle qui ouvre les portes d'une résidence royale à toutes les feuilles publiques indistinctement, même à celles qui, sous le voile de méchantes allusions, montrent parfois autant d'irrévérence que d'ingratitude envers ce qui est le plus digne de respect et d'amour. Vers onze heures, les chefs de bureaux se rendent à leur poste; on les reconnaît au ruban rouge qui décore leur boutonnière, à leur marche assurée, à un air pensif et recueilli qui annonce la méditation d'une circulaire ou d'un arrêté. La plupart ont fait un excellent déjeuner au café de Chartres ou chez Desmares, le Véry du faubourg Saint-Germain; mais ils arriveront avant le chef de division, qui, en raison de sa dignité, se fait transporter en cabriolet à midi devant la porte du ministère. Plus tard, si l'on se place vers la grille du Pont-Tournant, on verra passer une partie des élus de la nation, se rendant au lieu où ils doivent remplir leur mandat, et relisant, en traversant le jardin, ou l'ordre du jour imprimé, ou un long discours manuscrit dont l'impitoyable clôture privera la postérité.

Mais le soleil darde ses rayons avec force;

retournons sur nos pas, et dirigeons-nous vers ces sombres allées, les plus rapprochées de la terrasse du bord de l'eau. Celles-là ont pour habitués les amans de la solitude. Ce sont des jeunes gens studieux, qui, tout en prenant un exercice salutaire, repassent les leçons de leurs cours ou se livrent à une lecture instructive; ce sont de pauvres diables, déshérités de la fortune, qui fuient la foule et qu'afflige la présence des heureux du siècle; quelques invalides y viennent aussi raconter leurs campagnes et tracer sur le sable le cours du Rhin ou du Danube; enfin, l'observateur curieux et pénétrant y découvrira plus d'un rendez-vous mystérieux, plus d'une rencontre, en apparence fortuite, dont cette partie peu fréquentée du jardin favorise le secret. Là on n'est pas importuné par le bruit continuel et monotone de la rue de Rivoli; on y est éloigné des flots de promeneurs qui vont remplir les allées les plus rapprochées de la terrasse des Feuillans; on n'a pas à braver les regards scrutateurs d'une foule d'oisifs, et des bancs, placés de distance en distance, permettent de se reposer sans payer le tribu exigé ailleurs pour l'occupation des chaises. Tout ce côté

a ses habitués, à la vérité en petit nombre. Le costume, les allures, les heures même y diffèrent de ce que l'on observe au côté opposé. Celui-ci est la Chaussée-d'Antin des Tuileries, l'autre en est le Marais.

Transportons-nous au centre du mouvement, dans cette partie du jardin, la seule connue de la plupart des habitués, qui n'ont jamais songé peut-être à porter leurs pas plus loin que la grande allée du milieu et les deux allées latérales, regardant le surplus comme une région inconnue et inhabitée. Déjà nous rencontrons des groupes nombreux d'enfans surveillés par leurs mères ou par leurs bonnes, et se livrant avec une innocente joie aux jeux de leur âge. Le bonheur brille dans leurs regards, la santé sur leurs traits. Cette santé, ils la doivent au jardin des Tuileries. Il n'est pas une mère attentive qui n'y conduise ou n'y envoie ses enfans aussitôt qu'ils peuvent marcher. L'hiver même, lorsque le vent glacé du nord rend les autres promenades désertes, cette population enfantine trouve un abri et de la chaleur au bas d'une des terrasses du Pont-Tournant. Ce lieu est appelé avec raison *la Petite-Provence*. Là, tandis que des

vieillards, groupés sur des bancs de bois, sont absorbés par la politique et se raniment aux rayons du soleil, de charmantes petites filles, des petits garçons pleins de force et d'agilité jouent à la corde ou font rouler un cerceau qui décrit cent contours au milieu du labyrinthe des promeneurs. Qui n'a quelquefois observé ce contraste philosophique? Là, des cheveux blanchis par l'âge et les soucis de la vie; la morosité de la vieillesse, la lenteur et l'engourdissement de la caducité, les regrets du tems passé, l'humeur contre le tems présent et les prévisions de l'avenir, fruits d'une longue expérience; ici, la grâce, la fraîcheur, la joie, l'insouciance, l'oubli de la veille et l'imprévoyance du lendemain. Une génération qui s'élance dans la vie folâtre sous les yeux de celle qui va descendre au tombeau, et le même soleil, toujours jeune, toujours vieux, réchauffe l'une et l'autre de ses rayons.

Mais il est six heures, et déjà la foule des promeneurs assiége les grilles du jardin. Elle croît à chaque instant, et vient remplir les allées qu'une longue habitude a consacrées à ce concours. Des chaises, dont on obtient l'usage

moyennant une modique rétribution, reçoivent les indolens ou ceux qui sont fatigués. Entre les deux files de personnes assises circulent ceux qui veulent prendre de l'exercice. Un traité tacite, plus religieusement observé que beaucoup d'articles consignés dans les actes diplomatiques, oblige les amateurs de la promenade, marchant en sens contraire, à se porter chacun sur sa droite. Cet usage établit un ordre qui n'existerait pas sans cela au milieu d'un rassemblement si nombreux. Quelle variété de figures, de tournures, de costumes, de professions, de pays, de mœurs et de langage! Rien de tout cela n'échappe à l'observateur intelligent et attentif. Voilà le fat dont la mise semble avoir servi de modèle à une gravure du *Journal des Modes ;* il marche en conquérant, et, le lorgnon à la main, regarde toutes les femmes avec une assurance qu'on pourrait appeler de l'effronterie. Le provincial nouvellement débarqué s'aperçoit que son tailleur breton est fort arriéré quant à la coupe des habits ; gauche et embarrassé au milieu de ce monde civilisé, il coudoie ceux qui passent auprès de lui, marche sur les pieds des femmes qui sont assises, et, bientôt étourdi de

la cohue dans laquelle il se trouve, s'assied auprès d'une belle dame seule qu'il salue avec le plus grand respect, tandis qu'on rit autour de lui de sa méprise. L'été, ce jardin est à peu près l'unique promenade des personnes que des emplois ou des affaires empêchent d'habiter la campagne; l'hiver, il est, dans les beaux jours, le rendez-vous général de la haute société. Si l'on réserve ses plus riches parures pour les bals et cercles, on garde les plus élégantes, les négligés les plus gracieux et les plus frais pour les Tuileries. Les dames y viennent pour voir, mais bien plus pour être vues; on y critique beaucoup, et chaque femme, critiquant et critiquée, se croit la plus admirée ou pour sa beauté ou pour sa toilette. Plaire est pour ce sexe aimable l'affaire essentielle de la vie; or, on peut dire que, dans les promenades publiques, à celle-ci surtout, les femmes sont plus femmes qu'ailleurs.

Ce spectacle si animé, si varié, si piquant, redouble d'intérêt le dimanche. La haute société s'est répandue ce jour-là dans les campagnes environnantes, mais la foule n'en sera pas moins prodigieuse aux Tuileries. Toutes les notabilités commerçantes des quartiers Saint-Honoré, Saint-

Denis, Saint-Martin, Montmartre, Vivienne, et de la rue du Bac, accourent hebdomadairement étaler leurs grâces et la parure dominicale. M. et Mme Mathieu, leur fils et leur grande fille, et même le chien Brusquet, mené en lesse, car telle est la consigne, s'assoient sur les chaises que l'altière duchesse et la sémillante marquise occupaient la veille. La cohorte des garçons de boutique et des demoiselles de comptoir remplace dans les allées les dandys français et anglais, les dames et les demoiselles du grand ton. Parmi ces beautés roturières, il en est plusieurs qui ne dépareraient pas le plus noble salon, et n'attendent peut-être qu'un tour de roue de la fortune pour déserter aussi cette promenade le dimanche.

Mais il est huit heures; la nuit commence à déployer ses voiles, et le roulement lointain de la retraite militaire annonce qu'il faut partir. Où se réfugier pour passer le reste de la soirée d'été? Les Champs-Elysées sont auprès, mais on y est aveuglé de poussière. Le Palais-Royal n'est pas assez aéré, et puis il y a trop mauvaise compagnie. Sur les boulevarts, on est entassé; les mendians, les musiciens nomades, les impitoyables fumeurs vous y assiégent. Non, hors les

Tuileries, point de salut. O sage et digne ministre du roi de France! tandis que les Mansards de notre tems détruisent tous les jardins que renferme l'enceinte de la capitale, faites que nous puissions respirer un peu plus tard dans celui qui nous est ouvert par une si touchante bienveillance. Trois allées seulement, séparées à la nuit par une barrière, éclairées au moyen de ce fluide qu'une ingénieuse industrie a répandu dans tous les quartiers, suffiraient à cette population de promeneurs qui abandonnent à regret ces lieux enchantés. Déjà les rigides observateurs de la consigne sont sortis, mais beaucoup de personnes tiennent bon jusqu'au dernier moment. Un cordon de militaires et de gardiens armés de cannes se forme du côté du Pont-Tournant; il avance à pas lents comme une troupe de soldats disposés en tirailleurs; la foule des paresseux et des retardataires est obligée de suivre ce mouvement et de se replier. Bientôt, acculée du côté du château, elle sort par une des grilles latérales et abandonne à regret le jardin où va régner un profond silence, interrompu seulement par le *qui vive!* des factionnaires et des rondes de nuit.

— N° VIII. —

LES ENSEIGNES.

Ayant considéré les grands et notables abus qui se commettent aux inscriptions des enseignes des maisons, boutiques, cabarets et autres lieux de votre bonne ville de Paris, en ce que certains ignorans, compositeurs desdites inscriptions, renversent, par une barbare, pernicieuse et détestable orthographe, toute sorte de sens et de raison, au grand scandale de la république des lettres et de la nation française....., supplie humblement votre majesté de créer, pour le bien de son état et la gloire de son empire, une charge de contrôleur, intendant, correcteur, réviseur et restaurateur général desdites inscriptions.

MOLIÈRE, *les Fâcheux.*

LE vieux proverbe : *A bon vin point d'enseigne*, n'a jamais été considéré par nos marchands comme article de foi ; ils ont toujours attaché une grande importance à cet objet saillant, qui est à leurs boutiques ce que l'étiquette est aux bouteilles. Long-tems avant que le luxe eût

transformé les magasins en boudoirs, où l'acajou, l'or, les glaces se disputent le droit d'éblouir nos yeux, les enseignes avaient déjà la vogue, et c'était à qui se procurerait la plus apparente. Alors on vit à la porte des parfumeurs, des armuriers, ces gants énormes, ces épées immenses qui semblaient avoir été conquis par Gulliver sur les habitans de *Brobdingnac;* aussi Mercier, dans son *Tableau de Paris*, se demande-t-il si le Français des siècles à venir, en retrouvant dans quelques ruines de pareilles monstruosités, ne sera pas tenté de croire que ses aïeux étaient des géans. On voit aujourd'hui peu d'enseignes de ce genre; mais quelques vieux commerçans bien classiques ont tenu bon, et, certes, le ratelier qui est suspendu à la fenêtre de M. Roblot, dentiste-pédicure, rue Croix-des-Petits-Champs, pourra quelque jour servir à prouver qu'au dix-neuvième siècle il existait, chez un peuple éminemment spirituel, de très-grandes mâchoires.

Il fut une époque où le badaud, qui marche habituellement le nez en l'air, pouvait suivre un cours d'histoire dans les rues, et faire, sans sortir de Paris, connaissance avec une foule de

têtes couronnées. Depuis le souverain le plus puissant jusqu'au plus petit prince, chaque gouvernant pendait, plus ou moins barbouillé, à la porte de quelque boutique. Je ne sais si alors un prince régnant de Monaco, ou même un syndic de la république de Genève, n'aurait pas obtenu les honneurs du portrait en plein vent. Les enseignes de ce genre sont rares aujourd'hui, et il m'a fallu chercher beaucoup pour découvrir le *Grand-Frédéric* à la porte d'un débitant de tabac.

Dans le tems où les idées religieuses dominaient la société, chaque commerçant pensa que, placé sous la protection de quelque puissance céleste, son négoce deviendrait pour lui une source de prospérités ; et ce fut la légende qui fournit des héros aux peintres d'enseigne, comme elle avait fourni des patrons aux diverses corporations d'arts et métiers. De nos jours, les musiciens fêtent encore sainte Cécile, les jardiniers se mettent en danse le jour de Saint-Fiacre, et les cordonniers se garderaient bien d'oublier la Saint-Crépin ; mais on ne voit guère de saintes images orner les devantures de boutique. J'ai aperçu pourtant, dans la rue Saint-Denis, un

marchand de vins qui a pris pour enseigne le Saint-Esprit.

Lorsque, plus tard, on a pris des enseignes de tout genre, quelques-unes ont obtenu une telle faveur, que nous en trouvions des copies dans chaque quartier. Des *Pages!* des *Fanchons!* des *Balayeuses!* des petites *Nanette!* il en pleuvait dans Paris, et le tems les a fait successivement disparaître. Les *Gagne-Petit* eux-mêmes, qui furent si nombreux, se comptent aujourd'hui, et cela se conçoit, puisque nous aimons tant à gagner beaucoup et vite. Parlerai-je des emprunts qui ont été faits à l'alphabet? On a porté loin la manie des lettres surmontées d'un diadème, et chacun peut voir encore sur la porte d'un quincaillier de la rue de la Ferronnerie, au *Q* couronné. Les *Y* surtout ont triomphé du tems.

A présent, c'est surtout dans les pièces de théâtre et dans les romans que l'on puise des sujets d'enseignes; ce n'est plus seulement une figure, une personne que l'on expose, c'est une scène tout entière, et le pinceau qui la trace n'est plus celui d'un barbouilleur : tel tableau qu'on voit sur une porte a brigué l'honneur de

figurer au Louvre. Les artistes, et les artistes habiles sont si nombreux, qu'il leur faut accepter toute espèce de travail; et, d'ailleurs, quand Gérard n'a pas dédaigné de peindre l'enseigne d'un traiteur à Montmorency; quand Charlet, dont les charges spirituelles nous amusent tant, a bien voulu que son pinceau courût sur le mur d'un restaurateur de Meudon, qui rougirait d'avoir fait une enseigne?

Voyez-vous l'amant de *la Fille mal gardée* sortir d'une botte de paille, et substituer le plus doux tête-à-tête à la solitude qu'on voulait imposer à la belle? Voyez-vous ce jeune seigneur qui dépose en présence de Joconde, sur le front d'une gentille bachelette, la couronne de rosière, et semble dire, en décernant ce prix de la vertu :

Personne ne sait davantage
Combien vous l'avez mérité?

Ici, blessé à l'épaule par un infâme coquin, le plus honnête des *forçats* laisse voir involontairement les funestes caractères qu'a imprimés sur son corps la main du bourreau; Marie Stuart, dans les fers, parle en souveraine à son

heureuse rivale Elisabeth. Plus loin, le petit Chaperon rouge, qui vient de poser la galette destinée à sa grand'mère, s'endort sur un banc de gazon, et ne sait pas combien, pour une jeune fille, le sommeil est dangereux dans les bois. Voici Valérie qui, privée de la vue, devine la présence d'un amant au premier bruit de ses pas! Voilà la *Fille d'honneur* qui, apercevant l'emploi qu'on lui destine dans la maison du prince, arrache les bijoux et les parures qu'il faudrait payer par de honteux sacrifices.....

Puis le *Soldat laboureur*, qui donne son coup de bêche profondément sentimental; puis l'aimable Léonide, qui sourit en voyant les *trois dix* de *la vieille de Surêne* lui prédire un prochain mariage; puis..... tant d'autres! je vous le demande! Quand on peut ainsi, en se promenant, passer en revue ce que les théâtres nous ont offert de plus remarquable, à quoi bon les répertoires dramatiques?

Arrivons aux marchands qui, dédaignant de choisir un joli sujet, et d'en payer fort cher la peinture, se creusent la tête pour composer des inscriptions : les uns cherchent à faire de l'esprit, les autres tâchent d'être comiques. Parmi

les premiers, je citerai ce fleuriste de la rue Saint-Denis qui, au bas d'un tableau représentant l'Aurore, a écrit :

Elle éclaire le monde, et fait naître les fleurs.

Et, pour aller *crescendo*, je vous recommanderai le perruquier de la rue Saint-Jacques, sur la boutique duquel vous pouvez lire :

Hîc fingit solers, hodierno more, capillos
Dextera, naturæque novos ars addit honores!

On m'a assuré que ce brave homme avait un fils professeur : c'est sans doute pour cela que chez lui les vers latins sont si bien peignés.

Mais, dans le bas commerce, les plaisans sont beaucoup plus nombreux que les beaux-esprits, et je ne finirais pas si je vous citais tous les jeux de mots, toutes les bonnes ou mauvaises plaisanteries qu'offrent les murs de la capitale.

Mettons de côté d'abord, comme trop connu, le quatrain sur ce pauvre Absalon, qui ne serait pas resté pendu par la nuque s'il avait eu l'heureuse idée de porter *perruque ;* mais n'oublions ni le perruquier de la rue Saint-Benoît, qui *coupe les cheveux à l'idée des personnes*, ni les

gargotiers qui annoncent que l'on mange et l'on boit gratis, chez eux, *demain*. Comment trouvez-vous les marchands qui jouent sur leurs noms? Et, par exemple : *au Czar*, Pierre Legrand, marchand de tableaux; *aux quatre Fils*, Aymon, marchand gaînier; *au Cygne*, Delacroix, marchand de vins! tout cela n'est-il pas bien joli?..... Mais on vous l'a dit cent fois, l'esprit court les rues. Fils de la liberté, le calembourg ne redoute même pas le voisinage du trône :

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Demandez plutôt au commerçant en vins dont l'établissement fait le coin des rues de l'Echelle et de Rivoli, vis-à-vis le château des Tuileries. Cet industriel a pris pour enseigne le fruit parfumé et astringent dont nos confiseurs font de si bonnes conserves, et au dessous il a placé ces mots en lettres d'or : *Au bon coing!* calembourg très-agréable, allusion très-ingénieuse, rien n'y manque.

Il existe une classe de marchands qui peuvent se passer d'enseignes ; ce sont ceux qui, brevetés par le Roi ou par les princes de sa famille,

pour un genre de fournitures quelconque, ont le droit de placer devant leur boutique d'énormes armoiries. Rien de plus juste, sans doute, que l'envie de montrer à tous la protection accordée à l'industrie par d'augustes personnages ; mais, quand une semblable faveur part de moins haut, la proclamation en est singulière, et j'avoue que je n'ai jamais pu regarder sans rire les enseignes blasonnées dont se parent le coiffeur du prince *de Rohan-Montbazon*, le confiseur de Mme la duchesse *de Courlande*, le pédicure de M. le prince *de Talleyrand*, et le chapelier des *principaux princes* de l'Europe, rue de Richelieu, vis-à-vis la rue d'Amboise. On voit maintenant, au dessus du passage Véro, *le dentiste de la cour de Russie;* il n'est pas, à coup sûr, voisin de ses cliens.

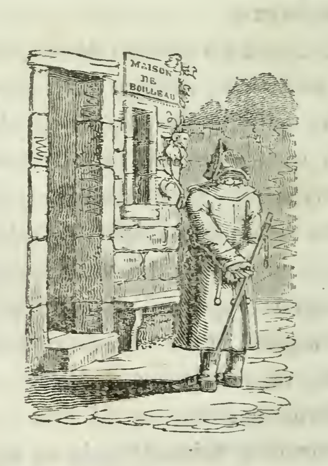
Une chose digne de remarque, et qu'on a souvent remarquée, c'est que, bien rarement, il y a analogie entre l'enseigne d'un marchand et son genre de commerce. En effet, sans parler de ce marchand de nouveautés qui a mis sur sa boutique : *à la Variété*, *prix fixe*, entrez *à la Bonne-Foi*, on vous rognera quelque chose sur l'aunage ou sur le poids; allez à l'*hôtel de Bretagne*, vous n'y trouverez que des Gascons, et,

si vous voulez habiter une maison *bruyante*, vous pouvez choisir l'*hôtel de la Paix*.

Je sais que dans un tems où un seul individu exerce une douzaine d'états, il serait difficile que toutes les branches de son industrie fussent rappelées dans une enseigne ; j'y tiendrais, cependant, si j'avais quelque autorité, et j'exigerais, *sous peine de punition*, comme dit élégamment la préfecture de police quand elle défend de déposer des ordures quelque part, j'exigerais que les plus honteux métiers fussent annoncés par des enseignes.

Ainsi, devant les maisons de jeu, devant les bureaux de loterie, maisons fort respectables, d'ailleurs, puisqu'elles rapportent beaucoup d'argent, comme on nous l'a fait observer naguère dans une grande assemblée, je placerais un tableau retraçant quelques-unes des scènes effroyables qui se passent dans de pareils lieux ; les gens qu'on appelait jadis usuriers, et qui prennent aujourd'hui le titre de capitalistes ou celui très-vague d'agens d'affaires, seraient forcés d'avoir une enseigne où l'on verrait des recors traînant à Sainte-Pélagie un fils de famille. Si, pour les maisons de prostitution, les images ne pouvaient effrayer la jeunesse sans

blesser la pudeur, je demanderais qu'à l'imitation des Allemands, on plaçât sur le seuil de ces antres un *fer à cheval*, comme pour rappeler à l'homme qu'en se livrant à la débauche, il s'abaisse au rang des animaux; je voudrais enfin..... Mais dans quels rêves s'égare mon imagination? Pour l'honneur de l'humanité, peut-être vaut-il mieux que les turpitudes restent voilées, que les surfaces soient brillantes, et que les enseignes des magasins, comme les dehors de l'homme, nous présentent au moins d'agréables illusions.



— N° IX. —

LES FIACRES, LES CABRIOLETS.

> Que l'on m'avance une voiture ;
> Le ciel est beau, le tems est clair ;
> Je veux, roulant à l'aventure,
> Courir Paris et prendre l'air.
> « Où faut-il que l'on vous transporte ?
> — Où tu voudras. — Faut-il marcher
> A droite, à gauche ? — Peu m'importe ;
> Vite, en avant, fouette, cocher ! »
>
> *Chanson de* Léger.

On a décrit cent fois et les célérifères et les vélocifères, et la malle-poste et la cour des messageries, et le départ et le retour, et les aventures de la grande route de Paris à Chartres. Voyage qui voudra dans les pays lointains ! En bons habitans de la Cité, nous ne perdrons pas de vue les tours de Notre-Dame.

Paris est la ville du monde où l'on fait le mieux ses affaires par la vitesse des jambes. Malheureusement, mille embarras peuvent arrêter le piéton dans sa course. Un rendez-vous manqué

décide quelquefois du sort de la vie entière. Pour réussir, on devrait posséder un bon cabriolet. Mais cette dépense, évaluée au triple de ce qu'il en coûte à la campagne, suppose déjà un revenu dont ne jouissent pas toujours les solliciteurs de places, les jeunes médecins, trop peu connus encore pour exploiter un seul quartier, les agens d'affaires en tout genre qui exercent le courtage universel, les professeurs qui enseignent le chant et la danse à la moyenne propriété, les coiffeurs de seconde classe et les libraires-éditeurs, hors un seul qui mène avec la même adresse les éditions complètes, les journaux et son tilbury. Combien il aurait besoin d'un char léger, ce pauvre fournisseur de tant de maisons opulentes, levé avant le soleil pour faire arrêter d'éternels mémoires qui courent toujours; et le tailleur de ces jeunes élégans qui galopent au bois de Boulogne, comment voulez-vous qu'il les rattrape, si quelque bonne entreprise pour le service de l'armée ne l'a pas encore tiré de l'infanterie? Et ce plaideur, fatigué d'arpenter la salle des Pas-Perdus, où il a cherché en vain son avocat, qui est allé prendre une leçon de manége, n'arrivera-t-il pas trop tard s'il doit aller à pied chez son

avoué, qu'on attend au comité de lecture du Vaudeville?

Honneur immortel à l'homme d'état qui établit des cabriolets de place dans les divers quartiers de Paris, où l'on n'avait vu trop long-tems que d'ignobles et lourds fiacres! Louis XV n'aimait pas ces voitures à deux roues, si rapides, si légères, qui éclaboussent les passans ou qui les écrasent. « Je défendrais, disait-il, l'usage des cabriolets dans la ville, *si j'étais lieutenant de police.* » Il n'y a pas moins de finesse que de sens et de bonté dans ce mot tout-à-fait constitutionnel. On voit l'abus; on le juge avec son cœur; mais on sent que, pour d'excellentes raisons peut-être, les hommes du métier seront d'un avis contraire, et on laisse la question sur la conscience de l'agent responsable. Que de choses tolérées, encouragées en France, qu'aucun roi n'a jamais ordonnées à un chef de la police, et dont je soupçonne qu'on pourrait se passer à la rigueur! Mais, quant aux cabriolets, j'en réclame le maintien à mes risques et périls. C'est, comme disent nos publicistes modernes, qui ne parlent pas toujours français, une des nécessités de l'époque. Il faut marcher avec son

siècle ; or, ce siècle va au grand trot. L'air qui entre dans nos poumons est déjà un peu épais ; je proposerais volontiers à mes compatriotes de ne plus respirer que du gaz oxigène.

Les savans qui ont étudié l'histoire de la législation chez les différens peuples de la terre, ne connaissent pas tous encore les changemens remarquables qu'a introduits une ordonnance de police dans le système financier des fiacres et des cabriolets de place. Il est possible que plusieurs de ces érudits aient fait à pied leurs visites, sans avoir lu au coin des rues les placards de M. le préfet. Je serais flatté d'apprendre quelque chose à ceux qui savent à peu près tout. Autrefois, le prix légal d'une course en fiacre était de trente sous ; quand on prenait le cocher à l'heure, on payait quarante sous la première et trente sous les heures suivantes. Aujourd'hui, le prix est réglé à trente sous la course, quarante-cinq sous la première heure, trente-cinq sous pour le reste du tems. Au lieu de trois francs chaque course et chaque heure, de minuit à six heures du matin, le nouveau tarif est à quarante sous la course et trois francs l'heure. Le taux des cabriolets a été modifié dans la

même proportion. De six heures du matin à minuit, la course, vingt-cinq sous; la première heure, trente-cinq sous; les autres heures, trente sous. A minuit, la course, trente-trois sous, et chaque heure cinquante-cinq sous. Conformément aux lois, toutes ces allocations nouvelles sont exprimées dans l'arrêté en francs et centimes; mais, comme je suis fort sur l'arithmétique, j'ai pris la peine de traduire en langue vulgaire les chiffres officiels, pour *accommoder*, comme on dit en anglais, ceux de nos lecteurs qui tiennent au vieux style. Si ce n'est point par le style que brille mon article, du moins on ne lui contestera pas le mérite de l'exactitude.

Il n'est pas besoin de se livrer à de bien profondes méditations pour découvrir le motif qui fait élever le prix du fiacre au dessus de celui d'une voiture à deux roues; avec les connaissances les plus ordinaires en histoire naturelle, on devine que deux chevaux mangent plus d'avoine qu'un seul. Mais, pour peu qu'on entende l'économie domestique, il est facile de calculer l'immense avantage que présente le fiacre, où tout spéculateur a le droit de se placer avec

trois associés, et de réduire ainsi la dépense à sept sous et demi par tête, quand le cabriolet n'est obligé de recevoir que deux personnes, qui paient chacune par conséquent douze sous et et demi. Telle est cependant la profonde sagesse qui a présidé au budget de ce roulage accéléré, que l'amateur du cabriolet se retrouve au niveau des frais de voyage à l'heure, en raison du degré de vitesse : merveilleuse application de l'algèbre à la police !

Moyennant cette légère rétribution de vingt-cinq sous, que toutefois on porte bénévolement à un franc cinquante centimes quand le conducteur n'est pas brutal, on se transporte presque au galop de la barrière du Trône à la barrière des Bons-Hommes, distance raisonnable, puisqu'elle n'est que de 4,500 toises (deux lieues et un quart), et l'on jouit de tous les agrémens possibles. Tantôt le cheval boite de deux jambes, tantôt il est aveugle et sourd; rarement il a la bouche sensible au point de s'inquiéter du mords. Vous avez choisi le moins malpropre des cabriolets de la place; il n'y a pas huit jours que le cocher s'est fait la barbe, et ses habits ne sont guère troués; mais le coursier,

indocile et rétif, s'obstine à ne devancer aucune voiture ; on croirait qu'il a toujours marché dans un cortége, et l'on a le plaisir de suivre pas à pas un énorme chariot chargé de moëllons. Si le cheval porte bien la tête, si ses formes annoncent une vigueur à l'épreuve de la fatigue, soyez sûr que vous entrez dans une vieille caisse détraquée, à *toulouse* disloquée, à ressorts usés ; les coussins de cuir sont rembourrés de paille.

Mais quelles tribulations attendent le père de famille lorsque, au 1er janvier, il veut mener chez les grands parens trois petits espiègles criards et maussades et deux belles demoiselles bien revêches! On sait que le fiacre peut traiter de gré à gré pour la partie de la caravane qui excède le nombre de quatre. Pourvu qu'il n'y ait personne sur l'impériale, et qu'on ne soit guère que huit ou dix dans l intérieur, tout se passe à merveille. Oui, les jours ordinaires; mais le premier de l'an! Mille fiacres circulent dans tous les sens, et ici le nombre *mille* n'est pas mis au hasard : plus de onze cents carrosses, numérotés à chacune de leurs surfaces, et employés pour le service journalier, se joignent, dans le courant de ce mois, à deux cents voitures un peu

plus élégantes, qui ne portent que sur le devant une plaque mobile à numéro, et qui jouissent pendant trente jours du privilége des fiacres, pour rentrer, le 1er février, dans la classe des carrosses de louage au mois et à l'année. Il doit se trouver au moins un fiacre titulaire ou par *interim* à la place voisine. Le brave homme cherche en vain. Cependant, au coin d'une rue, on voit un de ces carrosses qui s'est arrêté. L'indispensable parapluie rouge lui fait de loin le signal de détresse; le cocher ne voit rien. On appelle; il n'entend pas. On approche..... *Etes-vous loué?* A cette question précise, il répond d'une manière ambiguë : « J'attends un bourgeois; où allez-vous? » Si la course projetée se trouve un peu longue, il refuse de marcher, jusqu'à ce qu'il obtienne un prix beaucoup plus élevé que celui du tarif établi. Le soir, autre vexation. Par une pluie battante, la famille s'est traînée de la rue des Martyrs au boulevart des Italiens : de là jusqu'à l'Estrapade, la distance est encore assez bonne. Un fiacre s'avance au petit pas. Quel bonheur! il n'est point loué. Mais le cocher, à demi appuyé contre le marche-pied, tire gravement sa montre, et dit d'un ton hypo-

crite : « Notre bourgeois, vous savez qu'il est minuit? » A cette heure funeste, les prix sont augmentés. Il est à peine onze heures et demie. Le corsaire cependant n'en démord pas. Il court chez le marchand de vin pour régler sa montre ; cela ne se passe pas sans une discussion qui dessèche le gosier. Minuit sonne bientôt à toutes les horloges.

Tous ces différends se jugeaient autrefois à la préfecture de police. On prenait le numéro du cocher insolent ou concussionnaire ; on payait provisoirement, et à loisir on portait plainte devant un chef de bureau, qui prononçait prévôtalement. La réprimande, la suspension, la destitution définitive étaient les suites ordinaires d'un écart plus ou moins grave. Depuis le nouveau tarif, le code d'instruction criminelle est changé. Sans doute le grand-juge bureaucratique était surchargé de procès. On vient d'établir à chaque place de voitures un inspecteur sédentaire. Son tribunal, adossé contre un mur, est construit en planches peintes à l'huile. C'est un édifice de cinq pieds de long, sur trois de large et six de hauteur : un toit goudronné le recouvre. On y a pratiqué deux croisées et une

porte vitrée, que des rideaux de mousseline garantissent du soleil. On y donne des soirées ; les conviés mangent des échaudés et boivent de la bière, les uns dans le salon, et les autres en plein air, sur des tabourets d'emprunt.

M. l'inspecteur est ordinairement un grand gaillard de cinq pieds huit pouces, armé d'une canne de jonc. Ses appointemens montent à quinze ou dix-huit cents francs ; mais son revenu fixe, payé par la police, qui retient à ce titre cinquante centimes par jour sur chaque numéro de fiacre ou de cabriolet, n'est pas un profit clair : il est obligé de fournir *gratis* de l'eau fraîche à discrétion aux chevaux qui viennent stationner sur son territoire, et il s'arrange pour cette fourniture avec les Savoyards qui abreuvaient autrefois les haridelles moyennant cinq centimes à chaque fontaine. Ce munitionnaire général des liquides est juge en première instance de tous les débats qui s'élèvent sur l'exécution des nouveaux règlemens ; on peut interjeter appel et se pourvoir en cassation dans les bureaux de la préfecture. Tels sont les derniers progrès du code voiturier.

Mais tous les inspecteurs des places y per-

draient leur latin s'ils voulaient défendre contre la mauvaise humeur de leurs justiciables un amateur assez maladroit pour se faire conduire dans une rue très-éloignée. Dès qu'il l'a nommée, cette rue fatale, marche-pied et portière se ferment avec fracas. L'Automédon prend une mine rébarbative; il remet en jurant la bride à ses chevaux, qui mangeaient du foin dans le ruisseau. Il part, et ne manque pas de crier le nom du quartier maudit à tous les confrères qu'il rencontre. Si le tems est à la pluie, ou si le thermomètre marque vingt-cinq degrés de chaleur, il ne cesse d'exhaler sa bile qu'au moment de l'arrivée. Un bon *pourboire* calmerait sa colère; mais on est peu disposé à récompenser un travail fait d'aussi mauvaise grâce.

Et cependant ces pauvres diables ont une assez bonne excuse. Quoiqu'ils ressemblent bien peu à des fermiers-généraux, ils ont pris à profit et à perte un impôt levé sur le peuple. Chaque soir, les cochers de fiacre et de cabriolet sont tenus de rapporter au propriétaire de la voiture une somme fixe, calculée dès le matin sur les chances que présente la situation de l'atmosphère : c'est un bail de vingt-quatre heures,

variable comme les jours de l'année : on ne s'en rapporte point à la bonne foi du métayer. Tel capitaliste est possesseur de vingt-cinq ou trente voitures à plaque, autorisées par la police, qui rapportent un bénéfice net de deux cents francs par jour ; et le calcul est modéré. L'année dernière, on citait comme le plus opulent monopoleur de ce genre un confiseur du faubourg Saint-Germain, dont les nougats et les gelées sont irréprochables. Quand le *déficit* vient se nicher au fond du petit sac de cuir d'un sous-traitant, dont le bénéfice journalier, bon an mal an, peut s'élever à deux francs cinquante centimes, on devrait pardonner à la brusquerie de ce malheureux.

Au reste, si les cochers de place ont de nombreux défauts, s'ils sont quelquefois ivrognes, grossiers, emportés, on ne peut contester leur probité : le plus brutal d'entre eux s'empresse de vous rapporter fidèlement, et quelle qu'en soit la valeur, l'objet que vous avez oublié dans la voiture, et s'il a perdu de vue sa *pratique*, il se hâte de déclarer la trouvaille à un officier de paix.

Les loueurs de voitures tiennent en réserve,

pour les grandes occasions, telles que mariages, visites de noce et baptêmes, des carrosses plus élégans que l'on nomme *de remise*. En payant quinze à dix-huit francs en ville, ou vingt francs pour la campagne, on a les honneurs de l'équipage. Toutes les portes cochères s'ouvrent à deux battans et on entre dans la cour des plus somptueux hôtels. Ces voitures sont surtout employées par les étrangers dont la fortune ou les affaires exigent quelque luxe. Les habitans de Paris qui veulent éviter les embarras qu'entraîne l'entretien d'un équipage, louent un *remise* à l'année ; souvent deux ou trois maisons se cotisent pour les frais d'une voiture, qui sert à chacune des familles quelques jours de la semaine, à peu près comme une loge aux grands théâtres est occupée alternativement par les divers associés.

Jusqu'ici nous sommes restés dans l'enceinte de Paris. Mais les bons habitans de la capitale, après avoir bien couru pour leurs affaires, ont besoin de s'agiter encore pour se délasser. Ajoutez à cet amour de mouvement le désir de respirer un air pur, et vous ne vous étonnerez pas

de la vivacité avec laquelle tout le monde se précipite hors des barrières. C'est alors que riches et pauvres sentent de nouveau la nécessité des voitures. Voyez-vous cette foule de maisons ambulantes nouvellement construites dans le goût anglais, on dirait des frégates démâtées, suspendues sur quatre roues, et qui s'élancent au galop, emportées par des coursiers vigoureux. Il y a dix ans, on ne partait à heure fixe que pour les villes éloignées; aujourd'hui chaque bourg, chaque village, dans un rayon de cinq lieues autour de nous, possède sa messagerie au centre de Paris. Il en coûte un franc et demi pour faire quatre lieues au train de poste. Les amateurs de la promenade, de la chasse, de la pêche et de la bonne chère improvisée, vont se répandre dans la campagne. Un bonnetier de la rue Saint-Martin, sa vieille *bonne* et le garçon de comptoir, sont assis en face des deux *fashionables* qui fredonnent une cavatine *della donna del Lago*, en estropiant la musique et la langue. Une demi-heure plus tard ces élégans se seraient trouvés peut-être avec un lord et un danseur; mais ils craignaient de manquer le dîner : trop

heureux s'ils n'arrivent pas après trente-deux amis chez un Amphytrion champêtre dont la salle est faite pour contenir dix-huit convives.

Ces voitures extrêmement soignées et bien suspendues; qui partent à des heures fixes quand même le nombre des voyageurs n'est pas complet, diminuent beaucoup la clientelle des cochers stationnés près des Champs-Elysées et aux diverses extrémités de la ville. Aujourd'hui leurs cabriolets durs et lourds, connus sous des noms burlesques et ridicules, sont abandonnés à la classe la moins aisée, qui ne veut payer une course de quatre lieues qu'à raison de soixante-quinze centimes par tête; doués d'une patience à toute épreuve, les amis des plaisirs économiques attendront une heure entière que la charge soit complète. Ces petites voitures sont excessivement rudes; mais on est bien aise d'en rencontrer une quand on s'est égaré à la campagne, qu'on se trouve loin de Paris, et que la nuit approche. Le conducteur n'abandonne alors l'unique place vacante au citadin harrassé qu'après l'avoir mis à contribution. N'importe,. le bon Parisien est entré. Derrière lui, dans le fond,

sont établies trois commères : l'une tient sur les genoux un énorme panier dont l'anse, à chaque cahot, donne un coup violent sur le dos du nouveau venu. Celui-ci voudrait se détourner pour éviter de si cruelles secousses ; mais il est tenu en respect, d'un côté, par un gros bouquet de roses et de pivoines que porte patiemment une grande demoiselle, et de l'autre côté par l'innocent fusil d'un chasseur, qui depuis quatre heures du matin a fait lever cinquante perdrix sans en tirer une seule. Complice de cette maladresse bourgeoise, un chien hargneux occupe toute la largeur de la caisse, et condamne les jambes des voisins à la plus fâcheuse immobilité. Sur le siége se trouvent, avec le cocher, deux anciens grenadiers : l'un fume du tabac détestable, dont pas une bouffée n'échappe aux compagnons de l'intérieur ; l'autre, en racontant ses faits d'armes, joint le geste aux paroles, et explique, à grands coups de coude dans la poitrine du nouveau venu, la position de quelque corps d'armée. Enfin, on arrive à la barrière : le commis de l'octroi monte sur le brancard et intercepte le peu d'air dont on jouissait. Les dames s'arrêtent

dans le faubourg et descendent, en marchant sur le pied du malencontreux voyageur égaré, qui maudit les roses et les pivoines, les chasseurs de la rue Saint-Denis, les récits des batailles et le tabac de la régie, en se promettant bien de borner ses excursions aux sites champêtres où l'on ne cesse de voir briller, au fond d'un horizon peu éloigné, le sommet doré du dôme des Invalides.



— N° X. —

ALLONS A LA BARRIÈRE!

Nunc est bibendum, nunc pede libero
Pulsanda tellus. ......
HORACE, *Ode XXXVII*, liv. I.

Les scènes variées que présente cette vaste capitale ne sont pas toutes du même genre : les unes appellent les pinceaux de Vandick et de Greuze ; d'autres ceux de Teniers et de Callot. C'est du Callot que nous allons donner aujourd'hui. Sans oser nous égaler à de grands artistes, ce préambule n'a pour objet que d'appeler l'indulgence sur le choix du sujet ; il n'est pas étranger à notre plan.

Où se précipite cette foule immense de femmes, d'enfans, de vieillards, d'hommes dans la force de l'âge, que nous voyons de tous côtés se diriger vers la campagne? Un autre Brennus

est-il aux portes d'une nouvelle Rome, et tout ce peuple va-t-il loin de sa terre natale chercher une patrie plus heureuse? Ces citoyens, seuls debout sur le seuil de leurs demeures, veulent-ils, lâches transfuges, courber leur tête sous le joug de l'ennemi? ou vont-ils imiter ces illustres consulaires, assis sur leurs chaises curules pour recevoir les Gaulois et la mort? Arrêtez, ô étranger! vos questions sont trop loin de la vérité; ce ne sont point les gémissemens de la douleur qui frappent vos oreilles; les êtres que vous voyez immobiles au milieu de l'émigration générale sont retenus ici par de grands intérêts sans doute; mais ce ne sont pas de nouveaux Romains; ce ne sont que les inamovibles marchands de comestibles. Le dimanche est arrivé; le foyer de l'artisan est remis à la garde de ses dieux domestiques, et son maître joyeux, libre de toute inquiétude, va se délasser des travaux de la semaine. Quel contentement répandu sur les visages! Ces braves gens ne semblent-ils pas, par la cordialité de leurs discours, s'inviter les uns les autres à une fête de famille?

Où allez-vous? dit à M. Poirson, riche tanneur du quartier Saint-Jacques, M. Dufour, qui

achève de fermer son magasin de mercerie. — *A la barrière!* répond celui-ci; et Mme Poirson, Mlle sa fille, son futur gendre et ses petits garçons encore en jaquette, répètent en chœur : *A la barrière! à la barrière!* — Attendez-moi, répond la couturière en fermant sa chambrette à double tour; et déjà les marmots de M. Poirson se disputent le parapluie que celui-ci a abandonné pour présenter à la voisine un bras galant et protecteur. Suivons cette bande joyeuse; et, puisque nous avons choisi le rôle d'observateur, allons étudier les habitudes du bon Parisien à cette barrière consolatrice, belle de ses pompes dominicales; heureux si un orage imprévu ne vient pas renverser nos projets! Puissions-nous surtout être préservés du malheur arrivé à notre ami M. Brulard, rentier du faubourg Montmartre, qui vit son bel habit à la française, son chapeau à cornes tout neuf, et ses magnifiques bas chinés, mis dans l'état le plus pitoyable par une averse intempestive, et le jour même où son locataire du rez-de-chaussée, M. Griffard, trouva baignées dans sa poche les provisions substantielles dont sa prévoyante épouse l'avait muni. Telles sont les conséquences funestes des

vicissitudes par lesquelles la Providence déjoue les projets des malheureux mortels. La gouvernante de M. Brulard lui reproche encore aujourd'hui, dix années après sa déplorable aventure, le désordre de sa garde-robe, et Mme Griffard ne laisse pas oublier aux commères de la rue des Martyrs l'imprudence de son cher mari.

Mais faisons trêve à nos souvenirs ; le son des instrumens arrive déjà jusqu'à nous, et les chants joyeux des buveurs frappent de loin notre oreille. Tandis que nos jeunes compagnons de voyage, arrêtés près d'un marchand d'oublies, précurseur de la fête, se décident tour à tour pour la boule noire ou la boule rouge, esquivons-nous un moment pour aller assister au déjeuner des habitués des guinguettes de la Rapée et du corps entier de la marine parisienne. L'heure de la gaîté sonne là presque avec le lever de l'aurore, et les fashionables de la Courtille sont déjà réunis pour présenter leur offrande à Bacchus, qui règne seul en ce lieu, sans craindre que les dieux rivaux viennent partager son empire. « Garçon! crie une voix de Stentor, soigne la partie des comestibles et

porte du vin qui n'ait pas reçu le baptême ; les amis se connaissent en liquides. » Le garçon arrive bientôt, chargé de l'entre-côte populaire et d'un énorme panier de bouteilles. Le bouchon est tiré sans retard, et les libations d'un vin équivoque, mélange du surène piquant avec le jus grossier des raisins du Quercy, préludent aux joies de la journée. Peu à peu les tables se garnissent, et les farauds du port et de la halle, reconnaissables à leur chapeau penché sur l'oreille gauche et à l'élégant bouquet qui pare leur boutonnière, arrivent en foule. Des chants assourdissans font bientôt retentir le plafond de solives qui couvre leurs têtes. Il ne serait peut-être pas prudent de faire un trop long séjour dans ce sanctuaire de la grosse gaîté, car la liqueur traîtresse commence à produire son effet, et les conversations qui s'échauffent nous avertissent qu'il est tems de regagner notre société, si nous ne voulons pas, comme M. Bonardin, nous trouver à quelque mêlée.

Si le lecteur exigeant se formalisait de nous voir déserter aussi vite cette partie à demi-maritime de l'ancienne Lutèce, nous lui répondrions que le champ que nous voulons explorer

aujourd'hui est trop vaste pour être visité dans tous ses détails, et que d'ailleurs, puisque Jupiter, trouvant le sceptre des cieux et de la terre assez pesant pour ses mains immortelles, confia le trident des mers à son frère Neptune, il nous est bien permis à nous, faibles humains, de diviser notre empire d'un jour, et de ne nous occuper à la fois que d'une partie du tableau que nous avons à peindre.

Nous voilà donc revenus à cette barrière, délicieux rendez-vous des plaisirs dominicaux; approchons d'abord de cette loterie où, pour la plus faible pièce de monnaie, si la fortune vous favorise, vous pouvez mettre votre patriotisme en portefeuille, en gagnant le portrait du général Foy, le passage du pont d'Arcole ou la bataille de Marengo; et, si votre penchant pour les lettres l'emporte sur votre goût pour les arts, il vous est loisible d'enrichir votre bibliothèque de *la Cuisinière bourgeoise* et des *Prophéties de Nostradamus*. Enfin, si, partisan exclusif des choses solides, vous préférez des meubles utiles à ces ouvrages du génie, vous pouvez jeter votre dévolu sur des fourchettes du plus beau fer battu, des éteignoirs, des chandeliers de

cuivre, et même de la vaisselle plate de l'étain le plus luisant. *Tout est reçu, tout est rendu*, a dit le banquier; et à la barrière comme dans ces autres établissemens dont l'immoralité sans cesse signalée brave toujours l'indignation publique, cela veut dire qu'on garde votre argent, et que vous attendez en vain les trésors que vous vous promettiez. Heureusement que, comme le joueur poursuivi par le sort, nous pouvons nous étourdir par quelque amusement; ils ne sont pas coûteux ici. Aimez-vous l'équitation, par exemple? Des chevaux dociles même à la main la plus inexpérimentée, des lions apprivoisés sans doute par un nouvel Orphée, vous présentent leur croupe complaisante. Etes-vous plutôt curieux d'essayer une navigation ou une course de chars, sans vous exposer au naufrage ni à vous rompre les membres? vous pouvez vous en donner le plaisir. Cette manière de voyager n'est-elle pas de votre goût? armez-vous de l'arbalête, et, comme Guillaume Tell, faites admirer votre adresse à la multitude étonnée.

Quelle est cette longue voiture couverte qui s'avance de notre côté? Ce sont les équipages de la troupe de comédiens qui doit paraître ce

soir sur le théâtre *extrà muros*. La voilà qui débarque sa cargaison devant le temple de Thalie. La jeune première descend d'abord appuyée sur le bras de son sigisbé. Elle surveille la précieuse corbeille qui contient les ajustemens au moyen desquels elle rajeunira ses appas un peu surannés. Près d'elle le père noble répare les marteaux de sa perruque, dérangés par les cahots, tandis que le valet donne un coup de brosse à son habit de livrée. Laissons la foule qui se presse autour d'eux pour jouir par anticipation des plaisirs qui lui sont promis ; il est tems de suivre M. Poirson et sa famille chez le restaurateur.

Eh bien! où irons-nous? *Le Veau qui tette*, *le Champ d'asile*, *la Poule qui pond*, *le Soldat laboureur* nous offrent chacun son toit hospitalier. Ne serait-il pas plus sage, surtout plus économique, de nous contenter du porc frais, des merlans et autres mets que des femmes industrieuses font cuire en plein air? Il est si avantageux à Paris de voir faire sa cuisine sous ses yeux! Ah! voilà qu'insensiblement nous sommes arrivés à une enseigne qui promet. *A la Gaîté!* sans doute le vin y est frais et les ragoûts exquis ; mais doucement! Jouerait-on aussi le mélodrame

dans cette auberge comme au théâtre son homonyme? Des cris, des sanglots viennent nous écorcher les oreilles; le vin coule à flots comme le sang sur un champ de bataille, et les assiettes, roulant comme chez l'Amphytrion importun de Boileau, vont se briser contre les murs. Peut-être un moderne centaure aura serré d'un peu trop près une Hippodamie contemporaine, et le sanctuaire de Bacchus sera devenu l'arène d'un combat. Eloignons-nous de peur d'être confondus avec les perturbateurs et conduits en certain endroit qui, pour porter le nom d'un instrument mélodieux, n'en est pas plus propre à récréer un honnête homme.

Enfin nous voilà établis. Le *Paradis terrestre* a fixé notre incertitude. En attendant le potage, jetons un coup d'œil autour de nous. Quoique chacun parle assez haut, n'essayons pas de comprendre ce que disent tous nos voisins; comme dans le camp de Xercès, les idiomes des habitans du midi se heurtent contre ceux des indigènes septentrionaux. L'accent gascon, dans sa vivacité pittoresque, ébranle toutes les fibres de notre cerveau, tandis que la prononciation traînante du Flamand et du Franc-Com-

tois excite notre impatience. Efforçons-nous cependant de saisir quelque chose de la conversation. A la table qui touche la nôtre, plusieurs convives s'entretiennent des nouvelles du jour. Ecoutons-les : « C'est une main invisible qui, malgré la police et les volets, fait pleuvoir une grêle de pierres chez un épicier de la rue d'Enfer; c'est une bande de voleurs qui avait choisi pour magasin une cave de la rue Saint-Jacques. Suivent, à propos de ces graves sujets, des commentaires étincelans de logique. L'un des interlocuteurs remarque ensuite que, si l'on voulait adopter les chemins en fer comme l'ont déjà fait quelques départemens, griller toutes les fenêtres comme faisaient nos pères, les pierres seraient moins rares, les voleurs rencontreraient plus d'obstacles, et par conséquent les citadins seraient plus tranquilles. Un autre, plus économe, pense qu'il serait utile de paver les rues avec ces larges dalles de tuf que l'on trouve dans les rez-de-chaussée de tous les établissemens publics; le premier fait le commerce du fer, le second est un entrepreneur de bâtimens. Ainsi, au *Paradis terrestre* comme dans le reste de l'univers, c'est pour son intérêt privé que

chacun veut réformer les abus. Pendant ces débats, une vive discussion s'est engagée entre notre ami M. Poirson et le propriétaire d'un chantier de bois. M. Poirson veut que les habitans de Paris renoncent à l'usage du bois, que les droits d'entrée et mille autres frais accessoires portent à prix exorbitant, et prouve, clair comme le jour, que le feu de mottes est bien préférable, tant à cause du bon marché, que par la salubrité de la chaleur que répand ce combustible. L'avocat des buches et des falourdes réplique avec chaleur, mais il est interrompu au milieu de son discours par un second antagoniste, qui, comme c'est aujourd'hui la mode, soutient, en s'appuyant de l'exemple de l'Angleterre, que sans le charbon de terre il est impossible d'échapper aux rigueurs de l'hiver.

On ne sait jusqu'où eût pu aller cette controverse animée, si les cris redoublés des musiciens: *En place*, *en place donc*, *messieurs*, n'eussent fait une heureuse diversion et attiré l'attention générale du côté du jardin. C'est là que, sous des tilleuls fleuris, au milieu d'un double rang de tables, spectacle ravissant pour ceux dont l'âge a roidi les jarrets, une brillante jeunesse

vient les jours de fête faire admirer ses grâces et sa légèreté. C'est là que maint galant voit souvent s'adoucir les rigueurs de sa belle au son d'une clarinette, d'un flageolet et de trois violons ; c'est là encore que le plus bruyant querelleur s'apaise aux accords de ces Linus de notre âge, comme les monstres de la Thrace aux accens du fils d'Apollon.

Que personne ne s'avise de penser que nous sommes ici à un bal vulgaire. *Au Paradis terrestre*, on ne reçoit que les gens qui connaissent la politesse. Tout, depuis l'orchestre jusqu'au moucheur de chandelles, est digne d'estime et de considération ; tout s'y passe avec *decorum*, et ce n'est pas impunément qu'un audacieux oserait y manquer. *Les bons gendarmes* sont là d'ailleurs pour réprimer tout écart indiscret, et ne se montrent pas moins les champions obligeans de l'honneur de la fête que les protecteurs du bon ordre. Respect donc au bal du *Paradis terrestre*, vous tous qui suivez la bannière joyeuse de Terpsichore! De par la gendarmerie, vous êtes en bonne compagnie dans ce nouvel Eden, comme dans les bosquets de Sceaux et dans l'enceinte du Ranelagh. Cependant, tout en ob-

servant les jeunes couples qui profitent de la liberté d'une contredanse, n'oublions pas que, semblable au soleil qui luit sur le charbonnier de même que sur le monarque, le moraliste, ami de la vérité, ne doit pas négliger le commun des hommes pour ne s'occuper que des puissances de la terre; il faut que dans ses récits, comme à la barrière, les prolétaires, qu'on ne remarque que lorsque la patrie a besoin de bras pour la défendre ou la nourrir, occupent leur rang près de la haute aristocratie de la classe ouvrière. C'est pour eux que se préparent ces modestes repas dont nous avons déjà parlé, et qui, comme à Sparte, se prennent sur la place publique. C'est pour eux encore que sont entretenus la plupart de ces jeux mis à si bon marché, qu'ils leur deviennent communs avec de plus riches; et c'est par eux enfin, il faut le dire à la honte de l'humanité, qu'est secouru le plus souvent ce bon aveugle qui, assisté d'un fifre et d'une grosse caisse, râcle de toute son ame un violon félé.

Glissons-nous, avant que la nuit n'arrive, dans ce groupe où semblent bondir la joie et la vigueur, et efforçons-nous de donner une idée

générale des individus qui le composent. Le tableau ne sera pas long, car si quelques traits saillans doivent être rendus avec fidélité, il en est que la décence oblige de laisser dans l'ombre. Admirons donc la jolie blanchisseuse qui saute de si bon cœur avec un jeune grenadier de la garde, tandis que la fille du concierge d'un hôtel garni favorise un jeune lancier de sa tendresse. Autour d'elles leurs jeunes compagnes semblent sourire avec quelque dépit lorsqu'elles comparent l'air gauche et l'humble assurance des deux chevaliers de leurs amies ; mais arrêtons-nous là ; l'heure avancée nous avertit qu'il est tems de regagner notre demeure avant que la joie et le plaisir n'aient pris le caractère de la débauche.



— N° XI. —

LES DÉMÉNAGEMENS.

> Messieurs, sans passion,
> Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
> Un ordre de vider d'ici vous et les vôtres,
> Mettre vos meubles hors et faire place à d'autres,
> Sans délai ni remise. . . . .
> . . . .
> Mais demain, du matin, il vous faut être habile
> A sortir de céans jusqu'au moindre ustensile.
>
> MOLIÈRE, *Tartuffe*.

UNE *moitié du genre humain se rit de l'autre moitié*. Celle qui rit, dans notre bonne capitale de France, le 8 et le 15 du premier mois de chaque trimestre se compose des propriétaires de maisons, des huissiers, des entrepreneurs de transport et des commissionnaires à crochets; l'autre fraction comprend les locataires amovibles assez maladroits pour avoir des meubles. Ces jours de tribulation périodique, Paris offre

l'aspect d'une ville prise d'assaut et livrée au pillage. Les rues sont encombrées ; la circulation des équipages et surtout celle des pauvres piétons est embarrassée , à chaque instant , par de lourdes voitures, qui portent en pyramides menaçantes les armoires , les tables et les matelas de tant de familles nomades.

On ne saurait concevoir en province la facilité avec laquelle un Parisien se décide à changer de demeure. Souvent , le jour même de son installation , il a déjà songé à quitter l'appartement qu'il vient de prendre. En effet, quelques-uns des nombreux désagrémens que présentent la plupart des habitations ne peuvent être connus d'avance : le bavardage inquisitorial de la portière ; le chien du voisin, au même palier ; les cris des enfans au dessous de votre chambre à coucher ; la clarinette matinale d'un écolier, à côté de votre porte ; les habitudes régulières du jeune élégant qui est exact à rentrer vers trois heures du matin , et dont les bottes ferrées font trembler votre plafond ; toutes ces jouissances imprévues , mais assurées désormais , comme si elles avaient été stipulées dans le bail , suffisent

pour inspirer la résolution courageuse de chercher bientôt fortune sous de nouveaux lambris.

Une autre cause de mutations fréquentes, c'est le changement rapide qu'éprouve à tout moment le sort d'une classe nombreuse jetée de l'aisance dans la misère, ou enrichie en quelques heures. Ajoutez les destitutions : une armée de commis licenciée par un nouveau ministre, et une légion de protégés qui prend sa volée pour se nicher plus près de lui ; un grand fonctionnaire quittant la rive gauche de la Seine, pour aller occuper, dans le centre de Paris, avec toute sa milice, l'hôtel magnifique achevé depuis peu ; le tribunal de commerce transféré de l'obscur cloître Saint-Merry au palais de la Bourse ; le corps entier des agréés fuyant le voisinage de la rue aux Ours, pour s'établir au milieu de leurs cliens, à côté du théâtre Feydeau ; leurs clercs arrivant en foule de la rue Brise-Miche dans le quartier du Palais-Royal, avec les poudreux assistans au greffe ; les gardes du commerce cherchant à se rapprocher de leur quartier-général, et obligés d'emporter leur

volumineuse collection de dossiers de la rue des Coquilles à la rue Vide-Gousset.

Francklin a prétendu que *trois déménagemens valaient un incendie*. Ce proverbe n'est pas exact à Paris. Les commissionnaires ont une dextérité habituelle qui rend les accidens très-rares.

On n'est jamais si riche que lorsqu'on déménage. Cela est vrai ; mais cette richesse devient la source de mille embarras : elle amène à sa suite l'indispensable cortége des tapissiers, ébénistes, menuisiers, peintres, serruriers, horlogers, vitriers, tonneliers, porteurs d'eau, emballeurs, colleurs, frotteurs, et cinquante autres personnages également recommandables, qui sont les assistans obligés à toute entrée ou sortie d'un ménage de quelque importance.

Horace avait bien raison :

Beatus ille qui procul negotiis...

Heureux celui qui, loin des marchands de meubles, a su toujours se préserver de pareilles tribulations! *O ter quaterque beatus!* Trois et quatre fois heureux, il jouit de sa félicité à chaque terme de loyer. Il ne possède pas une chaise,

mais deux mille canapés en velours d'Utrecht l'attendent plus ou moins de pied ferme dans les maisons garnies. Libre d'inquiétude, il n'a jamais redouté les mémoires du tapissier, et cependant son lit est dressé partout : d'officieux propriétaires l'appellent sous ces toits hospitaliers où règne la douce indépendance. Que ses goûts, la nécessité ou le caprice le déterminent à une émigration improvisée; qu'il se décide à mettre une lieue d'intervalle entre son ancien logis et sa demeure nouvelle, afin d'éviter la rencontre journalière de ses créanciers, un char à peu près commode transportera pour trente sous, à l'autre extrémité de Paris, le privilégié du déménagement et son léger bagage. Il m'en souvient : j'ai vu dans ma jeunesse un écrivain original et célèbre se promener à l'Estrapade un plat à barbe sous le bras, son bonnet de nuit et ses chemises dans sa poche. La lecture des écriteaux l'absorbait tout entier; il hésitait entre un cinquième au dessus de l'entresol dans la troisième cour, et un sixième ayant vue sur le jardin. Les saisons lui dictaient son choix : tantôt au nord, tantôt au midi; le printems et l'au-

tomne le voyaient recommencer régulièrement ses promenades philosophiques. Je le visitais souvent alors, sous les rideaux de toile à carreaux dont il avait l'usufruit temporaire. Hélas! combien de fois depuis il a dormi d'un sommeil moins doux dans son fauteuil viager à l'Institut, en rêvant peut-être aux embarras qui l'attendaient dans son magnifique appartement décoré du bois d'acajou et des bronzes dont un honnête libraire venait de payer les frais!

Quel bruit se fait entendre? Quelle est donc la cause de cet attroupement? Approchons. Voici le commissaire de police et son cousin le serrurier, muni d'un outil qui ne ressemble en rien au chantre ailé des bois, quoiqu'on l'appelle aussi *rossignol*. Deux voisins à face respectable, qui sont au moins tailleurs ou cordonniers patentés, les accompagnent. Entrons avec eux dans la cour de cette grande et belle maison. Nous voilà au corps de logis du fond. Un successeur de M. Loyal attend que les portes soient officiellement ouvertes; puis, parlant à la personne d'une très-jolie dame, il lui fait commandement d'obéir à une ordonnance de référé, qui porte

expulsion de ladite dame et mise dehors de ses meubles, à la requête de M. Vautour, bourgeois électeur. La dame, qui n'a pas coutume d'obéir, se moque de lui : alors l'expéditif suppôt de Thémis exécute lui-même l'ordonnance, et met sur le carreau meubles et locataire, *item* un perroquet, fort étonné de l'aventure, et qui ne cesse de crier : Bonjour, Jacquot!

Cette jolie dame n'avait-elle donc pas payé son terme? Pardonnez-moi : elle a du moins sa quittance. Vous voyez bien que l'on n'a rien saisi, rien sequestré. On lui avait donné congé il y a trois mois, terme de rigueur pour toute grande location. Mais aujourd'hui 15 avril, à midi précis, elle a refusé de céder la place à une vénérable douairière qui avait pris ce loyer sur la foi de l'écriteau, et qui, sortie elle-même de son ancien logis à onze heures et demie, est là, dans un fiacre, devant la porte, et attend que l'on fasse entrer son mobilier dans la cour.

« Et pourquoi M. Vautour donne-t-il congé à la jolie dame? — Oh! monsieur, vous êtes aussi trop curieux. Au reste; vous le saurez si

vous causez un peu avec cette grosse maman qui a des demoiselles à marier. Je me bornerai à vous dire que la jolie dame n'a pas loué ailleurs, quoique le congé fût signifié en bonne et due forme. Elle comptait sur l'ancienne amitié de M. Vautour. La loge du portier n'est peut-être pas étrangère à cette révolution. »

Quoi qu'il en soit, les cristaux, les tables de jeu, les causeuses, les écrans de la fabrique de M. Susse, la pendule, les armoires à glaces, les rideaux de mousseline et de taffetas, les porcelaines, la veilleuse en albâtre et le perroquet, tout est sens dessus dessous; tout cela va rouler dans la rue si la petite dame, rebelle au référé, ne fait venir une charrette pour envoyer son bagage à tout hasard vers la *Nouvelle-Athènes* ou dans le nouveau *Faubourg-Poissonnière*. Elle y trouvera bientôt ce qu'elle cherche.

Voyez-vous cette voiture sur laquelle sont tracés en gros caractères les mots : *Entreprise de la rue des Lions-Saint-Paul?* Elle est surmontée d'un pavillon, pour mettre à l'abri de la pluie et des tuiles qui tombent le riche

mobilier groupé avec grâce par d'ingénieux artistes-crocheteurs. Oh! perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, comme tu marches à pas de géant!

Mais de la rue voisine va déboucher une autre voiture, plus modeste en son air, qui, toute l'année, transporte les marchandises et les paquets dans les divers quartiers : elle appartient aux *petites messageries*, rivales des savoyards posés au coin de la rue. Aujourd'hui elle renferme les meubles d'un brave homme établi en boutique. Celui-ci a eu le tems de se préparer et de prendre ses mesures. La coutume de Paris, que le Code civil (art. 1736), reconnaît comme règle en cette matière, accorde aux marchands ainsi qu'aux maîtres de pension et commissaires de police, un intervalle de six mois entre le jour de congé et celui du départ forcé, quelle que soit la modicité du loyer.

Les deux chars, embarrassés l'un par l'autre, s'arrêtent près des meubles expulsés, qui sont encore là. Deux minutes suffisent pour que le passage soit tout-à-fait obstrué. Des crocheteurs portent sur des civières d'énormes glaces,

des porcelaines dorées ou des marbres précieux. L'encombrement s'accroît : des femmes, chargées de balais, de seaux, de pelles et de pincettes, ou coiffées d'une table et d'une chaise, élèvent en vain leurs voix bruyantes ; les passans crient et jurent ; un meunier, entêté comme ses ânes, marche en avant et répand un torrent de farine sur ces obscurs blasphémateurs.

C'est là ce que nous trouverons aujourd'hui dans chaque rue. Les familles qui paient 400 fr. de loyer respirent en paix jusqu'au 15 ; les locations inférieures ont fait leur pélerinage le 8 du mois.

Un pauvre ouvrier occupe, avec sa nombreuse progéniture, deux petites chambres, dont le prix, augmenté du quart en moins d'une année, se trouve monté à 180 fr. Le propriétaire veut en tirer 20 fr. de plus ; mais un reste de pudeur l'empêche d'écraser davantage ce laborieux journalier. Six semaines avant l'expiration du terme, comme le veut l'usage de Paris pour les loyers de cette cathégorie, on signifie le congé. Dès lors le prix du chétif appartement est élevé à 200 fr. pour le nouveau

venu. Il faut partir; le père, la mère et les enfans descendent avec sollicitude leurs meubles noirs de vétusté, leur unique caution près de l'autre arabe qui va leur accorder un galetas. Les fils aînés se chargent des matelas : un commissionnaire du coin assujettit les gros meubles sur des crochets; le plus jeune des garçons n'oubliera pas le cerf-volant de papier doré; armé d'un cerceau et d'un polichinelle invalide que lui a donné son parrain, le vétéran du Luxembourg, il marche avec orgueil à l'avant-garde, à côté de sa mère, qui transporte les ustensiles de cuisine. La petite sœur cherche à retenir dans son tablier le jeune chat, compagnon de ses jeux, et elle couvre d'une main la cage où sautille un serin effarouché. Ce déménagement ne coûtera que le voyage du portefaix, et le pourboire obligé chez le marchand de vin.

Pour compléter mon tableau, je pourrais vous introduire au Palais-de-Justice, dans ce cabinet où le président du tribunal civil siége seul, pour décider les contestations qui s'élèvent entre l'huissier saisissant et le locataire insolvable. Vous entendriez les Mérilhou et les Dupin du

référé, clercs d'avoués, plaider comme feu Cicéron pour obtenir l'ordre de vendre les meubles saisis, non sur la place du Châtelet, mais dans le local même, vu le danger du dégât, ce qui entraîne de nouveaux délais; puis un prête-nom intervient comme ayant tout acheté avant la saisie; ou une femme, qui n'est pas en communauté de biens avec son mari, va soutenir qu'elle a payé les meubles de ses deniers et qu'elle n'a pas signé le bail; au milieu de ces débats, le juge improvise ou devine la justice. Plus tard, vous auriez la longue histoire des disputes sur les réparations locatives ou la contribution personnelle. Mais quand je me suis engagé à esquisser quelques scènes, on ne m'a pas condamné à tremper mes pinceaux dans l'encre de la chicane.



— N° XII. —

LES MENDIANS.

—

Je suis un pauvre homme, monsieur, et mon occupation est de prier le ciel pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose. Je suis dans la plus grande nécessité du monde, et je vous assure que, le plus souvent, je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous la dent.

Molière, *Don Juan.*

Il semble que, dans un pays bien administré, la mendicité devrait être une rare exception, résultat de malheurs imprévus, de la privation de tous moyens de travail, de l'accumulation de maux physiques incurables. Hélas! la perversité humaine a fait chez nous de la mendicité un état que se disputent le vice et la paresse quand ils n'ont pas encore assez de bassesse ou d'audace pour se livrer au crime. Si l'on ne s'arrêtait qu'au côté sérieux du tableau qu'offrent ces êtres dégénérés, s'exposant à toutes les rigueurs

des saisons, bravant les humiliations de tout genre, dans l'espoir de dérober au malheur des secours qui n'appartiennent qu'à lui, la plume tomberait des mains, et l'on se contenterait de gémir; mais quelle est celle des choses humaines qui n'a pas son côté ridicule? Les tigres déguisés qui, pendant nos troubles civils, dévouaient à la hache révolutionnaire les têtes les plus vénérables, ont eux-mêmes été parfois si burlesques, que, pour les peindre complètement, il faudrait à la fois le crayon de Callot et la plume de Tacite. Moins odieux, les mendians peuvent donc avoir un côté comique, et le faire connaître à nos lecteurs, c'est peut-être leur procurer un amusement utile; car les mendians usent quelquefois de stratagêmes assez bizarres, et contre lesquels il est bon de se tenir en garde. Quelquefois cependant certaines ruses, trouvées aux dépens des lois les plus saintes de la nature, viendront rembrunir la teinte de notre récit. Au milieu des ressources que se créent les mendians de profession, il en est contre lesquelles l'ame se révolte, et auxquelles l'esprit refuse créance.

Indépendamment de la grande classification

de cet ordre en mendians accidentels et en mendians d'habitude, on peut les diviser tous en deux classes : ceux qui exploitent au grand air, ou sur le seuil des édifices publics, et ceux qui, plus effrontés ou plus habiles, quêtent à domicile, après avoir pénétré dans les maisons et s'être adroitement informés du nom de chaque locataire. La première classe est la plus nombreuse : nous ne pouvons faire un pas sans rencontrer quelques-uns de ses membres, et nous devons nous occuper d'elle en premier lieu.

C'est surtout à la porte des églises qu'une horde de mendians se jette sur vous, et semble prête à chercher l'aumône dans votre poche, si par hasard votre main ne l'en tirait pas. Le lieu est parfaitement choisi. Comment supposer que l'homme religieux qui vient d'adorer l'Eternel oubliera cette charité que Dieu nous recommande comme la première des vertus ? S'il refuse une obole aux pauvres sur les degrés du temple, qui voudra croire à sa piété ? On taxera de pures grimaces les marques de dévotion qu'il vient de donner, et, par le tems qui court, bon nombre de gens diront qu'il ne va à la messe que pour plaire aux jésuites.

Chaque jour, d'ailleurs, ne se fait-il pas dans nos églises des cérémonies de plus d'un genre? Ne célèbre-t-on pas chaque matin des baptêmes, des noces ou des enterremens? Quelle bonne aubaine pour les mendians! Le père, tout radieux du nouvel enfant que sa femme vient de lui donner, verra-t-il sans pitié cette malheureuse mère de famille qui grelotte en tendant la main? Et le jeune époux, qui conduit à l'autel une amante adorée, quelle demande pourrait-il repousser dans un pareil moment? Tout l'argent qu'il a sur lui, il va le jeter au hasard. L'économie, ce jour-là, lui porterait malheur, et sa timide moitié la lui reprocherait peut-être. Sera-ce donc le fils éploré, l'ami en deuil, l'héritier au visage composé, qui marchanderont avec les mendians dont ils sont environnés? En pareil cas, on a trop de douleur, ou l'on tient trop à paraître affligé, pour se livrer à des calculs qui annonceraient quelque sécheresse dans l'ame.

La porte d'une église est donc pour un mendiant la meilleure place, la plus productive de toutes. Aussi, comme on se la dispute, comme on cherche à conquérir la faveur du bedeau, la

protection du suisse, les bontés du donneur d'eau bénite, pour être admis plus avant sous le porche, et plus près de l'enceinte ! Mais le moment favorable, c'est celui où la famille qui fait baptiser un enfant, ou marier une fille, ou enterrer un parent, descend de voiture. Voyez-vous toutes ces mains qui s'avancent, tous ces haillons qui se pressent ; c'est alors que ces mots, si plaisamment placés par un spirituel vaudevilliste dans la bouche d'un *parrain*, se répètent de toutes parts : « Monsieur, ne lui donnez pas, il a déjà reçu ! — Monsieur, ne lui donnez pas, c'est un mauvais pauvre ! — Donnez à moi, Monsieur ; je suis un bon pauvre ! » Et si, fatigués de tous ces cris ; si, pressés de sortir de cette foule dégoûtante qui les entoure et suspend leur marche, les gens que l'on sollicite prennent le parti de jeter à la volée une poignée de pièces d'argent ou de cuivre, la mêlée devient alors générale. Hommes, femmes, enfans se précipitent sur le pavé ; chacun veut avoir la plus forte partie du butin ; on s'injurie, on se frappe ; c'est enfin l'image parfaite d'une curée ; et, descendus plus que jamais à l'abrutissement, les mendians ressemblent tout-à-fait aux chiens se disputant

les lambeaux d'un cerf qu'un piqueur vient de leur abandonner.

Il est arrivé quelquefois que, indignés du ton d'autorité avec lequel les mendians présentaient leur requête, le père, l'époux et l'héritier ont salué les solliciteurs d'un refus positif; mais alors que d'épigrammes cet acte de courage leur a valu! « Dis donc, le père de l'enfant qui ne donne rien; c'est peut-être parce que le petit ne lui ressemble pas; le cousin de madame serait plus généreux, j'en suis sûre. — Diable! vous êtes bien économe, monsieur le marié : votre femme n'aura pas toutes ses aises. — Dieu! Seigneur! le jour d'un enterrement, refuser à des malheureux une pauvre pièce de deux sous! Il paraît que le chagrin ne vous a pas fait oublier l'arithmétique! » etc., etc. ; et nos mendians se consolent de la médiocrité de leur recette, en songeant qu'ils ont injurié des gens riches.

La mendicité, pour réussir à la porte d'une église, n'a pas besoin de science; là, c'est moins la position du solliciteur que celle du sollicité qui commande l'aumône; mais dans les rues, sur les boulevarts et les places publiques, que d'art

ne faut-il pas au mendiant pour intéresser les gens qui passent, tout occupés de leurs affaires ou songeant à leurs plaisirs! Attirer l'attention est chose de première nécessité; aussi mille moyens ont-ils été imaginés dans ce but. Voyez-vous cet homme assis à terre, et qui montre sur sa jambe une plaie envenimée? Cette plaie, cette enflure sont des produits de l'art; cet homme spécule sur ses maux imaginaires comme certaines femmes sur leurs appas. C'est par les yeux que la pitié, comme le désir, s'introduit dans notre ame, et certaines herbes vénéneuses, certaines compositions caustiques dont l'effet sera détruit quand on le voudra, donnent un aspect hideux à des membres pleins de vigueur et de santé. Quel est cet autre qui vient de faire une chute violente? Tout son corps semble en proie à des contractions nerveuses; il pousse des gémissemens étouffés. Le malheureux! il souffre les atteintes du mal le plus cruel: c'est un épileptique; et déjà la foule l'entoure, et déjà les témoignages de compassion se multiplient; les pièces de monnaie tombent en grand nombre dans son chapeau..... Tout à coup un homme en redingote bleue, un jonc à la main,

paraît au milieu de l'assemblée, et s'écrie d'une voix forte : « Eh bien! Guillaume, je t'y prends encore ; tu veux donc aller faire un tour dans la rue Sainte-Anne, et de là à la salle Saint-Martin? » Aux premiers accens d'une voix qu'il a de suite reconnue, le moribond s'est levé, a recouvré subitement sa force et ses sens, et, renversant quelques-uns des spectateurs ébahis, il a évité par la fuite une plus longue conversation avec l'homme à la redingote bleue et à la canne de jonc.

Plus timides, en apparence, parce qu'on leur a dit qu'ils en deviendraient plus intéressans, ces enfans mettent dans votre main un petit calendrier ou quelques brins de violette; vous continuez votre marche, sans trop faire attention au cadeau que vous venez de recevoir, et lorsque ensuite on vous en demande le prix, il vous est difficile de ne pas payer au moins le séjour du bouquet ou de l'almanach dans votre main. Ce genre de mendicité est apparemment productif, car je connais un petit bonhomme à qui sa mère l'a imposé. J'avais remarqué, près du pont des Arts, cet enfant, qui paraissait doué de quelque intelligence; et pour le soustraire

à une oisiveté dangereuse, je le chargeais souvent de commissions dont il s'acquittait fort bien. Tout à coup mon messager ordinaire disparaît, et ce n'est qu'au bout de quelques mois que je le trouve un soir, dans le Louvre, mendiant sous le prétexte de vendre des fleurs. Grands reproches de ma part, comme on le pense, sur cette paresse coupable de la part d'un enfant qui pouvait travailler utilement. « Hélas ! Monsieur, me répondit le petit garçon, c'est bien malgré moi que j'ai renoncé au genre de travail que vous m'aviez indiqué ; mais ma mère veut absolument que je demande l'aumône ; et quand, le soir, je ne lui rapporte pas trois francs, elle me donne des coups! » La bassesse d'un mendiant payée plus cher que les sueurs de certains ouvriers bien laborieux ! ! !

Il est encore un système de mendicité qui, pendant quelque tems, a réussi dans la capitale, et un homme, entre autres, qu'aidaient une physionomie respectable et une belle chevelure blanche, l'a professé avec un grand succès. Couvert de vêtemens qui annonçaient une ancienne opulence, et portant une canne à pomme d'or, cet homme s'approchait de vous, et vous

disait d'une voix altérée : *Monsieur, c'est pour avoir un morceau de pain !* Etonné du contraste que formaient la tournure de cet homme et sa position, vous vous demandiez s'il n'était pas un de ces Français fidèles à qui le dévouement n'avait procuré que la misère. Vous auriez rougi d'offrir à un semblable mendiant une pièce de cuivre, et beaucoup d'autres personnes pensant comme vous, les pièces d'argent, même les plus grosses, venaient en foule au secours du malheureux vieillard. Eh bien! vous et vos compagnons de bienfaisance n'étiez que des dupes, et après l'avoir été moi-même, je me suis donné au moins la satisfaction de dire à l'intrigant que sa canne à pomme d'or et ses chevenx blancs ne me tromperaient plus. Je venais de l'apercevoir au Palais-Royal, prenant son café ; et lorsque, dix minutes après, il me demanda l'aumône, je lui répondis : « J'ai bien de la monnaie, mais je la garde pour prendre de la liqueur : chacun son goût; je n'aime pas le café. »

Mais l'attaque la plus irrésistible faite à la sensibilité humaine, parce qu'elle s'adresse à la fois à l'imagination, au cœur et à l'estomac, c'est celle pratiquée par cet homme qui vous

aborde d'un air sombre, et vous dit, d'une voix altérée par un désespoir apparent, que ni lui, ni ses enfans n'ont rien mangé depuis vingt-quatre heures. Vous venez de faire un excellent et copieux dîner chez un Amphytrion de la Chaussée-d'Antin ou au café de Paris; et, si vos entrailles ne sont pas émues, vous êtes le plus égoïste et le plus insensible de tous les hommes. Cependant suivez, si vous pouvez, ce nouvel Ugolin, ou bien que le hasard vous le fasse rencontrer plusieurs jours de suite, vous découvrirez qu'en prenant à la lettre le discours de ce malheureux, il y a un mois pour le moins qu'il n'a pas mangé. Sa tactique consiste à changer fréquemment de quartier et à étudier les physionomies pour n'être pas pris en défaut.

Si cependant c'est un état productif que la mendicité en plein air, il a bien ses désagrémens; et, pour s'enrichir à meilleur marché, certains individus ont pris le parti de mendier à domicile, ce qui les oblige à plus d'adresse, ce qui demande plus de ressources dans l'esprit, mais ce qui n'expose qu'à des humiliations, choses auxquelles les mendians attachent peu d'importance, et contre lesquelles ils savent d'ail-

leurs s'armer au besoin d'une insolente grossièreté.

On sonne à ma porte, et un homme d'un âge mûr, vêtu de noir de la tête aux pieds, se présente gravement. « Que désire monsieur? — Vous parler en particulier. — Donnez-vous la peine d'entrer, et expliquez-moi le sujet de votre visite. — Je suis un ancien magistrat; des malheurs sans nombre, l'ingratitude de ma famille, m'ont réduit au plus affreux dénuement, et j'ai recours à vous..... — Je suis désolé, monsieur, mais il m'est impossible de rien faire pour vous; si vous êtes ancien magistrat, vous obtiendrez un secours du ministère de la justice; quant à moi, je suis obligé de borner mes charités, et elles ont leur destination fixe. — (D'un ton dégagé.) Vous m'achèterez bien au moins un petit ouvrage que j'ai fait imprimer il y a quelque tems? — Non, monsieur. — (D'un ton ironique). Je vois ce que c'est : vous aimez mieux dépenser votre argent au spectacle. — Oui, monsieur, j'aime mieux payer pour voir de bons ouvrages que pour en lire de mauvais, et je vous prie de sortir promptement; car je ne concède à personne le droit d'impertinence, pas

même aux magistrats, hommes de lettres, mendians..... » Je pourrais nommer l'individu que je viens de mettre en scène ; mais l'idée qu'il peut avoir appartenu à un corps justement honoré m'impose le silence. Je ne le nommerai pas non plus cet homme qui, doué d'un talent remarquable, et investi d'honorables fonctions dans l'ordre judiciaire, a sacrifié son avenir à toutes les passions honteuses, lassé la bienveillance, usé la compassion de tous ceux qui le connaissent, et aujourd'hui, aveugle, goutteux, à demi-paralytique, monte dans chaque maison, au risque de se laisser tomber, et sollicite une pièce de monnaie, plutôt que d'accepter un modeste asile, cent fois offert à sa pauvreté volontaire par sa famille ou par d'anciens compagnons.

Celui-ci est sûr de trouver l'aisance à cinquante lieues de Paris, si vous lui donnez l'argent nécessaire pour faire le voyage ; celui-là est sur le point de rentrer dans des sommes importantes, mais il n'a pas le premier sou pour lever l'acte qui constate ses droits. Bref, il n'y a pas de fables qu'on ne vous débite, de contes que l'on n'invente pour vous attendrir ; quelque-

fois, il est vrai, le mendiant manque de mémoire, et se trahit tout à coup; ainsi un homme qui se présentait à moi comme un prêtre catholique dans l'extrême indigence m'a dit, un quart-d'heure après, que je ne voudrais pas laisser sans pain un père de famille.....Je lui dois la justice d'ajouter que, s'apercevant à l'instant même de sa méprise, il a pris son chapeau sans attendre ma réponse.

On ne finirait vraiment pas si l'on voulait présenter seulement la nomenclature des mendians qui pullulent dans la capitale. On assure qu'à certaines époques de l'année ils se réunissent dans des repas de corps, où le luxe gastronomique brille de tout son éclat. Que leur conversation doit être curieuse! Comme ils doivent rire aux dépens du public leur tributaire!

On se demande sans doute si la mendicité, cette lèpre honteuse qui se montre au milieu de notre prodigieuse civilisation, n'a pas attiré les regards et éveillé la sollicitude du gouvernement. Si, vraiment, et plusieurs maisons sont ouvertes aux gens que la misère accable et qui ne peuvent travailler; mais personne ne veut y prendre place. D'où cela vient-il? est-ce l'amour

de la liberté ou l'espoir du gain qui éloigne les mendians? est-ce le régime de ces maisons de refuge qui les effraie? Je l'ignore ; mais ce qu'il y a de certain c'est qu'on a vu souvent des malheureux traduits devant des tribunaux nier la mendicité qui devait les faire admettre dans un des dépôts dont nous avons parlé, et ne pas reculer devant l'accusation de vol qui doit les faire jeter dans une véritable prison. C'est peut-être l'amour-propre qui les fait agir ainsi. Ils auront étudié le monde, et ils y auront vu souvent les pauvres honnis et les fripons adulés.

Que conclure de tout cela? Qu'à Paris on ne doit pas faire l'aumône? A Dieu ne plaise! Il faut agir comme la justice divine et humaine, qui aime mieux sauver cent coupables que de punir un innocent.



— N° XIII. —

LA SALPÉTRIÈRE.

Ah ! si le ciel a mis la pitié dans votre ame,
Pour ces infortunés ma muse la réclame ;
Adoucissons leur sort, traitons avec bonté
Ces malheureux, bannis de la société.
De ces mânes, exclus des scènes de la vie,
Laissons errer en paix la libre fantaisie ;
Par de durs traitemens ne l'effarouchons pas,
Que des objets rians se montrent sur leurs pas ;
Entourons-les de fleurs ; que le cours des fontaines
Roule, nouveau Léthé, l'heureux oubli des peines ;
Et, dans des prés fleuris, sous des ombrages verts,
Offrons-leur l'Elysée, et non pas les enfers.

DELILLE, *la Pitié*, ch. II.

Où sommes-nous, dira l'étranger que l'on aura conduit dans cet établissement et qui n'aura remarqué du chemin que sa longueur, et, du lieu où il se trouve, que son éloignement du centre de la capitale ? Au milieu de champs cultivés et de prairies, je vois des constructions qui ressemblent à une ville. Voici des rues et

des places publiques ; cette belle église, surmontée d'un dôme, est sans doute la paroisse ; cette place où sont étalées des denrées de toute espèce, est le marché public ; tout annonce une nombreuse population ; la belle grille que je vois est apparemment la principale porte de la ville ; de riantes prairies, des jardins émaillés de fleurs, encadrent ce tableau. M'a-t-on conduit à Saint-Germain ou à Versailles, à Saint-Cloud ou à Rambouillet ? Non, répondra son conducteur, vous êtes dans l'enceinte des murs de Paris, et le nom obscur de Poliveau est celui de la rue où nous nous trouvons. Rue Poliveau ! jamais nos riches sybarites n'ont appris qu'elle existait ; ils savent même vaguement qu'à l'extrémité du faubourg Saint-Marceau est un établissement nommé la Salpétrière. Cet hospice est en effet une grande ville au sein de la grande cité. Deux belles chaussées plantées d'arbres y conduisent, et une population de six mille ames lui donnerait des droits à ce titre, qui est usurpé en France par tant de petites bourgades. Là habitent l'indigent, les infirmes, la triste vieillesse, l'idiotisme, la démence. La religion et la charité veillent auprès ; la science s'efforce d'ar-

racher quelques victimes au néant intellectuel ; le plus grand nombre vit et meurt sans connaître ni la vie, ni sa fin. Ici l'état civil n'a qu'un registre, celui de mort ; les passions qui fermentent dans un entassement de huit cent mille individus entretiennent cette population de femmes ; et, grâces à la philosophie moderne, à notre luxe, à la dépravation de nos mœurs, au système matérialiste et irréligieux qui pallie tous les égaremens et même tous les crimes, l'administration peut se préparer à agrandir l'enceinte de cet asile ; certes, les habitans n'y manqueront pas.

A la suite des troubles de la Fronde et du prodigieux accroissement de la capitale vers la fin du règne de Louis XIII et au commencement de celui de Louis XIV, le nombre de mendians et des gens sans aveu augmenta tellement qu'on en comptait environ quarante mille dans la seule enceinte de Paris. Il ne faut pas être surpris si Boileau écrivait, à l'imitation de Juvénal, après les guerres civiles :

Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.

Le parlement fit des représentations ; elles furent accueillies par un monarque du règne duquel datent nos plus grands monumens, et tandis que Bicêtre, en attendant la construction des Invalides, recevait les soldats mutilés, un vaste établissement s'élevait à l'extrémité du faubourg Saint-Marceau, pour servir de prison ou d'asile aux mendians, aux vagabonds, aux femmes de mauvaise vie. On le nomma l'Hôpital-Général ; mais, comme on avait autrefois fabriqué en ce lieu du salpêtre, le peuple continua d'appeler cet édifice la Salpétrière. Il est des dénominations qui sont ineffaçables, et, quoique depuis plus de quatre cents ans les fours à tuiles qui existaient non loin du Louvre aient disparu, le palais de nos rois porte toujours l'humble nom de *Tuileries*.

Depuis sa fondation, cet établissement, augmenté et soutenu par l'auguste protection de nos princes, et enrichi des dons de quelques personnes charitables, a éprouvé des changemens importans dans son étendue et sa destination. Uniquement occupé aujourd'hui par des femmes âgées, infirmes ou aliénées, il n'est plus un lieu de détention que pour celles que

l'autorité fait enfermer, après leur interdiction, pour cause de sûreté.

Cinq grandes divisions, distinguant la population et le service de cette vaste maison, contribuent à entretenir l'ordre admirable qui y règne. Ce sont 1° les *reposantes*, ou femmes qui ont vieilli dans le pénible ministère de l'établissement; 2° les femmes infirmes et octogénaires; 3° les femmes septuagénaires et affligées de plaies incurables; 4° l'infirmerie, bâtiment isolé qui contient quatre cents lits; 5° les aliénées et les épileptiques. Une vaste cour, coupée par des prairies artificielles de forme triangulaire, conduit à la division des infirmes, composée de femmes indigentes que de graves infirmités ou leur âge avancé empêchent de pourvoir à leurs besoins. Sans autre peine que celle de descendre un escalier peu élevé, ces femmes peuvent ainsi respirer un air plus pur, et reposer leur vue affaiblie par les années sur un agréable tapis de verdure : aussi ce lieu est-il leur séjour habituel lorsque le tems le permet. Indépendamment de ce but de salubrité, on en retire, ainsi que des autres pièces de terre comprises entre les bâtimens, un autre avantage précieux : on les cul-

tive avec le plus grand soin, et le fermier qui en est chargé est obligé de fournir du laitage et des légumes.

Quoiqu'on ne puisse de cette cour voir tout l'établissement, ce qu'on aperçoit néanmoins suffit pour donner une idée des augmentations qu'il a successivement reçues. Ainsi on retrouve dans l'église, placée sous l'invocation de saint Louis, de forme circulaire, et surmontée d'un dôme, l'architecture du seizième siècle, tandis que plusieurs constructions qui l'environnent portent le cachet d'un tems plus moderne. On est frappé, en entrant dans les dortoirs des infirmes, de l'extrême propreté qui y règne. Ici, les soins les plus attentifs ont été mis en usage pour assainir des lieux dont tout le luxe est la salubrité. La petite maîtresse la plus délicate parcourrait ces longues salles sans aucune répugnance. C'est à la hauteur des plafonds, au grand nombre et à la disposition des fenêtres, et, par dessus tout, au dévouement des femmes respectables qui les soignent, que les habitantes de la Salpétrière doivent cette grande et utile recherche. Les soins les plus attentifs leur sont prodigués avec un zèle que rien ne rebute, et

leur régime est tel, que des personnes même très-aisées pourraient difficilement en trouver un meilleur.

En descendant de ces dortoirs, on est dans le marché, où sont réunis des fruitiers, des marchands de vin, des épiciers, et jusqu'à un débitant de tabac. C'est là qu'il est permis aux malades de s'approvisionner de certaines douceurs que l'administration ne saurait leur procurer sans s'interdire les moyens de subvenir à des besoins plus réels. Une surveillance sévère prévient tous les abus qui pourraient en résulter, et préserve les acheteurs des spéculations intéressées et des fraudes des marchands.

Non loin de cette espèce de bazar si bien administré, dans le voisinage des appartemens occupés par quelques-uns des médecins habiles qui dirigent l'établissement, est le corps-de-logis occupé par ces jeunes élèves d'Hippocrate qui consacrent à la science et à l'humanité cette belle portion de la vie qui n'est, pour tant d'autres, que le tems de la dissipation et des vaines jouissances. Souvent la gloire accompagne leurs pénibles travaux, et il n'est pas rare de les voir, jeunes encore par les années, mais vieux par

l'expérience, se placer à côté de leurs maîtres, et les surpasser même quelquefois.

Nous ne nous arrêterons pas à l'amphithéâtre d'anatomie, qui se trouve près de là : rien ne le distingue de tous ceux que l'on voit partout où sont réunis des élèves en médecine. Nous ne décrirons pas non plus la pharmacie et l'infirmerie, où se traitent les maladies accidentelles des infirmes; elles n'ont de remarquable que l'ordre et la propreté, qui leur sont communs avec les autres parties de l'établissement. Mais une vaste pelouse se présente bientôt aux regards ; elle est destinée aux infortunées affligées de cette cruelle maladie que les anciens regardaient comme une marque du courroux céleste. Elles viennent, pendant les douces soirées de l'été, y oublier, dans des rondes légères, leur triste position. Leur figure mélancolique, presque toujours altérée par le mal qui les tourmente, et leurs facultés intellectuelles, affectées par sa terrible influence, semblent justifier le préjugé populaire qui règne encore avec tant de force contre l'épilepsie.

La médecine, impuissante jusqu'ici contre cette cruelle maladie, n'a pu parvenir encore

qu'à modérer ses effets et à rendre ses atteintes moins fréquentes : ce résultat se fait principalement sentir ici. Le soin que l'on apporte à éloigner des malades toute sensation trop vive, diminue la violence et le nombre des accidens. Il n'est point d'attentions minutieuses qui ne soient mises en usage pour arriver à ce but; et le succès de ces moyens est tel, qu'il n'est pas rare de voir un grand nombre de ces malheureuses atteindre un âge assez avancé, exemptes de toutes les incommodités attachées à leur état.

Le logement des aliénés, dans lequel on entre en quittant celui des épileptiqnes, consiste en plusieurs cours spacieuses et parfaitement aérées. Dans la plupart sont de petites maisons environnées de jardins qui offrent le plus agréable coup d'œil par leur alignement et la régularité des constructions. Les insensées dont la folie est la plus tranquille, et les idiotes qui ont besoin d'une surveillance de tous les instans, sont placées dans des dortoirs. Une défense qui nous paraît digne des plus grands éloges ne permet pas de visiter cette partie de l'établissement, et il est utile sans doute de faire apprécier toute la délicatesse de cette mesure, qui délivre les fa-

milles de l'idée pénible qu'une mère ou qu'une sœur est exposée à la curiosité publique, et soustrait ces infortunées elles-mêmes aux regards des oisifs, qui ne manqueraient pas de s'y rendre en foule.

Un homme remarquable par son profond savoir, le docteur Pinel, qui a rendu de si grands services à l'humanité par les heureuses innovations qu'il a introduites dans le traitement des affections mentales, fut long-tems à la tête de la Salpétrière. Avant lui, la rigueur était à peu près le seul remède qui fût employé. On emprisonnait les insensées, on les enchaînait ainsi que des bêtes féroces, comme si on eût voulu les punir de leur propre malheur; leur frénésie augmentait en proportion des obstacles qui lui étaient opposés. Si une injuste captivité peut irriter l'être le plus paisible au point de lui faire perdre sa raison, que l'on juge quels résultats désastreux devait produire une sévérité que rien ne motivait aux yeux de celles qui la subissaient. A son arrivée à la Salpétrière, le docteur Pinel fit mettre en liberté toutes les folles qu'on pouvait y laisser sans compromettre leur propre sûreté et celle de leurs compagnes. Quant aux femmes

qui étaient sujettes à des accès de fureur, il ne les priva de la liberté de leurs mouvemens qu'autant qu'il le fallait pour prévenir les accidens. Ce nouveau système, dont l'expérience ne tarda pas à confirmer l'efficacité, obtint le succès le plus complet, et fut sans doute l'une des causes qui, depuis un demi-siècle, ont rendu tant d'aliénés à leurs familles et à la société.

A cet homme habile, en qui l'humanité se joignait à une si rare pénétration, succéda M. Esquirol, distingué par ses hautes lumières et son noble désintéressement. Il serait trop long de raconter tout ce que sut inventer son esprit ingénieux pour le soulagement des infortunées confiées à ses soins. La musique et la danse furent au nombre des moyens qui lui réussirent le mieux. Ainsi nos musiciens les plus habiles, nos chanteurs les plus agréables firent répéter souvent aux échos de la Salpêtrière les airs délicieux que nous écoutons avec tant de plaisir dans nos théâtres, et cet art divin, qui pouvait seul calmer la fureur de Saül, exerçait la plus douce influence sur ces esprits subjugués par tant d'aberrations diverses. M. Esquirol,

jugeant aussi que la danse, amusement favori des femmes, qui si souvent leur fait tourner la tête quand elles l'ont bonne, pourrait produire un effet tout contraire sur celles qui ont eu le malheur de la perdre, organisa des bals où la grave faculté fournit seule des danseurs, et les espérances du savant docteur ne furent pas trompées; les plus furieuses même retrouvèrent bientôt dans cet exercice si cher au beau sexe la gaîté qui fait son premier charme. Appelé à diriger un établissement d'un ordre supérieur, M. Esquirol aurait laissé celui qu'il quittait inconsolable de sa perte, si un homme dont l'esprit égale l'érudition; un de ces courageux amis de l'humanité dont Barcelone conservera longtems le souvenir, n'eût été nommé pour le remplacer. C'est sous la direction de M. Pariset qu'on voit se perfectionner chaque jour les sages indications de ses prédécesseurs.

De tous les genres de folie que l'on rencontre ici, le plus affligeant, celui dont le spectacle produit la sensation la plus pénible, c'est l'idiotisme. Que l'on se figure des infortunées plus stupides que les animaux les moins intelligens, hors d'état de veiller à leur propre conservation,

et tellement dégradées par l'insensibilité de leurs sens, que les personnes qui les soignent sont obligées de porter jusqu'à leur bouche les alimens qui doivent entretenir leur déplorable existence. Ce fut cependant dans cet état que mourut, en 1817, à la Salpétrière, une femme également celèbre par ses crimes et sa beauté ; une femme incendiaire qui fut dans les jours horribles de notre révolution un des instrumens de ces monstres qui couvrirent la France de sang et de ruines. La fameuse Théroigne de Méricourt, cette Aspasie de nos grands démocrates, qui avait vu au nombre de ses adorateurs les membres les plus renommés de l'assemblée nationale et de la constituante, de qui Sieyes fut le héros, qui subjugua Pétion et présida aux massacres du 10 août, a vécu vingt ans à la Salpétrière dans un état d'aliénation auquel elle avait été amenée par son exaltation politique. Jamais un plus grand abrutissement n'a succédé à plus de grâces et de charmes. Le ciel, justement irrité, a voulu sans doute punir cette furie des honteux excès qui avaient souillé sa vie. Peu de maladies mentales proviennent chez les femmes de passions aussi opposées à leur caractère naturel.

La perte de la raison est causée chez la plupart d'entre elles par un excès de sensibilité; c'est ainsi que l'on voit une jeune italienne, nouvelle Ariane, délaissée par un autre Thésée, ne sortir quelquefois du sombre silence auquel elle paraît s'être condamnée, que pour murmurer à voix basse le nom de son amant. Les talens et les attraits qui l'embellissaient autrefois se sont évanouis comme ces ombres légères qui s'effacent dans une obscurité profonde; elle ne vit plus que pour pleurer, et sa douleur attendrirait les cœurs les plus insensibles. Une chose fort remarquable, c'est que ses compagnes d'infortune semblent lui témoigner une sorte de pitié.

Les aliénées, au nombre de quinze à dix-huit cents, ne sont pas toutes secourues par la charité publique. Les familles de plusieurs d'entre elles paient une pension; mais la différence qui règne entre leur fortune n'en établit aucune dans les soins attentifs qui leur sont prodigués. Comme le Dieu qui l'inspire, la bienfaisance ne connaît que les titres du malheur.

La cuisine, la buanderie et la lingerie se font remarquer par une propreté extrême. La ménagère la plus soigneuse pourrait prendre

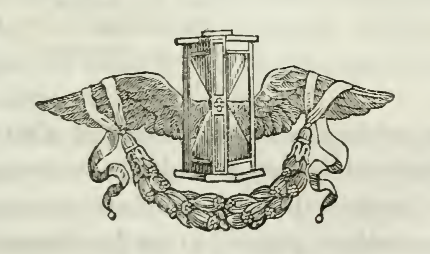
dans cette dernière partie de l'établissement des leçons d'ordre et d'économie. Un état détaillé du linge à l'usage de la maison est gravé sur le mur. On y peut compter cinquante mille paires de draps, trente-cinq mille serviettes et une quantité prodigieuse de linge d'un usage moins fréquent.

Un corps de logis particulier est consacré aux invalides de la charité, désignées sous le nom de reposantes. C'est ainsi qu'on appelle les sœurs qui, après avoir passé toute leur vie à soigner des maladies incurables ou des infirmités dégoûtantes, jouissent enfin d'un repos si bien mérité par leurs pieux travaux. Le logement, la nourriture et le vêtement leur sont assurés pour le reste de leurs jours; et il leur est enfin permis de goûter quelques-unes des commodités de la vie dont elles furent toujours privées pendant leur laborieuse carrière.

Il n'est sans doute pas au monde de dévoûment plus héroïque, plus sublime, que celui de ces saintes et pieuses filles; et l'aspect de leur résignation recueillie, de leur patiente sollicitude, de ces traits où se peint la méditation, où se réfléchit une ame confiante qui semble

goûter par anticipation le bonheur et les récompenses d'une autre vie, repose l'imagination fatiguée de tant d'objets tristes ou repoussans. Passer sa vie au milieu des plus hideuses infirmités et de tous les égaremens de la raison; s'exposer sans cesse à la fureur d'êtres maniaques et délirans, n'est-ce pas, physiquement et moralement, attacher un corps vivant à un corps mort; n'est-ce pas porter au plus haut degré le sacrifice de soi-même? Et ce sacrifice, par quoi est-il provoqué? Ce n'est point par l'intérêt, ce n'est point par l'ambition. Des biens temporels, des jouissances terrestres n'en sont pas le but. Il n'est pas excité non plus par ce sentiment vague que les sages modernes appellent philantropie. Nos philantropes donnent de l'argent pour qu'on éloigne de leur vue des maux qui les importunent. Mais leurs mains ne pansent point la plaie de l'indigent; leur voix ne calme pas par des accens tendres et affectueux les transports de l'aliéné. C'est la seule religion chrétienne, et encore telle qu'elle est enseignée par les successeurs de saint Pierre, qui peut produire cette abnégation de soi-même, parce que son esprit est tout d'immolation, et

que, plus le sacrifice est grand, plus il doit être agréable à celui qui en est l'objet. De là, les plus hautes vertus qui puissent ennoblir l'humanité, le dévoûment au prince et à la patrie, l'héroïsme du guerrier, le zèle qui précipite le missionnaire au milieu des cannibales, la charité qui s'assied avec le prêtre sur le char du supplice, au chevet du pestiféré; le courage et la force d'un sexe timide et faible, au milieu des mourans d'un hospice, des blessés recueillis sur un champ de bataille, des hideuses infirmités de la vieillesse et de l'effrayant délire de l'aliénation d'esprit. Orgueilleux philosophes! amis prétendus de l'humanité! Montrez-nous de tels exemples dans vos rangs, et l'on croira peut-être aux vertus dont vous faites parade.



— N° XIV. —

LE PAVÉ DE PARIS.

Nonne vides quantò celebretur sportula fumo?
Centum conviva : sequitur sua quemque culina.
. . . . Libertas pauperis hæc est.

JUVÉNAL, *Sat. III.*

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier carotte,
Panais et choufleur!
Perçant et grêle,
Son cri se mêle
A la voix frêle
Du noir ramoneur;
Et de Vincenne,
Gros-Pierre amène
Ses fruits, que traîne
Un âne efflanqué.

DÉSAUGIERS.

MALGRÉ le titre de cet article, ce n'est pas précisément du pavé de Paris que nous voulons nous occuper. Quand nous dirions que ce pavé est mauvais et glissant, et que les chevaux s'y habituent difficilement; quand nous dirions que

MM. les entrepreneurs du pavage ont un mode de réparation fort désagréable, et qu'opérant à la fois sur les deux côtés d'une rue, ils exposent voitures, bêtes et gens à des chutes dangereuses, nous n'apprendrions rien de neuf à personne, et notre sujet, bientôt épuisé, aurait encore trop long-tems ennuyé nos lecteurs. Mais le pavé de Paris a ses habitans, que la bonne compagnie ne connaît pas ou connaît peu. Il existe dans la capitale une foule de gens qui exercent leur industrie sur le pavé, y prennent leurs repas, y cherchent leurs plaisirs, y passent et les jours et même les nuits : c'est à cette partie intéressante de la population parisienne que notre pinceau veut aujourd'hui consacrer quelques traits.

Le pavé de Paris n'est jamais complètement désert; et, en sachant seulement choisir son terrain, on est sûr d'y trouver compagnie à quelque heure qu'on s'y présente.

Voulez-vous commencer la promenade à six heures du matin? Vous rencontrerez d'abord les laitières entourées d'un cercle de bavardes, qui s'occupent trop des nouvelles du quartier pour s'apercevoir que la crême ressemble à du mau-

vais lait, et le lait à de l'eau un peu blanchie ; les petits ramoneurs qui sollicitent, en criant, l'avantage de gratter les tuyaux de vos cheminées ; les porteurs d'eau qui, conduisant ou traînant des tonneaux, ou bien encore marchant d'un pas lent et égal entre deux seaux qui pendent à leurs mains, proposent aux petites gens leur marchandise trouble, ou la portent chez leurs pratiques habituelles ; puis enfin les commissionnaires qui, déjà établis au coin des rues, siégent à côté de ces crochets, tour à tour moyens de transport et lits de repos, et attendent qu'on vienne les chercher pour porter des paquets ou une lettre, pour scier du bois, pour ranger des bouteilles, ou pour faire, en un seul voyage, le déménagement d'un artiste : quelques-uns offrent leurs services aux piétons qui daignent encore soumettre leur chaussure au cirage français. Arrivent successivement, suivant la saison, les marchands qui crient : la cerise à la douce, les anglais pour un liard, le beau chasselas à la livre, les artichaux de Laon, le cresson la santé du corps, les huîtres à la barque, les mottes à brûler, le mouron pour les petits oiseaux, la moule au caillou, les beaux

cerneaux et le hareng qui glace! Bientôt le savetier du coin ouvre son échoppe, et tout en mettant des talons aux vieux souliers, des demi-semelles aux vieilles bottes, chante à tue-tête les œuvres des bergers de Syracuse. L'écrivain public donne déjà ses audiences : il écoute en même tems mademoiselle Françoise qui veut écrire *à un pays* dont elle a reçu la foi, et le soldat du centre qui va mander à ses parens qu'il est à l'hôpital et sans argent. La ravaudeuse vient d'entrer dans son tonneau, et remonte, avec une pièce bleue, une paire de bas jaspés.

Le tems marche et le pavé se garnit; le voilà bientôt tel que, sans manquer de rien, vous pouvez y élire domicile. Le déjeuner à la fourchette vous tente-t-il? Voilà sur cette table, adossée au parapet du quai, un pain d'une blancheur éclatante; voilà dans cette poële des saucisses qui exhalent un parfum délicieux. Craignez-vous pour votre estomac? Donnez deux sous à la propriétaire de cette petite fontaine à cylindre, elle va vous verser une tasse de café à la crême et tout sucré.

Vous êtes maintenant en état de faire un utile

exercice ; il faut en profiter : que de choses vous avez à voir! que d'emplettes vous pourrez faire! et que de plaisirs vont naître sous vos pas! Etes-vous poète, et tenez-vous à prendre une idée de la langue française? adressez-vous à ce professeur qui tient en plein vent son cours de grammaire, et qui donne d'excellentes leçons à bon marché. Aimez-vous la lecture? ce bouquiniste est accommodant, et il vous laissera feuilleter tous ses volumes, ou bien cent affiches bariolées vous offrent des sujets, un style et un intérêt variés comme leurs formes et leurs couleurs. Si c'est la politique qui vous tente, mettez-vous à l'abri de ce parasol, et, pour quelques sous, vous saurez ce qui ce passe en Perse et à Lisbonne, à Constantinople et au Pérou. La musique vocale est peut-être de votre goût? écoutez M. Duverny et M. Cadot. Que leurs voix sont douces et moëlleuses! qu'ils ont bien l'assurance de chanteurs aimés du public! Si ce sont des instrumens qu'il vous faut, nous allons rencontrer des Napolitains à qui il ne manque qu'une grosse caisse, un tambour, un pavillon chinois et six trombonnes pour exécuter complètement la musique de M. Rossini. Je vois que vous préférez

une voix accompagnée, qu'à cela ne tienne : nous avons là un gros aveugle qui joue passablement du violon, et dont la femme pousse des sons terriblement flûtés ; ou bien encore, je vais vous mener près de ce Monsieur qui, les yeux couverts d'un abat-jour, chante en s'accompagnant de la harpe. Une petite affiche, placée sur son instrument, vous apprendra que son père était le baron de......, et vous pourrez vous croire dans le salon d'un grand seigneur. Mais, vous aimez mieux la physique amusante : là, M. l'Esprit, qui n'est pas en contradiction avec son nom, vous enseigne mille tours d'adresse, et vous révèle tous les moyens de plaire en société. Ici, un homme du plus étonnant courage, plonge une épée dans son gosier avec le calme d'un enfant qui mange un bâton de sucre d'orge. Vous avez peut-être payé bien cher pour voir aux Variétés *les Habitans des Landes?* Eh bien! voilà toute une famille qui danse gratis sur les échâsses aussi bien que des citoyens des environs de Dax et de Mont-de-Marsan. Et polichinelle et le chat, et le commissaire! croyez-vous qu'ils ne soient pas drôles? J'ai vu sur de grands théâtres des scènes beau-

coup moins amusantes que les leurs. Plus loin, des enfans ont établi un spectacle sur les débris d'une couverture, et font admirer leur souplesse à un cercle d'amateurs, composé de cuisinières, de soldats et d'ouvriers.

Mais il faut mêler l'utile à l'agréable. Visitons les marchands qui ne paient de loyers qu'à M. le préfet de police. C'est chez eux qu'on peut se fournir à bon marché de milles choses nécessaires ou de luxe. Celui-ci va, pour 35 sous, vous céder une paire de rasoirs; celui-là vous offre des mouchoirs de poche à 4 sous; gilets de fantaisie à 39 sous, cravates de tous genres, collerettes, gants, ceintures, on rencontre de tout, et les deux sexes peuvent faire leur toilette sur le pavé de Paris. Il n'y a pas jusqu'aux bijoux qui ne se trouvent dans le bazar vaste et aéré que je vous fais connaître; et je vous présente un joaillier ambulant chez qui, pour six sous, vous aurez une paire de boucles d'oreilles, deux bagues, et, pardessus le marché, l'écrin qui les contiendra. Si vous vous défiez de vos concitoyens, achetez cette chaîne pour la sûreté des montres; mais il y a beaucoup de monde autour du marchand, faites

attention à votre gousset. Si pour vous soutenir ou pour avoir l'air plus redoutable, vous désirez acquérir un jonc, prenez celui que vous présente cette dame : mais ne vous laissez pas prendre aux discours d'un compère qu'on vient de refuser, quoiqu'il offrît deux fois plus que la canne ne vaut.

Vous êtes peut-être las. Si nous faisions une pause? asseyons-nous sur ce banc, à moins que pour faire diversion, et ménager vos jambes, il vous convienne de faire une promenade en voiture. Berlines, calèches, coupés et cabriolets, s'offrent à nous dans chaque quartier, et le pavé de la capitale sert de litière aux chevaux et de remise aux chars numérotés. Mais vous avez faim : eh bien! dînons; cependant, avant de commencer notre repas, il faut acheter un bouquet de violettes à cette petite paysanne qui laisse voir une figure si fraîche et si gentille sous le mouchoir rouge qui lui sert de coiffure. Voilà mes bouquetières à moi; vous en trouverez sur le boulevart de plus éveillées, et à la halle de plus éloquentes.

Avez-vous orné votre boutonnière? oui, fort bien. Faites à présent votre menu. Je ne vous

offrirai pas de potage; on n'en mange plus; mais une douzaine d'huîtres ouvre l'appétit : installons-nous donc à la porte de ce cabaret. Vous faites la grimace? ah! certainement on en mange au rocher de Cancale qui viennent d'Ostende et flattent davantage le palais des gastronomes; mais il faut connaître un peu de tout, et vous saurez à présent que les écaillères, par mesure conservatoire, jettent de l'eau salée sur leurs huîtres, et que ces dernières ne deviennent pas meilleures pour avoir un instant retrouvé leur ancienne patrie.

N'est-ce pas une chose très-agréable que le changement? eh bien! ceux qui dînent sur le pavé de Paris, peuvent, consommateurs romantiques, ne pas observer l'unité de lieu, et placer chaque acte de leur repas près d'un restaurateur différent. La viande froide que je vois sur cette petite table fera le premier service; le hareng saur qui brille sur cet éventaire servira de rôti, et ces pommes de terre qui sautent dans la poële, d'où elles sortent dorées, ne peuvent se refuser comme entremêt. Quant au dessert, ne vous privez de rien. Voilà des fruits de toute espèce, et d'honnêtes habitans

de l'Auvergne font rôtir pour vous, à chaque coin de rue, les châtaignes du Limousin sous le nom de marrons de Lyon.

Faut-il donc, me direz-vous, se passer de boire quand on mange sur le pavé? non pas, s'il vous plaît. Je ne vous offrirai pas de vin, je l'avoue, parce que pour en débiter il faut être établi dans une boutique où les employés de M. Benoist puissent venir percevoir tranquillement leurs droits; mais rien n'est plus sain que cette mixtion de végétaux, d'où nait la liqueur vulgairement appelée *coco*, et je veux vous la verser à plein verre, à moins que cette carafe, dans laquelle nagent quatre quartiers de citron, ou cette autre que colore le jus des groseilles, ne soient plus à votre convenance. Je sais bien que toutes ces boissons ne sont pas précisément ce qu'il faudrait pour opérer la digestion des mets recherchés dont j'ai composé votre festin, et nous pourrions demander au propriétaire de cette belle boutique rouge une bouteille de vieux vin de Bordeaux, qu'il a composé la semaine dernière; mais il faudrait quitter le pavé de Paris, et je tiens à vous faire voir qu'avec un peu de philosophie, on peut y

élire domicile, y pourvoir à tous ses besoins, et s'y procurer tous les plaisirs.

Est-ce fini? — Oui. — Vous croyez? si je vous disais que nous allons prendre du punch! — Dans un café, je le crois bien. — Pas du tout, dans la rue, comme le café à la crême de ce matin, et au même prix..... Qu'en dites-vous? il n'est pas capiteux. Tenez, voilà un cure-dent; et je crois qu'il ne vous manque plus rien.

Qu'allons-nous faire à présent? Quand on vient de dîner, doit-on marcher ou demeurer en place? Faut-il pour amener une bonne digestion du repos ou de l'exercice? Hippocrate dit oui, et Gallien dit non. Lequel dit vrai? J'ai bien entendu raconter l'épreuve faite sur deux chiens; on leur avait fait prendre à tous deux une très-copieuse nourriture; l'un, en sortant de manger, a chassé avec ardeur, l'autre s'est étendu sur un coussin où il a fait sa sieste. Quelques heures après, un docteur plus curieux qu'humain a ouvert les deux animaux; le chasseur avait encore dans l'estomac tout son dîner, tandis que la digestion du dormeur était finie. L'épreuve est décisive..... pour les chiens; mais comme il nous est permis, sans trop d'orgueil,

de nous croire organisés un peu autrement que la race canine, je me déclare, moi, pour la promenade après le repas, et, en conséquence, nous allons, si vous le permettez, nous remettre en marche.

Déjà l'entrepreneur de l'éclairage de Paris a permis à ses lanternes de projeter leur triste lumière dans nos rues; déjà le petit marchand a allumé son quinquet, la flamme du gaz brille dans des globes de cristal à la porte des cafés; les commerçans du pavé de Paris ont entouré de papier ces modestes rouleaux de suif qu'ils appellent de la bougie de Poissy. Ceux qui ne plient pas bagage quand vient la nuit redoublent de cris pour se faire remarquer et étourdir le chaland. C'est à qui rassemblera autour de lui plus nombreuse société. Que font tous ces badauds rangés autour d'une espèce d'enclume, couronnée par un tampon en cuir? Ce sont des gens qui veulent essayer leur force. En donnant un coup de poing sur ce tambour, et consultant l'instrument régulateur qui s'y trouve adapté, on sait au juste à quel point on réussirait dans le métier de boxeur. Il est arrivé plus d'une fois qu'un bon paysan a brisé du premier coup

l'instrument, ce qui n'empêche pas le propriétaire d'assurer qu'aucune force humaine n'en pourrait venir à bout. Quelle est donc cette femme que j'aperçois là? un long voile la couvre, et sa voix tremblante semble trahir une émotion profonde. A mon tour je me sens touché..... Bah! me dit un voisin, vous ne connaissez pas cette espèce de mendiante? cette femme est jeune et se porte bien; elle n'exciterait pas la pitié; elle n'est pas jolie, et ne saurait inspirer ce sentiment d'intérêt que provoquent toujours les grâces et la beauté. On lui dirait : travaille au lieu de mendier, et ne vole pas à la vieillesse débile un pain que tu peux gagner honorablement. Elle a recours au charlatanisme, et à Paris c'est un moyen qui réussit toujours. Ce voile mystérieux, cette voix altérée, séduisent beaucoup de gens honnêtes, et la paresse fait une bonne récolte qu'elle partage souvent avec le vice.

Eloignons-nous et cherchons sur le pavé de Paris des individus plus utiles. Les spectacles finissent et le commerce des contremarques ayant cessé, les commissionnaires patentés près de chaque théâtre recueillent encore quelque

monnaie en allant chercher des voitures, en fermant le marche-pied, en préservant, au moyen d'un petit tapis, les robes des dames, que des roues boueuses pourraient salir.

Les rues commencent à se dépeupler ; cependant on voit encore les colporteurs du journal du soir qui, n'ayant rien vendu, hésitent à se retirer, et espèrent toujours que la curiosité leur donnera pour chalans, ou le spéculateur qui veut connaître le cours de la rente, ou l'orateur du matin, qui veut voir le soir ce qu'on dit de son discours, ou le vaudevilliste qui désire savoir si le lendemain on jouera une pièce de lui. Puis quelques commissionnaires restent sur pied, pour accompagner avec un falot, et un parapluie, si le tems l'exige, le joueur que la veine a favorisé. Les chiffonniers, lanterne en main, remuent tous les tas d'ordures, jusqu'à ce qu'enfin le sommeil les cloue au coin d'une borne. L'ivrogne, sortant du cabaret, regagne son gîte en chancelant, ou cuve son vin étendu sur le pavé. Les patrouilles circulent, et quelquefois un agent de la préfecture de police se fait ouvrir les portes d'un café pour y régaler son escouade. Enfin un silence pres-

que complet semblerait annoncer que le pavé n'a plus d'habitans; mais, si l'on veut se diriger du côté des halles, on voit les villageois apporter leurs denrées, en charrette, à dos d'âne et de cheval ou dans des hottes, puis bientôt les étaler dans la rue, et enfin au point du jour commencer la vente.

Ainsi jamais la population d'une grande ville ne repose tout entière ; ainsi, avec de l'industrie on peut partout, et quoiqu'il arrive, trouver des moyens d'existence; bref, à Paris, malgré le proverbe, un homme n'est pas toujours à plaindre parce qu'il est *sur le pavé*.



— N° XV. —

LE CARNAVAL.

Oui, monsieur le commissaire! demandez plutôt au pierrot! il vous dira que le paillasse est venu insulter ma bergère pendant que je buvais avec uu polichinelle de mes amis.

Scènes populaires; caricature nouvelle.

Le voilà donc encore une fois passé, ce tems d'extravagances où, nous autres Français, nous nous croyons obligés de rappeler les saturnales de Rome et les mascarades de Venise! Qu'à son introduction en France, l'usage de signaler ainsi une certaine époque de l'année ait obtenu la vogue, je le conçois; mais qu'il se soit perpétué jusqu'à nos jours, sans autre raison de son existence actuelle que son existence passée, voilà ce que je m'explique difficilement. Et pourtant, il semble que le carnaval ne soit plus reconnu que pour l'honneur des principes; car bien des gens s'inquiètent peu de de son arrivée,

de son départ, et si quelques polissons, en soufflant dans des cornets ou en salissant les habits des passans, ne se trouvaient là pour constater sa présence, on pourrait le croire disparu depuis bien des années.

Entendons-nous : faut-il ou ne faut-il plus de carnaval? Je serais bien tenté de me prononcer pour la négative; car je ne pense pas que la gaîté s'endosse avec tel habit particulier, que le plaisir s'attache à un costume plutôt qu'à un autre, et je crois que, les occasions de s'amuser étant rares, il faut les saisir partout où on les rencontre, dans quelque tems qu'on les trouve, en respectant toutefois les jours où la religion réclame de nous la gravité et le recueillement. Mais, si vous voulez absolument, pour imiter vos pères, vous réjouir à jour fixe, et abjurer toute espèce de raison pendant un tems plus ou moins long, je demande alors, mes chers compatriotes, que vous soyez fous hardiment, et que vous ne ressembliez pas à ces bons paysans que le sénéchal de Salerne menaçait de mort pour le cas où ils auraient l'audace de ne pas s'amuser. Ah! parlez-moi du tems où les personnages du plus haut rang se pressaient au bal de l'O-

péra, où les deux files de voitures qui circulaient depuis la place Beaudoyer jusqu'à la barrière du Trône, offraient une foule de costumes remarquables par leur éclat, leur élégance, ou leur singularité. Alors, un cortége nombreux et brillant accompagnait ce bœuf dont la promenade semble nous être restée comme un dernier souvenir des solennités du paganisme; mais que voyons-nous maintenant pendant les jours gras? je vais vous le dire; car, par un devoûment absolu à mon état d'observateur, j'ai subi encore une fois la corvée, et j'ai eu le courage d'assister à tout ce que le carnaval de 1827 appelait ses fêtes.

Au bal de l'Opéra, pendant que des musiciens, grotesquement déguisés en troubadours, jouaient des contredanses tirées de *Robin des Bois*, des femmes en dominos noirs, et des hommes dont le costume était tout aussi gai, se promenaient gravement. Des actrices expédiaient à leurs camarades, qu'elles croyaient reconnaître, de mordantes épigrammes; des femmes entretenues profitaient du masque pour berner, un peu plus impudemment que de coutume, les imbécilles qui les avaient amenés; et quelques

emmes honnêtes, serrant le bras de leurs maris, expiaient par beaucoup d'ennui un moment de curiosité. On dit pourtant que deux événemens, l'un comique, l'autre tragique, ont rompu la monotone uniformité des bals de l'Opéra : une espèce de fou, qui, armé de bonbons assez durs, tirait à boulets rouges sur le public, a failli subir une correction, que partout ailleurs son extravagance lui aurait attirée, et une jeune femme masquée est tombée morte aux pieds d'un étranger qui se croyait l'objet d'une plaisanterie.

Pendant les matinées du dimanche et du mardi gras, beaucoup de badauds, dont je faisais partie, ont labouré la terre humide du boulevart, le nez en l'air, cherchant à découvrir quelques masques, et n'apercevant guère que d'autres curieux à cheval ou en voiture. Quelques filles publiques, qui, déguisées en poissardes, n'avaient fait que mettre leur costume d'accord avec leur langage, se chargeaient à peu près seules de représenter le carvanal, et étaient aidées dans ce travail par une demi-douzaine de *Jockos*, ce qui, par parenthèse, m'a mis fort en colère. Je comprends bien que les prétentions de nos beaux esprits aient mis les bêtes à la

mode ; mais, si je vois avec intérêt l'animal qui a fini par imiter quelque chose de l'intelligence humaine, je ne puis regarder qu'avec dégoût l'homme qui, prenant à tâche de se dégrader, copie à force de travail toutes les habitudes d'un animal. En vérité, j'aurais de bien bon cœur livré les singes du boulevart à ces bons gendarmes qui, postés en vedette, selon l'usage, à chaque coin de rue, attendent sans doute le rhume de cerveau, maladie distinctive de leur profession, selon M. Odry, le Pindare de la gendarmerie municipale.

C'est à l'Odéon que j'ai voulu passer la nuit du mardi gras, et là au moins le tableau avait quelque chose de pittoresque. Les masques étaient nombreux, les déguisemens variés ; on dansait à ce bal, et dans les harangues grossières qui se prononçaient, si la pudeur était souvent offensée, l'esprit trouvait parfois des idées originales. La compensation cependant commençait à ne pas me paraître suffisante, lorsqu'à l'aide d'un fiacre, faisant disparaître la distance, je me suis rendu au sein de la Courtille, pour assister aux derniers momens des saturnales. Le jour commençait à poindre ; fixé à l'une des fenêtres d'un

petit cabarêt, je vis redescendre pâles, défaits, tous les héros de la fête, et j'eus beaucoup de peine à empêcher mon cœur de se soulever. Leurs vêtemens en désordre offraient des traces nombreuses d'une récente orgie. Raisonnant encore assez pour sentir leur position, des hommes que la fatigue harrassait, que l'intempérance avait rendus malades, voulaient absolument qu'on les crût gais, et cherchaient dans le dévergondage de leurs paroles un moyen de convaincre les spectateurs.

Et ce sont là les plaisirs du carnaval! et tout le monde le sait! et cette coutume subsiste encore! Nous sommes en vérité de bien singulières gens. Nous ne parlons que de nos lumières, de notre raison; il n'y a pas chez nous un jeune homme de vingt ans qui ne soit plus sage que ne l'étaient à quarante son père et son grand-père, et lorsque sous nos yeux des farces ridicules se répètent chaque année, nous ne faisons rien pour les supprimer! Moins de paroles et plus de faits! Quand les salles, ouvertes pour le bal masqué, seront restées deux ou trois fois désertes, on les fermera pour toujours; quand nous cesserons de nous porter en foule sur les boulevarts, pour

voir passer quelques misérables, affublés d'oripeaux, ces misérables-là ne se rencontreront plus, et lorsque enfin la classe élevée et la bourgeoisie auront donné un salutaire exemple, le bas peuple lui-même rougira d'un plaisir qui semblerait être pour lui un humiliant apanage, et nous pourrons enfin nous vanter d'avoir opéré une sage réforme : c'est un droit que jusqu'ici nous n'avons pas eu souvent.

Eh! mon dieu! que les amateurs du carnaval se consolent : en y regardant un peu de près, ils peuvent voir toute l'année ce qu'ils cherchaient pendant trois jours. Que de masques, que de déguisemens dans le monde! Le commis qui aborde son sous-chef dont la place lui conviendrait fort; l'auteur qui félicite son confrère sur un succès; l'héritier qui suit le convoi de son riche parent; la femme du monde qui veut conserver à la fois les profits du vice et les honneurs de la vertu, tous ces gens-là ne sont-ils pas obligés de prendre des masques? Les gens naïfs et confians s'y laissent prendre; mais l'observateur ne s'y trompe pas. Les déguisemens ne lui en imposent pas davantage; il découvre sans peine la vanité sous un manteau de philantrope,

des idées d'ambition sous des phrases libérales, de l'orgueil sous un préambule modeste, la misère sous un brillant costume, et l'opulence sous un mince vêtement. Vous retrouverez les *jeannots* dans ces époux débonnaires qui promènent une femme et des enfans qui ne leur appartiennent guères; les *arlequins* dans ces hommes que l'on a vus embrasser toutes les opinions, arborer toutes les couleurs, adopter tous les systèmes; dans les rangs de nos braves vous rencontrerez de véritables *chevaliers*, et vous ne manquerez pas de *troubadours*, si, malgré les tambours et les trompettes de M. Rossini, nos jeunes compositeurs parviennent à se faire entendre.

Allons! en dépit de la routine, supprimons le carnaval! peut-être la gaîté des vieux Français reviendra-t-elle quand nous ne voudrons plus à un moment donné la ramener de force; rions franchement toutes les fois que les événemens voudront bien nous le permettre; réunissons à notre table de bons amis, sans demander si cette réunion est commandée par l'époque, et pour que la danse nous reste, envoyons, si cela est possible, les tables de bouillotte et d'écarté rejoindre les habits de *gilles* et de *polichinelles*.

— N° XVI. —

LONDRES A PARIS.

Non possum ferre, Quirites,
Græcam urbem.

Juvénal, *Sat. III.*

L'été dernier, en revenant de la campagne, je trouvai chez moi la première lettre que m'adressait, depuis dix ans, mon ancien camarade, établi à Quimper-Corentin. A l'époque où nous faisions ensemble nos études à Rennes, on le regardait comme le bel esprit du collége. Très-fort sur la versification française, mais complètement brouillé avec la syntaxe latine, il n'avait jamais pu réussir à déchiffrer un vers d'Horace; d'ailleurs, il était aussi instruit que tel académicien de ma connaissance. Avec tout cela, sans les événemens de 1814, il allait entrer au conseil d'Etat, comme auditeur de troisième

classe. A cette occasion, il aurait vu Paris, et il s'y serait distingué comme tant d'autres. Le sort lui aurait permis peut-être de briller du même éclat que notre ami Jules qui, ayant trouvé dans le *Moniteur* sa nomination à la sous-préfecture de Gorcum, écrivit à la secrétairie d'Etat, que son père ne lui permettrait jamais d'accepter cette place, et d'aller en Espagne.

Depuis 1816, mon nom était parvenu quelquefois dans la retraite du cher Kervenadec. Le public, c'est-à-dire l'un ou l'autre camarade complaisant, qui rédige avec moi des articles pour certaines feuilles qu'on appelle journaux *littéraires*, avait paru très-satisfait de mes traductions de l'anglais. Le bruit courait, et j'avais fait ce qu'il fallait pour cela, que les Richardson et les Adisson de nos jours s'admiraient beaucoup dans la prose française dont j'avais habillé leurs idées britanniques. Ils ne trouvaient chez moi que la quantité raisonnable de contresens, ordinairement alloués et passés en coulage, d'après le tarif convenu pour les importations d'outremer. On m'en avait fait compliment à Londres et à Edimbourg, où je vais passer chaque année trois ou quatre semai-

nes, pour étudier à fond la Grande-Bretagne, et y promener ma gloire en diligence à vapeur.

Or, c'étaient ces voyages de fondation qui m'attiraient l'épître sentimentale du ci-devant candidat-auditeur. Lui aussi, jusqu'alors paisible casanier, il brûlait du désir d'aller voir ces autres Bretons que l'Océan sépare des pâturages de Quimper.

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

Il avait lu, je ne sais où, qu'au moyen du patois de sa nourrice, conservé pur dans quelques provinces anglaises, et avec les thêmes qu'il composait depuis la restauration, sous les yeux d'un capitaine irlandais à la demi solde, réfugié sur le sol hospitalier du Finistère pour cause de lettres de change, il pouvait se montrer avantageusement dans la société anglaise. En effet, un docte voyageur, né en Gascogne, nous assure, dans les trois premiers volumes de son ouvrage, dont le quatrième ne paraîtra jamais, qu'il s'est fort bien tiré d'affaire avec les thêmes seuls, sauf quelques malentendus sur l'histoire littéraire, la législation, l'économie politique et autres bagatelles. Mais, après tout,

Kervenadec ne s'y fiait pas trop; et, pour plus de sûreté, il me priait d'être son guide, son Mentor, de le prendre avec moi, à ma prochaine excursion, et de le présenter à sir Walter Scott.

Le hasard m'avait conduit la veille à l'Odéon, où je ne vais guère, je vous assure. J'y avais vu *le Voyage à Dieppe*. Une idée aussi folle que celle qui fait le fond de cette pièce vint se jeter entre l'épître de Kervenadec et mes intentions bienveillantes pour lui; ou plutôt un maudit esprit de critique, toujours porté à trouver peu de vraisemblance à toutes ces mystifications palpables dont les bonnes gens sont dupes au théâtre, m'inspira le projet extravagant d'essayer si un bourgeois de Quimper, membre de la Société d'agriculture, serait aussi facile à berner qu'un badaud mis en scène pour nos menus-plaisirs.

Je répondis à Kervenadec que mes affaires m'appelaient à Brest, et cela était vrai; qu'après les avoir terminées, je partirais de ce port directement, à bord du brick de commerce *le Hoax*, capitaine Blunder, qui se rendait à Douvres; que, si l'ami de collége voulait venir

me trouver, il serait des nôtres, et qu'à Douvres, l'éditeur du *London-Magazine* viendrait nous prendre en chaise de poste, pour nous faire les honneurs de la capitale de *John Bull.*

Je partis pour Brest; Kervenadec arriva au moment fixé pour notre départ, et, sans respect pour l'innocence, je l'embarquai avec moi sur un bâtiment qui faisait voile pour le Havre, et que commandait un des plus mauvais plaisans qui aient jamais mangé du biscuit de mer. Le capitaine garda constamment le plus imperturbable sang-froid : dès qu'il était dans la confidence d'un tour pendable, rien ne pouvait déconcerter sa gravité.

Il n'en fallait pas tant pour le pauvre Kervenadec. Il voyageait sur mer pour la première fois de sa vie. Malade comme un conscrit de la Beauce qu'on transporte à la Martinique, il ne quitta pas sa cabane, ne vit rien et n'entendit rien : il se trouva au Havre, bien convaincu qu'on le menait directement, et par le plus court chemin, en Angleterre. Je ne rapporterai pas ici les discours, les questions, les coq-à-l'âne de Kervenadec pendant le trajet.

Je me hâte de vous dire que, sous prétexte

de passeports, de douanes, d'*alien-bill*, et de mille autres formalités, nous eûmes le tems de le garder à bord jusqu'à la nuit.

Je partis en poste avec lui, nous fûmes accompagnés par un négociant de Hambourg, mon complice, prévenu de longue main, qui ne cessa de parler allemand, et à qui M. Kervenadec ne manqua pas de répondre vingt fois par heure : *Yes sir, very well*, avec l'accompagnement de toutes les formules qui terminent la grammaire de William Cobbett.

Notre Breton, fatigué de son voyage maritime, dormit profondément dans la voiture, et m'épargna ainsi l'embarras des explications. Je le réveillai cependant à Rouen, pour lui faire admirer la ville épiscopale de Cantorbéry; et, lorsque de tems en tems il ouvrait les yeux, c'était pour contempler les bords de la Seine, qui ressemble à la Tamise comme deux gouttes d'eau. Des provisions de toute espèce achetées au Havre nous épargnèrent la peine de descendre dans les auberges.

Enfin, Kervenadec aperçut les clochers de Londres. Le dôme des Invalides fut pour lui la majestueuse église de Saint-Paul.

Nous arrêtons devant une grande porte, rue Neuve-Saint-Augustin. Ah! c'est ici, nous dit le Bas-Breton : *Great Nelson hôtel*, *furnished*. Il y a une école tout à côté. *School for young ladys*, école pour les jeunes ladys; et quatre pas plus loin : *To let large and small appartements*. Au premier mot d'anglais que je prononçai, le maître de la maison, les domestiques, le portier, tout le monde me répondit en cette langue; on n'y voit d'ailleurs que des figures anglaises. Rien de plus anglican que le déjeuner qui nous fut servi; des œufs frais, du jambon et du thé. Un gros joufflu, qui ne sait pas un mot de français, vint faire la barbe à mon Bas-Breton avec des rasoirs larges comme le sabre d'Ali-Pacha, et du savon de Windsor, fabriqué dans la rue Culture-Sainte-Catherine, au Marais, enveloppé dans un imprimé rempli de fautes d'orthographe et orné de deux léopards. Si quelque soupçon avait pu s'élever dans cette ame candide, arrivée de Quimper, le moyen de résister à de pareilles preuves!

Notre nouveau débarqué ne prit pas un instant de repos; il voulait parcourir, sans désemparer, les principales rues de Londres, et faire

diverses emplettes. Nous nous habillâmes donc pour l'accompagner. Sa préoccupation était telle, qu'il ne s'avisa pas de chercher à lire les noms des rues : cela était inutile avec un cicérone tel que moi. Nous voilà dans celle de la Paix, qui avec ses larges trottoirs devient le *Strand*. Nous traversons la place Vendôme, que je baptisai du nom de *Portland-Square*, et dont la colonne fut le monument élevé en mémoire de la bataille de Waterloo. Kervenadec se récriait sur la largeur des trottoirs, la beauté des rues et l'élégance des boutiques. Son admiration redoubla dans les rues de Castiglione et de Rivoli, où une foule d'Anglais à pied, à cheval et en voiture, nous aidèrent à prolonger l'illusion. Les Tuileries furent facilement métamorphosées, et nous fîmes un tour dans le parc Saint-James. Chemin faisant, je pris mesure d'une paire de bottes chez M. Gay *Bootmaker to this excellency prince Talleyrand;* le Hambourgeois fit sa provision de thé au grand magasin de la place Vendôme, portant pour enseigne : *The India tea Warehouse;* notre Bas-Breton acheta tout à côté de la pâte pectorale au *London dispensary*, *apothecary to the duke*

of Northumberland, et nous allâmes tous trois manger de menues pâtisseries chez le *pastry cook et biscuit baker*, rue Neuve-du-Luxembourg. Nous trouvâmes dans ce dernier lieu une société choisie de gentlemen et de ladys, qui mangaient avec un appétit vraiment contagieux. On nous demanda si nous voulions du *french* ou du *foreign-wine*, et les gâteaux furent arrosés avec du Madère fabriqué à Montpellier.

On trouve à Paris plus de deux mille enseignes en anglais ; notre victime ne manqua pas d'en remarquer un certain nombre en français ; nous les mîmes sur le compte de la révocation de l'édit de Nantes, par suite de laquelle beaucoup de réfugiés s'étaient établis dans ce quartier.

Kervenadec n'était pas sourd : aussi n'entendait-il parler qu'anglais dans les rues. C'est une chose incontestable que deux hommes qui font la conversation à haute voix, sur le pavé de Paris, sont nécessairement étrangers : les Français parlent bas. Parcourez tous les quartiers, des Champs-Elysées jusqu'au jardin des Plantes, et du bassin de la Villette à l'Observatoire, vous pourrez vérifier cette remarque. Aussi no-

tre tympan ne fut frappé d'aucun son bien distinct qui n'appartînt pas au moins à une langue étrangère.

Rentrés à l'hôtel, nous prîmes quelques instant de repos, dont nous avions grand besoin; mais, vers cinq heures, il fallut penser à se restaurer. L'établissement de madame Harriot-Dunn, au *Little-Garraway*, dans la rue de l'Arcade-Colbert, brillait encore de tout son éclat. On en voit aujourd'hui d'autres du même genre dans les rues du Marché-Saint-Honoré et du mont Thabor. Madame Henriette Dunn, eut notre première visite. Chez elle un Anglais, parti des bords de la Tamise, et tombé des nues derrière la bibliothèque du roi, se serait cru ramené, par un vent contraire, dans sa taverne habituelle. De petites loges, séparées par une cloison, offraient à peine l'espace nécessaire pour contenir un *alderman* de moyenne taille : notre exigu *trio* ne s'y trouva pas trop à l'étroit. Toutes les autres places étaient prises par de véritables Anglais. Une carte extrêmement variée, sur laquelle on trouvait à choisir entre le *roast-veal*, le *roast-mutton* et le *roast-beef*, mets recherchés, qui s'appellent en français, veau,

mouton et bœuf rôti, le tout suivi de *végétables*, autrement dits légumes, lesquels consistaient en pommes de terre cuites à l'eau : tel était le menu. Mais le garçon ne répondait qu'au nom de *waiter*, quoiqu'il fût de Dunkerque; et, avec cela, on était tout aussi bien servi qu'à Londres. Nous bûmes de la bière délicieuse, de véritable *porter* de Londres, fourni par la grande brasserie des Champs-Elysées. Kervenadec fut enchanté de la bonne chère anglaise. Je lui promis de le mener le lendemain à *la Couronne et l'Ancre*, où se font les pique-nique nationaux, dans lesquels chaque *toast*, bu à la santé d'un bon patriote, est motivé par un petit discours de trois quarts d'heure de lecture.

Nous n'avions pas encore jeté un coup-d'œil sur les journaux. Presque en face de l'arcade Colbert, dans la rue Vivienne, on voit briller une lanterne où le n°. 18 et les mots : *Reading room* (cabinet de lecture), frappent l'œil du passant. Nous entrons. La chambre des communes, en masse, a-t-elle reflué dans ces beaux salons? Quelle cohue! Et cet amas de feuilles quotidiennes de Londres, des provinces, de toutes les villes des trois royaumes, et de l'A-

mérique, tout cela trouve d'intrépides lecteurs. Le *Times*, le *Sun*, le *Globe*, sont retenus par vingt compétiteurs : notre tour ne viendra que demain. Ces Anglais, qu'on disait taciturnes, parlent tous ensemble ; on se croirait à la Bourse.

Le choix de notre spectacle ne pouvait être douteux : nous étions à deux pas de *l'Opéra Buffa.* Tout le monde connaît, du moins par les journaux, la belle salle où les bourgeois de Londres se régalent de cette délicieuse musique italienne, qui ne vaudra jamais les chefs-d'œuvre lyriques de Gluck, de Mozart, de Grétry, de Daleyrac et de Boïeldieu, quoi qu'en disent les grands poètes qui alignent de mauvais vers français sous les notes de Rossini. Kervenadec veut voir ce théâtre, avant ceux de *Covent-Garden* et de *Drury-Lane*, attendu qu'il n'aime pas Shakespeare. D'ailleurs, madame Pasta venait d'arriver à Londres avec Rubini. Le balcon où nous prîmes nos places était rempli d'Anglais, de Russes et d'Italiens, parmi lesquels notre ami reconnut avec émotion l'accent national. Les loges se garnirent bientôt de ladys et de miss. Le spectacle fut

ravissant : on jouait *Otello*, pièce éminemment anglaise. Dans l'entr'acte, nous allâmes au foyer, où nous fûmes étourdis par un mélange confus de voix et d'idiomes qui rappelaient assez bien la tour de Babel. « C'est singulier, disait Kervenadec; si je n'étais pas certain de me trouver à Londres, je serais bien embarrassé de deviner à quel pays appartient ce théâtre-ci. »

Mais il faut aller nous coucher; prenons le plus long chemin, pour jouir du coup-d'œil que présente l'illumination générale de cette grande ville de Londres, au moyen du gaz hydrogène.

Quel accident! une voiture a versé. Il nous semble que c'est une diligence. On crie, on jure; mais c'est en français! « Allons, dit le bon Kervenadec, allons au secours de nos pauvres compatriotes qui arrivent de Douvres! » La scène est éclairée par des officieux qui accourent. Mon Bas-Breton s'approche, et il lit sur un panneau de la portière une fatale inscription qui ruine tous mes projets pour le lendemain. Il voit que ces braves gens, dont l'essieu est rompu, arrivent de Versailles.

Kervenadec voulut se fâcher; mais je n'eus

pas de peine à l'apaiser en lui disant d'un air grave et pénétré : « Ingrat! tu devrais me remercier ; j'ai voulu te donner une importante leçon; j'ai cherché à t'instruire en t'amusant. Cette petite mystification t'a fait sentir, mieux que tous les discours, le ridicule de notre anglomanie. Les traits caractéristiques de la capitale de la France s'effacent au point qu'un homme d'esprit comme toi a pu s'y tromper et se croire à Londres! Nous allons passer un mois à Paris, et souvent, pour te croire dans ta patrie, il faudra te rappeler ce malheureux coche de Versailles. Quand nous aurons fini notre nouveau cours d'études, je te mènerai à Londres ; et, sauf un peu de maladresse dans la copie, tu y retrouveras souvent le tableau de Paris. Il faut bien que tout se compense dans ce monde. »



— N° XVII. —

LA POLITIQUE ET LES POLITIQUES.

PREMIÈRE LETTRE.

—

Il n'est temple si saint, des anges respecté,
Qui soit contre leur rage un lieu de sûreté.
. . . .
Enfin, sauve qui peut; et quatre fois heureux
Qui connaît, pour les fuir, quelque autre ignoré d'eux!

BOILEAU.

« A PARIS, chaque année a ses modes, ses chansons, ses bons mots, ses plaisirs, ses vertus et ses vices, sa sagesse et ses ridicules. La bienfaisance elle-même a ses caprices et ses époques; elle a commencé par adopter la mémoire des grands hommes; puis sont venus les enfans pauvres, ensuite les prisonniers : les incendiés ont eu leur tour; aujourd'hui ce sont les Grecs, qu'on laissera peut-être l'année prochaine pour d'autres infortunes.

» Ainsi, on peut dire, en thèse générale, que le Parisien est généreux et compâtissant; mais il faut ajouter qu'il ne l'est pas toujours de la même manière, et qu'il est aussi fantasque à cet égard qu'il l'est pour la forme des vêtemens et des meubles. De même on doit convenir qu'il a été de tout tems accueillant et hospitalier envers les étrangers; mais j'y mettrai pour amendement qu'en général il gâte cette excellente qualité par quelque manie dont ses hôtes sont trop souvent les victimes. Une des plus invétérées, et qui menace de s'enraciner profondément, quoiqu'elle se modifie de loin en loin, selon le cours des événemens, est celle qui s'est emparée de presque tous les rangs de la société, et fait que la politique occupe la première et la plus grande place dans les relations sociales. On ne saurait faire un pas sans la rencontrer. Les salons, les antichambres, les églises et les promenades, les cafés et les restaurans, les théâtres et les boutiques, la mansarde de la couturière et la loge du portier sont envahis par la politique, et il n'est pas jusqu'à la sellette du décroteur installé sur le Pont-Neuf qui ne vous présente des traits d'éloquence libérale sur les jésuites et les con-

grégations. Torturé de toutes les manières par ceux qui prétendent faire aller le monde à leur guise, excédé des sottises que je suis obligé d'entendre chaque jour, je m'adresse aux habitans de la capitale pour leur faire connaître combien il est inhospitalier, j'oserai même dire barbare, de faire subir un pareil supplice à ceux qui ne viennent visiter la métropole de la France que pour leurs affaires particulières, ou pour leur instruction et leur plaisir. Les sauvages de la Chersonnèse-Taurique avaient une déesse à laquelle ils sacrifiaient les étrangers qui abordaient chez eux : les Parisiens voudraient-ils faire revivre cet usage en immolant des victimes humaines à la politique?

» Il y a environ deux mois que je suis venu dans la capitale pour solliciter, en raison de mon indemnité, dont la liquidation n'avance pas par le motif, m'a-t-on dit, que dans les bureaux et dans les comités on s'occupe presque autant d'Ibrahim-Pacha et de M. de Montlosier que des émigrés et de leurs décomptes. Je me suis logé dans un des hôtels de la rue de Rivoli, pour être plus près du ministère. Il est bon de vous dire que, dans ma petite ville, excepté le

sous-préfet et le procureur du Roi, personne ne s'occupe de politique. Nous lisons à peine le journal du département, qui paraît deux fois par semaine, et encore les nouvelles qui nous intéressent le plus sont le cours du blé au marché régulateur, et le bulletin de la société d'agriculture. Nous passons ainsi le tems dans un calme que rien ne vient troubler, et, vivant en paix avec tout l'univers, nous laissons faire celui que le ciel nous a donné pour roi, et les hommes que nous envoyons auprès de lui pour l'éclairer de leurs conseils. Vous jugez qu'avec de telles dispositions, un provincial se trouve fort désorienté dans cette ville, où *politiquer* semble être devenu un besoin universel, où une foule d'ennuyeux et d'importuns s'attachent à vos pas dans les rues et dans les promenades, violent votre domicile si vous restez chez vous, ou bien vous assiégent dans les cercles que cette funeste manie a transformés en autant de clubs. Vous en jugerez mieux par le récit d'une de mes journées, qui donnera une idée de toutes les autres. Elles ne diffèrent entre elles que par les détails.

» Jeudi dernier, la portière de l'hôtel entre le

matin dans ma chambre; elle m'apportait mes habits et des lettres que j'attendais avec impatience. Après avoir déposé les habits sur une chaise et les lettres sur la cheminée, elle s'approche de moi et me dit : « Si Monsieur veut voir le journal, je lui monterai *la Quotidienne*, qui est bien intéressante aujourd'hui. Je la lis tous les matins, avant qu'on ne soit levé dans la maison. Ah! dame, c'est que nous sommes royalistes, voyez-vous. Mon mari était frotteur au château avant la révolution, et il a conservé son opinion. Entre nous, le maître de la maison est un peu libéral; il a fait sa fortune on ne sait comment, et il reçoit toutes sortes de gens dans son hôtel. Nous ne sommes pas à notre place, et puis cela compromet; nous devrions avoir au moins une conciergerie à Fontainebleau ou à Rambouillet. » Je me débarrassai de cette bavarde en lui demandant de m'envoyer le barbier. Je lus mes lettres, et bientôt l'homme de la savonnette arriva. En province, ce que nous appelons encore un perruquier est une espèce d'observatoire vivant, de baromètre et de thermomètre que l'on consulte pour savoir le tems qu'il fait et celui qu'il fera dans la journée; on

n'a guère avec lui d'autre conversation, à moins que l'on ne veuille savoir la situation de l'état civil de la petite ville, c'est-à-dire les naissances, les mariages et les décès survenus depuis vingt-quatre heures. Par suite d'une vieille habitude, j'eus le malheur de demander au barbier, pendant qu'il passait son rasoir sur le cuir, comment était le tems. « Superbe ! me répondit-il avec un accent moitié parisien et moitié gascon ; magnifique ! Monsieur ira peut-être voir la revue du Champ-de-Mars ? Quelle troupe que cette garde royale ! Pourtant c'est encore jeune. Tel que vous me voyez, j'ai été dix ans frater dans les grenadiers à pied de Napoléon ; j'ai fait plus d'une moustache à Austerlitz, à Wagram et à Moscou. Leurs cadets promettent ; mais, sandis ! quel dommage ! M. le comte de Montlosier, qui est une de mes pratiques à l'hôtel de Nantes, tout près d'ici, a imprimé, dans son fameux livre, que les soldats, infanterie et cavalerie, étaient enrôlés dans les jésuites. Les jésuites ! Un député que je rase tous les ans, pendant la session, prétend que la France est perdue si on ne les renvoie pas. » Et voilà que, tout en jouant du rasoir, mon homme passe avec la plus grande

volubilité, et tout le feu d'un orateur, des jésuites aux Portugais, des Portugais à la *Bibliothèque populaire*, des in-32 Touquet aux Grecs, des Grecs à Bolivar, de Bolivar aux janissaires. Mais en me parlant des soldats de cette milice qui ont eu la tête tranchée par ordre de Mahmoud, le bourreau me fit une entaille profonde au menton. La honte et la surprise mirent fin à sa dissertation. Il ne put s'empêcher, cependant, en m'offrant un morceau de taffetas d'Angleterre, de dire quelques mots sur la prochaine arrivée de M. Canning à Paris. Je souris intérieurement en pensant à la liaison et au rapport de nos idées.

» Je m'habillai et sortis pour me rendre chez Laiter, au coin de la rue Castiglione, afin de déjeuner et savoir quels étaient les spectacles du jour. En passant le long de la grille qui sépare la rue de Rivoli du jardin des Tuileries, je vis sous les marroniers une foule de promeneurs profondément absorbés par la lecture des journaux et la méditation des intérêts politiques des quatres parties du monde. Même tableau dans le salon du café-restaurant, où l'on se réconfortait l'estomac avec le beefteack, la côtelette et

la volaille du Mans, en même tems qu'on se nourrissait l'esprit de la sagesse du *Constitutionnel* et du *Journal des Débats*. Je priai mon voisin de me prêter, lorsqu'il l'aurait lue, la feuille qu'il tenait à la main. Je ne voulais y voir que l'annonce des divers théâtres; mais le voisin me répondit qu'elle était déjà retenue par quatre personnes. Je payai et sortis, me proposant de lire les affiches au coin de quelque rue.

» Je trouvai ce que je cherchais dans la rue de la Paix, et me voilà lisant les placards jaunes, bleus et rouges, qui offrent chaque matin aux amateurs le choix entre douze spectacles différens. Des jennes gens étaient également occupés à étudier cette nomenclature de quarante à cinquante pièces, et à commenter les titres. « Cet opéra, dit l'un, est du libéral Jouy; détestable! On dit que la musique est belle, mais le poëme ne vaut rien. Cette comédie est de Duval; encore du libéralisme! Comment peut-on jouer cela sur un théâtre royal? Allons plutôt à l'Opéra-Comique; l'auteur, le compositeur, le directeur et les auteurs pensent bien; ce sont de très-bons royalistes. Pour le théâtre Italien, on ne sait de quel parti sont tous ces

gens-là. » Ces derniers mots furent décisifs pour moi; je vis sur l'affiche *Roméo et Juliette*, et mon choix fut fixé. J'allais me retirer, lorsqu'un de ces jeunes gens me regarda avec cet air de doute que l'on prend malgré soi lorsque l'on croît reconnaître quelqu'un. Je vis, moi, au premier coup-d'œil, que cet Aristarque était le fils d'un de mes voisins de campagne, venu à Paris pour entrer dans les gardes-du-corps. Craignant d'être engagé dans quelque discussion politico-dramatique, je feignis de ne pas l'avoir vu, et gagnai le boulevart à toutes jambes, sans regarder derrière moi.

» Je m'acheminais du côté de la rue Grange-Batelière, où je me proposais d'arrêter une stalle au bureau de location de l'Opéra. Là du moins, me disais-je, les accords d'une musique délicieuse, la voix ravissante et les accens pathétiques de madame Pasta me feront oublier les tortures de la politique. J'aurai bien du malheur si les Russes et les indépendans d'Amérique, les Portugais et les Turcs viennent m'assaillir et troubler tout le plaisir que je me promets. Je passais, en faisant ces réflexions, devant le café Tortoni. Tout à coup un homme

qui lisait *le Moniteur* dans la pièce d'entrée m'aperçoit, quitte sa lecture et s'élance sur moi comme le vautour sur sa proie. C'était Saint-Léon, un de mes parens éloignés, devenu homme d'affaires, coulissier, et le plus intrépide habitué de la Bourse. Il passe son bras dans le mien de manière à me convaincre que son intention était que je ne pusse lui échapper de sitôt. « Où allez-vous, me dit-il, sans doute dans quelque cabinet de lecture, faire provision de nouvelles? — Non, lui répondis-je, je vais louer une place pour le théâtre Italien. — Comment, répliqua Saint-Léon, avec tout votre esprit et votre caractère indépendant, vous donnez dans cette niaiserie anti-nationale, au moyen de laquelle la Sainte-Alliance amuse de grands enfans pour les empêcher de crier! Rossini avec ses *motifs* et cavatines, David et madame Pasta, Donzelli et madame Pisaroni, Velluti et mademoiselle Sontag, Curioni et mademoiselle Cinti, sont les principaux agens de ce complot contre les libertés des peuples, et je sais de bonne part qu'ils reçoivent de fortes pensions de M. de Metternich. C'est ainsi que l'on endort les pauvres Napolitains sur l'occupation autrichienne, qu'à

Madrid on fait crier *vive le roi absolu*, qu'à Vienne et à Berlin *la Gazza* et *il Barbiere* tiennent lieu des constitutions toujours annoncées et toujours retardées, et qu'à Paris, enfin, on occupe nos fortes têtes, qui comploteraient contre le ministère sans *Otello*, *Tancredi* et *Semiramide*. Voyez don Pedro! il n'a pas trouvé de meilleur moyen, pour se maintenir sur le trône du Brésil, que la présence à Rio-Janeiro d'une troupe italienne. A propos, nous avons des nouvelles de Buenos-Ayres; tout va au mieux, et les fonds américains reprennent faveur. »

» En parlant ainsi, Saint-Léon avait quitté mon bras, mais il s'était saisi d'un des boutons de mon habit, et il le tenait avec tant de force, que cet accessoire de mon vêtement devait céder avant que je pusse m'échapper. J'ai remarqué que la plupart des politiques qui vous arrêtent dans la rue, ou vous attaquent dans un salon, ont chacun un tic plus ou moins fâcheux pour leur interlocuteur. Les uns, comme Saint-Léon, s'emparent de votre personne, soit en vous prenant au collet, soit en vous serrant, comme on dit, le bouton, ou bien, si vous êtes dans un appartement, en vous mettant en état de blocus

dans un coin ou dans une embrasure de fenêtre. On pourrait presque leur faire un procès pour délit d'arrestation arbitraire. D'autres, au lieu d'endommager votre habit, prennent à tâche d'en réparer le plus léger désordre. Tout en discourant, ils redressent le collet de votre gilet, donnent une attitude régulière à votre chaîne de montre, ou, transformés en valets de chambre, ils enlèvent le duvet qui a pu s'attacher à vos vêtemens, et font disparaître la poussière ou le plâtre que vous avez amassés en passant trop près d'une muraille. Mais ceux que je ne puis souffrir, et que l'on devrait exclure de toute société élégante et polie, ce sont ces frénétiques qui, dans la chaleur de la discussion, croient ne pouvoir donner de la force à leurs argumens qu'en vous présentant le poing sous le nez, en vous donnant de grands coups du revers de la main sur la poitrine, ou bien, si vous êtes assis, en vous frappant violemment sur le bras ou sur les genoux. Au commencement de mon séjour à Paris, je sortis un soir tout moulu des mains d'un de ces enragés, zélé Philhellène, qui me raconta le siége de Missolonghi, et me prit apparemment pour un Turc.

» Pour en revenir à Saint-Léon, je fis une vaine tentative pour ma délivrance, après une longue dissertation par laquelle il voulut me prouver que la constitution de Portugal était le plus bel ouvrage sorti de la main des hommes depuis Numa, Lycurgue et Solon. Des Grecs et des Romains, le cruel passa en Amérique, et me démontra, par vingt raisons, que l'insurrection de Paez ne pouvait pas réussir; enfin, le pauvre bouton, tiraillé depuis une heure, sauta avec la flotte du capitan-pacha, complètement détruite par les bâtimens à vapeur de lord Cochrane. Je laissai dans les mains de mon homme ce trophée de sa victoire, et je m'enfuis au moment où il commençait une dissertation sur l'abolition du corps des janissaires.

» Toutes les places pour le théâtre Italien étaient retenues; on venait de délivrer les derniers billets. Il fallut bien se résigner; je résolus de rentrer chez moi, de m'y enfermer à double tour, et de ne recevoir ame qui vive. Cependant, que faire seul dans un hôtel garni? ma foi, lire Horace ou Virgile, Montaigne ou Racine. Mais je ne possède pas un seul volume. Eh bien! je trouverai des livres au Palais-Royal,

ce bazar universel de l'industrie. J'y cours, et porte mes pas vers les galeries de bois, où trente étalages de libraire arrêtent les amateurs et les curieux. Me voilà devant un grand magasin, où une vingtaine de personnes de tout âge parcourent avidement les titres des volumes, s'en emparent, en lisent quelques pages, les replacent pour en prendre d'autres, et n'abandonnent la place que pour aller faire un peu plus loin la même manœuvre. Je ne doutai point que cet empressement n'eût pour objet les chefs-d'œuvre de l'antiquité ou les plus beaux écrits des tems modernes, et que mon cher Horace ne se trouvât parmi tous les livres que je voyais étalés.

» Mais j'étais loin de compte, et je devais encore rencontrer là cette maudite politique que j'avais le projet de fuir. *Dénonciation de M. le comte de Montlosier; Réflexions sur les marchés Ouvrard*, de M. de Salvandy; *Basilidès, évêque de Carystos; Réfutation du Mémoire à consulter*, par la comtesse de Brady; *de la Conversion des rentes*, par M. Bois-Bertrand; *la Villéliade*, poëme; *Biographie des ministres; Napoléon et l'Europe*, par M. Doin; *Traité d'Economie politique*, par M. Ganilh; *Consultation*, par M. Du-

pin ; *Epître à l'Europe*, par l'abbé Progin ; *le Croquemitaine de M. de Montlosier*, par M. le vicomte de Saint-Chamans ; *la Révocation de l'édit de Nantes*, par M. Lenoble ; *Discours sur les libertés de l'Eglise gallicane*, par l'abbé Fleury ; *Considérations sur les constitutions démocratiques*, par M. Laurentie : tels sont les ouvrages qui me passèrent devant les yeux, sans compter ceux dont j'ai oublié les titres. Pour Horace et Virgile, je les demandai en vain ; on me dit d'aller, si je voulais les trouver, dans le quartier Saint-Jacques, chez les successeurs des Nyon et des Barbou. Je regagnai mon hôtel en réfléchissant que la rage d'écrire sur les matières politiques et religieuses devait nécessairement avoir la même source que celle d'en parler à tout propos, mais que, du moins, il dépendait d'un honnête homme de se soustraire à la politicomanie des faiseurs de brochures, tandis qu'il est à peu près impossible, à Paris, de ne pas être la victime des raisonneurs et des discoureurs qui y fourmillent.

» Je rentrais assez triste, et ne sachant trop ce que je ferais du reste de ma journée, lorsque le portier de l'hôtel me remit un billet de la marquise de C***, parente de ma femme. Elle

m'invitait pour le jour même à dîner sans façon, et à faire une partie d'écarté avec quelques amis. La marquise a été dans sa jeunesse une des femmes les plus intéressantes de notre province ; elle aimait la littérature, les fêtes et la société, dont elle faisait l'ornement. Venue à Paris dans les premiers tems de la restauration avec son mari, pourvu d'une charge à la cour, elle est veuve depuis trois ans, et tient au faubourg Saint-Germain une bonne maison. Je ne l'avais revue qu'une fois, et en visite, depuis mon arrivée, et nous n'avions causé que de nos parens et amis communs. Dîner avec une femme spirituelle et un petit nombre d'intimes, s'occuper ensuite d'un jeu qui ne captive pas assez pour empêcher une douce et innocente causerie, il y avait là de quoi me dédommager des tourmens de ma journée. Cette agréable perspective me souriait. Mais, grands dieux! j'étais loin de prévoir que j'allais me fourrer dans un véritable guêpier. Ce fut vraiment bien autre chose que la portière et le barbier, Saint-Léon et les étalages du Palais-Royal. Suivez-moi, si vous en avez le courage, sur un théâtre plus noble et plus élevé.

— N° XVIII. —

LA POLITIQUE ET LES POLITIQUES.

DEUXIÈME LETTRE.

Aliena negotia curat,
Excussus propriis......
HORAT., *Sat. III*, lib. 3.

» QUOIQUE invité à un dîner sans façon, je savais que je ne pouvais me dispenser de faire une toilette. D'ailleurs, s'il y a plusieurs manières de recevoir les gens, il n'en est plus qu'une pour ceux-ci de se présenter. Un peu plus de recherche et de propreté dans la mise, plus de fraîcheur dans l'habit et de blancheur dans les accessoires, voilà ce qui distingue la toilette du soir de celle du matin, la mise de cérémonie de la tenue familière. Nous avons tous pris l'uniforme, l'habit militaire ou le frac noir. Il en

est résulté de la simplicité dans les manières et une sorte d'égalité extérieure. Il y a là, comme dans toutes nos innovations, du bon et du mauvais. Mais, puisque je suis sur le chapitre de la politique, je dirai que cette manie m'a paru à Paris beaucoup plus saillante sous le frac noir que sous l'habit d'ordonnance; on en sent la raison.

» Je m'habillai donc, et à cinq heures un quart, j'envoyai chercher un cabriolet par le portier de l'hôtel. On m'amena bientôt un char numéroté à deux roues, d'une assez triste apparence, et traîné par une rosse étique, borgne et boiteuse. Le cocher, d'une cinquantaine d'années, et ayant des cheveux gris, était vêtu d'une veste et d'un pantalon bleus, dont la forme et les dimensions auraient plutôt convenu à un jockey de quinze ans qu'à un homme entre la maturité et la vieillesse. Je montai à côté de mon Automédon, et lui dis : Rue Saint-Dominique! Je suis assez communicatif avec les gens du peuple, soit par bonté naturelle, soit par curiosité; j'évite surtout de leur paraître hautain et fier. Cependant, les événemens de la journée m'avaient rendu circonspect, et je craignais la

maudite politique dont j'avais été poursuivi depuis le matin. Je n'eus pas besoin de chercher un texte; car le cheval de mon conducteur m'en fournit un, que j'abordai involontairement. L'animal ne marchait qu'au pas, et simulait le trot, en dansant de tems en tems sous lui. « Vous avez là un bien mauvais cheval, dis-je au cocher ». En prononçant ces mots, je ne m'attendais guère à être conduit aux bords du Niémen et de la Moskowa, pour rabattre ensuite sur la préfecture de police, en un mot à entendre de la politique de fiacre. « Ah dame! répondit mon guide, en appliquant un grand coup de fouet à sa bête, le pavé de Paris abîme les chevaux; puis nous ne faisons pas nos affaires avec ceux qui vont vite. Celui-là était pourtant bien bon dans son tems : il a fait la campagne de Russie dans le train; je l'ai acheté 60 fr. au licencîment de l'armée de la Loire. Il a été à Moscou, à la suite de la garde de l'*empereur*, et il est revenu à Orléans sans faire un faux pas. Monsieur a peut-être été en Russie, ajouta-t-il d'un ton signicatif? — Non, lui dis-je. J'étais bien dans l'armée; mais je n'ai point fait cette campagne. — C'est égal, continua mon homme

d'un ton mystérieux; à la grande armée, en Espagne ou en Italie, Monsieur a servi dans le bon tems. Il était bien bon pour nous aussi; car, avec *l'autre*, nous faisions tout ce que nous voulions. Le *bourgeois* n'était pas si protégé qu'aujourd'hui, et la police ne se mêlait pas du tout de nos affaires. Le Roi est bon et juste; mais il ne sait pas tout ce qui se passe. M. Delaveau est un honnête homme; ce sont ses commis qui nous tourmentent. On nous a forcés de nous habiller en uniforme; n'est-ce pas une injustice? C'est contraire à la Charte. Et puis on nous a donné des inspecteurs qui, à la moindre plainte, nous mettent à pied, et nous font payer des amendes. Est-ce avoir la liberté? Quand les députés seront à Paris...... Monsieur est peut-être député? (Je fis un signe négatif.) Quand ils seront arrivés, nous enverrons à M. Lafayette une pétition signée de tous les cochers de cabriolets pour dénoncer les abus. Quand je dis tous les cochers, il y a parmi nous des capons et des mouchards; mais on les connaît. C'est un bien honnête homme que M. Lafayette, et puis M. Casimir Périer! Voilà comme il en faudrait beaucoup! il y aurait plaisir à rouler sur le pavé de Paris,

et nous ferions nos affaires. Ah! si le général Foy n'était pas mort! c'est celui-là qui avait la parole en main! Je lisais ses discours dans *le Constitutionnel*, et j'ai donné 3 francs pour son monument. » Je laissais parler mon cocher libéral, et, avant d'être arrivé à la rue Saint-Dominique, je me trouvai parfaitement initié au régime des places et à l'esprit de cette classe de gens. J'appris surtout, non sans quelque surprise, qu'il y avait parmi eux comme ailleurs des libéraux et des doctrinaires, des royalistes exaltés et des royalistes modérés, des ministériels et des opposans, et que tout cela faisait de la politique, chacun à sa manière, et presque toujours aussi, comme ailleurs, en divorçant avec le sens commun.

» En vrai provincial, j'étais venu trop tôt chez la marquise de C***. On me dit qu'elle était encore à sa toilette; cependant un domestique m'introduisit dans le salon en m'invitant à attendre les convives qui devaient arriver à six heures un quart. Pour me désennuyer, je me mis, selon l'usage, à faire des yeux l'inventaire de l'ameublement et à lire les titres de quelques ouvrages brochés qui se trouvaient sur une table

au milieu de la pièce. Ce lieu était un de ces petits salons consacrés aux réceptions intimes et journalières, et par conséquent décoré plutôt comme un cabinet que comme une salle d'assemblée. Outre les portraits du Roi et des membres de la famille royale, j'y vis ceux des généraux vendéens, de M. de Montmorency, et d'autres personnages fameux par leur dévoûment à la monarchie. Je me rapprochai de la table; mes regards furent frappés par le titre d'un seul journal, *la Quotidienne*. Quant aux livres, c'était un mélange de romans, de poésies et d'écrits politiques ou religieux, fort étonnés de se trouver ensemble : *Ourika* et *les Crimes de la presse*, de M. Madrolle, gisaient auprès d'*Edouard* et de la *Dénonciation de M. de Montlosier*. *Le Cavalier*, du protestant Walter-Scott, était sous un *Mandement* de l'évêque de Nanci. *Les Anabaptistes*, de Vandervelde, pressaient *le Catholique* du baron d'Eckstein, et *Atala* gémissait sous le poids de l'*Essai sur les révolutions*. Les poésies de Lamartine et une brochure de M. Séguin sur les finances, une tragédie de M. Ancelot et l'écrit sur les trois pour cent de M. de Bois-Bertrand se trouvaient pêle-mêle avec

d'autres publications qui annonçaient à la fois les goûts de la jeunesse de ma parente et celui qu'elle avait puisé depuis une dizaine d'années dans les sociétés de la capitale. Je pressentis à l'instant que je m'étais fourvoyé et que ma journée devait finir comme elle avait commencé.

» Madame de C*** ne tarda pas à paraître ; elle me reçut comme une vieille connaissance. « Je n'attends que cinq personnes, me dit-elle ; je n'aime pas les dîners nombreux, cela tue la conversation. Vous verrez un pair de France de mes amis, homme de mérite qui se distingue à la tribune ; c'est dommage que depuis quelque tems il paraisse avoir quitté la contre-opposition. Nous aurons ensuite le comte de Noirville et sa femme ; le comte est un ancien préfet destitué sous le ministère Richelieu. Comme il n'a pas voulu fléchir dans ses opinions, et que sa femme est ultrà-royaliste déterminée, on ne l'a pas replacé. Il publie tous les ans une brochure foudroyante contre les ministres. Vous verrez le colonel de Senancourt, être indéfinissable, tantôt royaliste et tantôt libéral, dont on ne peut jamais saisir la pensée ou plutôt qui n'en a, je crois, aucune. Je le reçois, parce que c'est un

neveu de mon pauvre mari, et que d'ailleurs c'est un homme aimable; enfin l'académicien N*** que nous avons fait nommer envers et contre tous. Il est romantique et fait des vers délicieux. La politique et la littérature, il n'y a plus que cela aujourd'hui pour se distraire, et encore la littérature est-elle devenue l'humble servante et la vassale de la politique. »

» J'étais abasourdi, je l'avoue, au point que l'étonnement me rendait immobile. Je ne savais que répondre, et je cherchais dans ma tête quelques-uns de ces mots insignifians que l'on place comme liaison ou comme interjection dans un entretien, lorsque les invités arrivèrent à la file et presque en même tems. Ce ne fut pas sans une secrète joie que je me vis sorti d'affaire. A peine eut-on fait les premiers complimens, qu'un domestique annonça que madame était servie. On passa sans façons ni révérences dans la salle à manger; et, à l'exception de deux convives que la maîtresse de la maison retint auprès d'elle, le reste se plaça comme il voulut. Je jugeai que les mœurs et les usages s'étaient singulièrement perfectionnés depuis la révolution, et que, s'il y avait beaucoup de politique dans

les discours, il y en avait fort peu dans les manières.

» Un silence solennel régna tout le tems que l'on servit et mangea le potage ; ce début d'un dîner est ordinairement consacré par les convives à se compter, à s'observer et recueillir leurs idées. L'un prépare ses anecdotes, l'autre repasse son répertoire de nouvelles, celui-ci ses bons mots. On venait d'offrir le vin de Madère, lorsque la marquise de C*** dit en souriant et en me regardant : « Je vous présente, messieurs, un de mes parens qui arrive de la province. En son honneur, nous ferons trève aujourd'hui à la politique, qu'il n'aime pas beaucoup, à ce qu'il m'a semblé ; ainsi pas un mot sur ce chapitre, je vous en prie : parlons de tout autre chose, au moins tant que la matière ne sera pas épuisée. » Au comble de la joie en entendant cette invitation, que je regardai comme un ordre formel, je m'inclinai et remerciai, et, pour donner l'exemple, j'entamai de suite ce sujet de conversation : « J'ai reçu ce matin une lettre de Dijon, qui m'annonce que la récolte des vins est beaucoup plus belle qu'on ne l'espérait, et qu'elle sera magnifique pour la quantité et la

qualité. » A ces mots, madame de Noirville partit d'un grand éclat de rire, qu'elle voulut en vain comprimer en portant sa serviette devant sa figure. Je rougis et fus décontenancé comme si j'avais dit une sottise ; mais ma rieuse, en femme adroite, chercha à me donner le change sur le motif de sa gaîté, et s'écria : « Vous verrez qu'à la prochaine session M. de Villèle dira que c'est lui qui a créé cette belle récolte, et que nous n'aurions ni blé, ni pommes de terre, ni vin, ni cidre, si on changeait de ministère; » et la folle comtesse se mit à rire de plus belle. « Oui, reprit M. de Noirville, et M. Syryeis de Mayrinhac viendra nous dire que la France produit trop et qu'il faut ne plus semer de blé et arracher les vignes. Lorsque j'étais préfet, j'ai adressé au ministère un mémoire par lequel j'indiquais un moyen de faire monter le blé à trente francs l'hectolitre, ce qui aurait enrichi les gros propriétaires. — En foulant les consommateurs, dit le colonel. — D'abord, poursuivit M. de Noirville, je fermais tous les ports à l'importation et j'établissais une forte prime pour l'exportation. C'est M. de Richelieu qui nous a valu les blés d'Odessa, et qui a ruiné la France pour

enrichir la Russie. Ensuite, je doublais la ration de pain des soldats, des prisonniers et de tout ce que le gouvernement doit nourrir; j'engageais, après, le ministère à employer toute son influence pour faire reprendre à la nation la frisure et la poudre, ce qui ne serait pas difficile si la cour et les chambres voulaient donner l'exemple. Cela seul ferait une consommation de trois ou quatre millions d'hectolitres. » Cette fois, ce fut moi que gagna la contagion de rire, et je rendis avec usure au mari la gaîté assez peu polie de sa femme.

» La marquise de C *** fit, quoique faiblement, une tentative pour maintenir son autorité; mais on lui fit observer que l'ordre n'avait pas été enfreint, puisqu'on ne s'était occupé que d'une question *d'économie publique* et non de haute politique. La conversation reprit donc, et on commença par s'entretenir du prochain départ de madame Pasta. De madame Pasta on passa à mademoiselle Sontag, et à propos de mademoiselle Sontag, au roi de Prusse. Le roi de Prusse était une transition toute simple à la Sainte-Alliance, comme la Sainte-Alliance, aux questions les plus graves.

Le premier service finit avec une discussion sur les intérêts respectifs de l'Autriche et de la Russie par rapport à la Turquie et à la Grèce ; le rôt et les entremêts donnèrent le signal d'une profonde dissertation sur la liberté de la presse; la congrégation et les jésuites figurèrent au dessert avec les fruits, les compotes et les glaces. On parlait d'une manière fort animée, mais sans aigreur ni emportement ; chacun soutenait son opinion avec force, quelquefois avec gaîté, mais toujours avec politesse. Moi, j'étais muet, et je faisais cette réflexion, que si, à Paris, la politique est une source de dégoûts et d'ennuis pour ceux qui n'en font pas leur affaire essentielle, elle ne va pas jusqu'à séparer les gens qui s'estiment sous d'autres rapports, et à élever entre eux des haines violentes. C'est ce que nous ne connaissons pas en province; dans les tems calmes, nous nous occupons fort peu de politique, comme je l'ai fait observer au commencement de cette lettre. Mais dans les circonstances critiques et à la suite des troubles, comme après les cent jours, les nuances d'opinions dégénèrent en véritables inimitiés, même au sein des familles.

» On se leva de table, et on rentra au salon. Tout en prenant le café, les hommes avaient fait cercle autour du guéridon, et laissé les deux dames seules auprès de la cheminée. Ces messieurs étaient fort échauffés au sujet du projet de remboursement des rentes à cinq pour cent. J'avais beau prêter toute mon attention, je ne comprenais rien à ce que disaient les interlocuteurs. Je souffrais d'ailleurs de l'isolement de ces dames, et je vins prendre place auprès d'elles. « A la bonne heure, me dit madame de C ***, voilà qui est de l'ancien régime. Il faut avouer que nos messieurs deviennent aussi maussades que les Anglais. Dieu veuille qu'ils ne finissent pas par avoir tous aussi la manie des constitutions libérales. A force de vouloir raffiner la liberté, et s'affranchir de toute contrainte, on arrivera à secouer jusqu'au joug de la politesse et des égards pour les femmes. » En disant ces mots, elle sonna, et un domestique déploya la table d'écarté. La comtesse de Noirville et le colonel s'y placèrent, et la discussion politique ne fut suspendue un moment que pour l'arrangement des paris, qui étaient assez forts. « M. le silencieux pa-

riera sans doute pour moi, dit madame de Noirville. A sa réserve, je le soupçonne d'être ministériel; mais n'importe, je voudrais voir M. de Corbière lui-même pour lui dire tout ce que je pense. »

» Je place une pièce de vingt francs du côté de la pétulante comtesse. Je ne suis ni joueur ni intéressé, mais enfin j'aime comme tout le monde à défendre mon argent, et je ne veux pas surtout le perdre par des distractions et des bévues. Cependant il était écrit que ce jour-là je serais jusqu'au bout victime de la politique et des politiques hommes et femmes. Le colonel donne les cartes, que mon associée prend d'un air distrait. Il retourne trèfle; nous avons le roi, accompagné de deux atous, et de deux cœurs par la dame et le valet. « Bon, dis-je en moi-même, voilà au moins deux points, si ce n'est trois en faisant la vole. C'était à la comtesse à jouer; mais le démon de la politique avait chassé de son esprit celui du jeu. » A-t-on des nouvelles de Lisbonne? s'écrie-t-elle tout à coup. En vérité, cette charte de don Pèdre n'a pas le sens commun. » En parlant ainsi, mon étourdie jette sur la table sa dame de cœur,

— Madame, lui dis-je, vous avez fait comme don Pèdre, vous avez oublié le roi ; nous perdons un point et peut-être la partie. — C'est vrai, dit-elle sans se déconcerter ; c'est qu'aussi on ne peut rien imaginer de plus ridicule que cette constitution. Si j'étais régente du Portugal, je sais bien ce que je ferais. » Cependant l'adversaire avait pris la dame de cœur avec le roi de même couleur et joué un dix de pique ; au lieu de couper avec un petit atout, madame de Noirville, tout entière au pouvoir modérateur qu'elle trouve *inconcevable*, prend avec son roi d'atout et jette son valet de cœur qui est coupé; il nous restait deux petits atous ; mais ceux du vis-à-vis étaient plus forts : il fait les deux levées et marque deux points. Suffoquant d'impatience et de dépit, j'allai me jeter au bout du salon sur un canapé, pour ne pas être le témoin de tant d'extravagance et d'étourderie.

» Je ne voyais plus la partie ; mais, hélas! j'étais encore assez près pour entendre les termes de l'écarté, mêlés au langage de la politique. « M. de Noirville, disait la comtesse, aime les Grecs, je ne sais pourquoi ; mais moi je suis décidément Turque. — *Je propose.* —

J'aime prodigieusement le pacha d'Egypte, et Ibrahim est mon héros. — *Combien?* — Avez-vous vu les jeunes Egyptiens? Ils sont charmans, n'est-ce pas? — *Donnez m'en quatre.* — Et Mahmoud! Voilà un homme qui sait régner! Trois mille janissaires décapités! — *Quel vilain jeu!* — Et ces hommes noirs de Saint-Domingue? On dit qu'ils ne veulent plus payer l'indemnité. Quelle figure doit faire M. de Villèle! — *Je suis volée.* » Et ma folle, jetant les cartes sur la table, se lève, vient s'asseoir auprès de moi, et me dit tout bas : « Nous avons perdu. Ces libéraux gagnent toujours! Le colonel est gâté par les doctrinaires! » J'enrageais en silence, et je maudissais de bon cœur la politique et l'écarté. J'aurais voulu être à cent lieues; mais la galanterie me défendait une trop brusque retraite, et madame de Noirville n'était pas disposée à lâcher sa proie. Infortuné! il me fallut pendant plus d'une demi-heure subir la conversation la plus décousue et la plus dépourvue de raison qui puisse se concevoir. L'empereur de Russie n'avait pas le sens commun d'avoir exclu les femmes de la succession à la couronne, et madame la comtesse le soupçon-

nait d'être, comme Alexandre, dans les principes constitutionnels. Quant à M. Canning, le moins joli des ministres, il venait à Paris pour travailler avec M. de Villèle à une charte qui serait donnée à l'Espagne. Les libéraux et la contre-opposition, l'Amérique et la Perse, les jésuites et don Pèdre, MM. de Metternich et de Montlosier, don Miguel et Bolivar, lord Cochrane et M. d'Hermopolis, furent passés en revue avec une volubilité et un choix d'expressions tout-à-fait féminin. Dans la bouche de cette dame la louange et le blâme, appliqués aux affaires publiques, ont quelque chose de l'enthousiasme qu'une petite maîtresse exprime pour une nouvelle forme de chapeau ou de la critique d'une robe mal faite.

L'arrivée d'une visite mit toute la petite réunion en mouvement. C'était le secrétaire d'ambassade d'une grande puissance. Toute l'attention se tourna vers lui, et je puis dire à la lettre qu'on se l'arracha. Je ne pouvais trouver, pour m'échapper, une meilleure occasion. Je pris mon chapeau, et sortis sans être remarqué. Le portier, absorbé dans la lecture du *journal du soir*, me fit attendre le cordon ; à la fin, je sortis et je

respirai en me trouvant dans la rue. La soirée était superbe, et je me dirigiai vers mon hôtel, à pied et assiégé par une foule de réflexions sur tous les incidens de ma journée. A la sortie du Carrousel, je me trompai et m'égarai dans le labyrinthe des rues de Chartres, de Rohan et de Montpensier. Arrivé sur une place, que l'on m'a dit depuis être celle du Palais-Royal, j'aperçus à quelque distance une lueur qui s'échappait d'une lanterne et figurait une étoile. Je m'approchai du gardien de cette espèce de phare, que je crus placé là pour servir de guide aux étrangers, et demandai le chemin de la rue de Rivoli. « Achetez-moi un numéro, monsieur, me répondit cet homme d'une voix enrouée : la feuille est bien intéressante aujourd'hui. Nouvelles de la Russie, nouvelles de la Perse, nouvelles d'Espagne, nouvelles d'Amérique, et un superbe article sur les Grecs; tout cela pour six sous. » Hélas! me dis-je en moi-même, me voilà comme ces voyageurs que des peuples inhospitaliers et barbares attirent en allumant des feux trompeurs sur le rivage. Je me laisse séduire par une invitation à dîner, et je tombe dans un véritable guet-à-pens. Je me perds

dans les rues, et il me faut acheter un journal, que je ne lirai pas, si je veux savoir mon chemin. Je payai généreusement le marchand de journaux, qui m'accompagna jusqu'à mon hôtel. Je rentrai en formant la résolution de regagner mon paisible manoir, aussitôt après la liquidation de mon indemnité, et de ne remettre les pieds à Paris que quand hommes et femmes seront guéris de la politicomanie. »



— N° XIX. —

L'ÉCOLE DE DROIT.

Jus est ars boni et æqui.
ULPIANUS, *Instit.*, lib. I.

IL faut que la science du droit soit une bien belle chose ; car tout le monde veut l'apprendre, et chaque année le nombre des apprentis légistes devient plus considérable. Celui-ci vise tout simplement aux fonctions lucratives d'avoué ; celui-là prétend se ranger parmi les aigles du barreau ; d'autres enfin briguent l'honneur de faire revivre sous l'hermine les Molé et les d'Aguesseau. C'est une nation à part que les étudians en droit ; ils ont leur quartier, leurs mœurs, leurs habitudes, leurs travaux, leurs plaisirs, et par conséquent méritent d'être observés. Occupons-nous d'abord du temple où

ces jeunes néophytes s'essaient au culte de Thémis; du temple!... Je me trompe; car il y en a deux aujourd'hui. Le nombre des cours et celui des élèves s'étant accrus depuis quelques années, l'enceinte de l'école, qui fait face à l'église Sainte-Geneviève, est devenue trop étroite, et il a fallu envoyer à la Sorbonne une colonie de légistes, qui, bientôt forcée de battre en retraite devant MM. des hautes études ecclésiastiques, a trouvé enfin un asile à l'ancien collége du Plessis; mais la véritable école, celle où, depuis longues années, se suivent les cours, se subissent les examens et les thèses, celle enfin dont les murs exhalent un parfum de code civil et de droit romain, c'est l'école de la place Sainte-Geneviève.

Ils partirent de là au 20 mars 1815, ces guerriers improvisés, dont la giberne contenait les cinq Codes et des cartouches; pénétrés déjà des devoirs de leur profession, ils voulaient faire triompher le bon droit et la justice : ils avaient choisi pour début une bien belle cause; c'était celle des Bourbons. Là aussi, après cent jours, ils rapportèrent leur drapeau, et, quittant l'uniforme pour la robe, ils se firent à eux-

mêmes l'application du vieil adage : *cedant arma togæ*.

Plusieurs professeurs sont logés dans les bâtimens de l'Ecole, et, à propos de cela, savez-vous qu'il fait très-bon être professeur de droit? Outre les appointemens qui sont agréables, on perçoit un tribut sur chaque examen; puis on se livre à un genre de spéculation dont les chances ne sont pas douteuses, le voici : quand on est professeur, on est savant, cela va sans dire; on fait un gros livre qui se vend très-cher; les élèves n'ignorent point qu'il n'est pas de salut pour eux s'il n'ont appris par cœur le gros livre du maître dont ils suivent le cours; et, comme les étudians se renouvellent chaque année, les éditions du gros livre se succèdent avec une rapidité très-réjouissante pour l'auteur.

Le professorat aujourd'hui se divise en deux classes : les anciens et les modernes; nous dirions presque les classiques et les romantiques. Ces derniers ont pris de nos codes une opinion toute nouvelle; puis ils prétendent avoir découvert une sorte de droit romain dont leurs devanciers ne se doutaient pas, et voilà tout naturellement la science du droit qui, comme notre

littérature, change de face suivant les yeux de celui qui l'étudie. Heureusement la parfaite concorde qui règne entre les maîtres, l'amitié qui les unit, rend cette petite dissidence sans aucun danger. C'est un plaisir de voir ces messieurs correspondre amicalement ; on cite à ce sujet deux billets bien jolis. Quelqu'un était venu prendre à l'Ecole des renseignemens sur un élève. Aussitôt le professeur consulté écrit à l'un de ses confrères sur une énorme feuille de papier : *l'Elève N... vient-il au cours?* D... — Et le confrère répond sur une feuille de même taille : *Non!* P... Il y a long-tems au reste que les professeurs de l'Ecole sont ensemble sur ce ton de plaisanterie; car moi, qui ai fait mon droit comme un autre, ce qui ne m'a pas empêché depuis de me conduire souvent tout de travers, je me souviens qu'ayant été prier un professeur de m'interroger pour constater que mes études au collége m'avaient mis à même de comprendre le texte du droit romain, je reçus la réponse suivante : « Vous en saurez toujours assez pour comprendre le latin de cuisine de M***. »

Il existe encore à l'Ecole de droit deux per-

sonnages fort importans et qu'il est bon de connaître. L'un est un huissier qui, à force d'entendre les leçons, serait presque en état de les faire ; il veut bien quelquefois, dans les examens, souffler l'élève qui se trouble, et, comme il porte le même nom que l'un des professeurs, il aime assez que dans le monde on se trompe sur l'identité des personnes. L'autre est le garçon de bureau du secrétariat, le plus utile et le plus obligeant de tous les hommes. M. B*** vous procurera un répétiteur, vous apprendra comment on peut se faire rendre une inscription perdue ; vous dira, à la première inspection de votre thèse, si la matière est difficile, si vous devez consulter beaucoup de lois, et même, pour peu que vous l'en priiez, il vous donnera une thèse toute faite.

Arrivons maintenant aux élèves, et d'abord mettons à part ces jeunes gens qui, appartenant à de riches familles parisiennes, risquent rarement le voyage de la Chaussée-d'Antin à l'Estrapade, laissent à un ami complaisant le soin de répondre pour eux quand le professeur fait un appel, et passent ensuite, tant bien que mal,

leurs examens à l'aide d'un maître particulier qui a chargé leur mémoire de réponses convenables.

L'étudiant que nous devons examiner, c'est celui qui, placé au centre de ses affaires, habite un modeste hôtel garni de la rue Saint-Jacques, mange philosophiquement chaque matin la botte de radis ou la livre de cerises, suit exactement toutes les leçons. rentre chez lui analyser ce qu'il a entendu, et, vers cinq heures, va, suivant sa position financière, dépenser un franc vingt-cinq centimes chez M. Flicoteaux, le Véry de la place Sorbonne, ou prendre le repas frugal que donne pour dix-huit sous M. Rousseau, le *Justa* de la rue Saint-Jacques. Nous parlons là de la vie ordinaire; car, pour être étudiant studieux et raisonnable, on n'a pas fait vœu de suivre à la rigueur les règles de la Trappe; aussi, dans les circonstances heureuses, quand on a passé un examen *à boules blanches*, on va déjeuner à *la Vache noire*, rue des Grès, avec une certaine somptuosité; aussi, le dimanche, on dédaigne les cuisines du quartier Saint-Jacques, et l'on va chez Véfour faire sauter joyeusement le bouchon du Champagne.

Il est pour nos jeunes légistes diverses manières d'employer leurs soirées : les uns, descendant au café Voltaire, place de l'Odéon, ou même jusqu'au café Procope, lisent tous les journaux, jugent les actes du gouvernement français et la conduite des puissances étrangères, traitent quelques questions de littérature, donnent leur avis sur les ouvrages en vogue, et se laissent doucement conduire par une partie de dominos jusqu'à l'heure où l'appesantissement des paupières donne le signal de la retraite; les autres, rangés autour d'une table verte, dans un cabinet de lecture, s'arrachent la dernière brochure de M. de Montlosier, le dernier roman de Walter Scott, ou, quand ils sont protégés par le maître de l'établissement, dévorent dans un coin la dernière brochure saisie. Celui-ci, parcourant les belles allées du Luxembourg, s'enflamme pour toutes les jolies femmes, et risque d'adresser quelques mots à la jeune ouvrière qui, après avoir travaillé tout le jour chez une grande dame du faubourg Saint-Germain, regagne la rue d'Enfer et son étroite mansarde ; celui-là, fier des éloges de certains journaux qui l'ont déclaré juge infaillible en

matière dramatique, va s'asseoir fièrement au parterre de l'Odéon, et abuse parfois du droit qu'il a acheté à la porte. Ce n'était certainement pas un étudiant, cet audacieux, qui, voyant un vieillard respectable s'élancer sur la scène et arracher des mains du souffleur un manuscrit qu'on voulait offrir en holocauste aux mânes de Voltaire, ne craignit pas de crier : *A genoux!* Mais il est fâcheux qu'une jeunesse estimable soit restée muette spectatrice d'une pareille action.

Passionnés pour l'étude, beaucoup de jeunes gens ne se délassent le soir qu'en adoptant un autre genre de travail. Les uns se réunissent chez celui de leurs amis qui a le plus vaste appartement, c'est-à-dire la plus grande chambre, et tiennent des conférences; les autres fréquentent *la Société des bonnes études*. Les premiers, se formant à toutes les fonctions judiciaires, plaident, font des réquisitoires et rendent des arrêts; les seconds composent et prononcent des discours sur un sujet donné; puis ils reçoivent les conseils d'avocats distingués qui tour à tour président les réunions. La Société des bonnes études ne s'arrête pas toujours à l'examen de nos

lois civiles et criminelles : les plus hautes questions du droit public se traitent, m'a-t-on dit, dans son sein. Est-ce un bien? est-ce un mal? je n'oserais prononcer; toutefois ce genre d'études, pour être fait avec fruit, me semble exiger quelque maturité dans l'esprit; c'est peut-être parce que je deviens vieux, mais j'aime assez que les publicistes aient de la barbe.

Pour un étudiant en droit, comme pour toute autre personne, les plaisirs du dimanche varient suivant la saison. Pendant l'hiver, les étudians assiégent le théâtre où Talma *, triomphant des attaques du tems, fait seul revivre les plus beaux jours de la tragédie; ils se pressent en foule dans la salle où retentissent le chant mélodieux de Ponchard, les doux accens de madame Pradher. Quelques-uns, enfin, plus ambitieux et plus riches, abordent les bureaux du grand Opéra, et vont, avec tout l'aplomb d'un ambassadeur, juger les pas couchés de Paul, les brillantes pirouettes de madame Montessu et les belles poses de mademoiselle Legallois. A cet âge, le cœur est brûlant, l'imagination est active : que

* La mort l'a ravi à ses nombreux admirateurs.

de jeunes gens ne dorment pas pendant la nuit du dimanche au lundi! Il y en a peu qui n'aient pas adoré successivement toutes les actrices en vogue dans la capitale; heureusement la tendresse contemplative ne ruine pas, et une passion qui coûte trois ou quatre francs par semaine est à la portée de toutes les fortunes. Toutefois, le reflet de ces plaisirs hebdomadaires sur les études de la semaine doit faire paraître ces dernières bien sombres, bien ennuyeuses. Le souvenir de *Clary* poursuit l'étudiant même au milieu du titre des *hypothèques*, et *la Dame blanche* fait un grand tort à l'examen de la *saisie immobilière*. Que faire à cela ? Dans une ville où toutes les sciences et toutes les séductions dangereuses sont réunies, trop heureux celui qui acquiert les premières et ne fait que rêver aux secondes !

La belle saison est arrivée, et l'on veut s'amuser en plein air. Nos jeunes gens se réunissent alors chaque dimanche en petites sociétés qui s'entassent dans des coucous ou remplissent la capacité d'une gondole. L'une se dirige vers Montmorency, et, après avoir visité *l'Hermitage*, dépense chez Leduc ses économies, et vient danser à ce bal champêtre, qu'il est rare

de quitter sans avoir eu une querelle avec les paysans du lieu ; l'autre est conduite à la rotonde de Sceaux, où de mon tems mademoiselle Constance, avec son costume villageois, éclipsait toutes les coquettes de la ville. Enfin, la danse d'Auteuil attire les jeunes gens qui, pendant tout le jour, ont arpenté le bois de Boulogne, et ont repris des forces chez Gillet, à la porte Maillot, ou chez le suisse de Madrid.

Les étudians sédentaires qui tiennent au sol de la capitale visitent en été le jardin de la Grande-Chaumière, où les montagnes sont si petites et les dames si affables! Ils allaient à l'ancien Tivoli voir un physionomane, des expériences de physique et un feu d'artifice ; il ne tient qu'à eux d'aller voir au nouveau Tivoli un feu d'artifice, des expériences de physique et un physionomane.

Il ne faut pas croire que le pays latin soit tellement en arrière, sous le rapport du luxe, que les habitans doivent nécessairement choisir leurs fournisseurs au delà des ponts. Il y a, dans le quartier Saint-Jacques, des tailleurs et des bottiers qui, pour être moins chers que ceux de la rue Vivienne, n'en sont pas moins habiles. Et

les coiffeurs, donc! L'étudiant en droit peut tour à tour ou livrer sa tête à M. Bitry, qui, le premier, fit descendre à un franc les coupes de cheveux, et chez qui vous pourrez lire l'*Histoire de Mandrin* et *les Amours de la belle Gabrielle*, ou se confier à M. Gaudu, dont le petit salon est d'une coquetterie sans exemple. J'ai trouvé chez lui le *Journal des Modes* et la *Consultation contre les jésuites.* Ces deux grands artistes habitent la rue de la Harpe. La rue de la Harpe!..... Bien des célébrités ont pris naissance dans ce quartier, où furent les bains de Jules-César. N'est-ce pas rue de la Harpe qu'a jadis couru tout Paris pour obtenir de M. Lesage des pâtés? n'est-ce pas rue de la Harpe que M. Gosset, au *Cygne de la croix*, a fait venir jadis tous les amateurs de bonbons? Joignez ces grands noms à ceux des Bitry, des Gaudu, et voilà une rue qui réunit à elle seule plus d'illustrations que telle grande ville de l'Europe!

Revenons cependant, et pour en finir, au sujet de ce tableau. Une chose m'inquiète; je vois avec grande joie des milliers de jeunes élèves travailler et se divertir; mais que deviendront-ils? Jamais il n'y aura assez de tribunaux

pour ceux qui veuleut être magistrats, assez d'études pour ceux qui veulent devenir avoués, assez de causes pour ceux qui veulent briller au barreau! Et, d'ailleurs, au train dont nous allons, les dix-neuf vingtièmes de la nation française sauront bientôt leur droit à ravir, et la conséquence naturelle de ce savoir général, c'est qu'il n'y aura plus de procès.

Cependant il se passera toujours des actes notariés ou autres; il se trouvera toujours des femmes qui auront le cœur léger, des maris qui auront la main prompte; il se publiera toujours quelques libelles.... Allons, tout n'est pas désespéré.



— N° XX. —

SAINTE-PÉLAGIE.

De ce séjour à tort on s'épouvante ;
J'y vis gaîment et j'y sommeille en paix ;
Nul embarras, nul soin ne m'y tourmente,
Et j'y suis libre, à la liberté près.

ROUGEMONT.

Je viens de mettre la dernière main à une brochure fort intéressante, qui aura trois ou quatre éditions avant la fin de l'été, si l'imprimeur veut faire quelquefois de nouveaux titres à vignettes, pour les exemplaires qui nous resteront en magasin; elle est intitulée *Sainte-Pélagie*, suite de *l'Art de faire des dettes* et de *l'Art de promener ses créanciers*. Tout le monde a lu ces deux ouvrages amusans : mon sujet l'est un peu moins : mais il est plus moral : c'est peut-être pour cela qu'on ne l'a pas encore traité.

Les *Hermites en prison*, qui ont habité Sainte-

Pélagie, ne parlent avec connaissance de cause, dans leur description sentimentale de ce lieu de plaisance, que du *corridor rouge*, nommé le quartier de l'*Opinion* : c'est la Chaussée-d'Antin de cette petite ville fortifiée, qui s'élève sur le penchant d'une colline, à 150 toises des bords fangeux de la rivière de Bièvre, et que défendent contre les vents de l'est les murs de l'hospice de la Pitié. Ce côté privilégié renferme les éditeurs responsables que le tribunal correctionnel de la Seine, la chambre des députés, ou les pairs de France, punissent des péchés périodiques de quelque anonyme très-connu. Auprès de ces hommes d'esprit par procuration, se trouvent des publicistes plus ambitieux, qui, en payant de leur personne, se sont lancés dans la carrière de la brochure, où l'on rencontre toujours le danger sur le chemin de la gloire. Parmi les victimes, on voit souvent aussi un bon libraire qui n'a pas lu, et pour cause, l'œuvre de génie qu'il a payée au docte voisin en billets à neuf mois de date, qui ne seront pas acquittés à l'échéance. Une loi judicieuse lui démontre que, sans le savoir, il a débité du poison, comme ces autres marchands

de drogues qu'on appelle pharmaciens, mais qui, plus heureux, préparent impunément, à l'abri d'une signature médicale, le mélange homicide prescrit par quelque maladroit disciple d'Esculape. Sous les mêmes verroux, avec les brocanteurs d'écrits oubliés, sont détenus les Catilina en plein vent, condamnés pour des cris séditieux, en l'honneur de quelque moderne Brutus, dont on ne se souvient guère, et peut-être encore deux ou trois mécontens de vieille date, qui n'ont pas révélé des complots dont les chefs sont amnistiés depuis long-tems. Au total, cela fait aujourd'hui une population de 15 à 18 ames, à une ame par tête, de divers états, de mœurs dissemblables, d'opinions disparates. Royalistes de l'opposition, libéraux de l'extrême gauche, amis trop ardens des jésuites, commentateurs du baron d'Holbach, ils se rencontrent dans une allée obscure où l'on ne passe pas deux de front, outrant quelquefois l'éloquence du geste à l'appui d'une polémique improvisée, après avoir bien dîné avec les amis du dehors qui sont venus les visiter. Ces prisonniers forment une colonie à part, séparée du quartier de

la dette par des murs épais et des portes condamnées.

Les *dettiers*, nom consacré dans le dictionnaire de Sainte-Pélagie, mais qui n'est pas encore admis chez les immortels du collége Mazarin, occupent trois étages de l'ancien couvent habité jadis par de pieuses recluses, à qui l'on confiait la conversion de quelques jeunes personnes trop adonnées aux joies de ce monde, et brouillées avec la police. Lors de la grande révolution qui consacra les droits de l'homme, on n'oublia pas ceux de la femme, et les murs intolérans du monastère furent livrés pendant plusieurs mois à la solitude. Mais bientôt ce bon M. Robespierre et ses philantropes collègues surent tirer parti d'un édifice national si avantageusement situé. Il fut agrandi sur une échelle mieux proportionnée aux besoins de l'époque. Madame Roland, femme du ministre de l'intérieur que le parti de la Gironde avait donné à l'infortuné Louis XVI, se trouva au nombre des aristocrates renfermés dans cette Bastille de l'égalité. Ses Mémoires nous en ont tracé un tableau fidèle : « Pas de » soins pour la salubrité, dans l'ordre des cons-

» tructions ou l'usage du local. On bâtit actuellement à Sainte-Pélagie sur un terrain
» immense. Un architecte à petites vues et sans
» ame fait des dispositions sans raisonnement;
» et personne, dans les administrations supérieures, n'a l'intelligence ou la volonté de
» rectifier ses plans. »

En effet, rien de plus humide, rien de moins aéré, d'aussi infect que les corridors, seule promenade permise, une grande partie du jour, aux reclus qui redoutent les cours intérieures, plus insalubres encore, et entourées de tous côtés par des édifices enfumés. L'usufruit du jardin est accordé en commun, mais à tour de rôle et à des heures différentes, aux justiciables du tribunal de commerce et aux *parias* de la liberté de la presse. Ce jardin est un grand carré sablé, où l'on trouve la boutique d'un marchand de fromage et de vin de Surêne, mais où l'on chercherait vainement de l'ombrage et des fleurs.

Les trois étages *de la dette* sont peuplés, année commune, de deux cents à deux cent vingt-cinq locataires, logés gratuitement, presque tous à la requête de ces industriels que l'on

nomme vulgairement usuriers. Il est rare qu'un véritable négociant ait recours à la contrainte par corps pour assurer la rentrée de ses fonds. Emprisonner un débiteur, c'est lui ôter ses moyens de subsistance, ruiner son crédit, et lui enlever la faculté de se libérer un jour. S'il est de mauvaise foi et qu'il soit doué d'une patience robuste, cinq années de séjour dans la citadelle entretenue par l'état pour le service des *capitalistes*, l'affranchissent à jamais de toute poursuite personnelle pour le montant, quelque énorme qu'il puisse être, des créances commerciales, devenues exigibles depuis son arrestation. Une heureuse fiction de la loi suppose que l'endosseur d'un billet non remboursé à l'échéance est entièrement dépourvu de ressources pour son entretien : l'incarcérateur est donc obligé de déposer chaque mois vingt francs pour les alimens du prisonnier, qui les reçoit en numéraire. Vingt-quatre heures de retard dans le versement de ces fonds opèrent la mise en liberté immédiate ; et le débiteur est pour toujours à l'abri du danger. Si les alimens sont fournis avec exactitude, le créancier a l'avantage de dépenser, dans les soixante mois, douze cents fr. pour les menus-

plaisirs d'un débiteur, qui devient dès lors inattaquable, sans compter deux à trois cents francs pour le jugement par défaut, le débouté d'opposition, le commandement, les *honoraires* du garde de commerce et des recors, l'écrou et les droits du greffe de Sainte-Pélagie, quand même la dette, en principal, ne monte pas à quatre cents francs. Aussi les *capitalistes* habitués à commander ces sortes d'exploits ne se retrouvent que sur la quantité, lorsqu'il y a des comités de bienfaisance qui paient le capital, les frais et surtout les intérêts.

En attendant l'heureux oubli de quelque formalité, les prisonniers cherchent à charmer leurs loisirs. Ici, comme dans le monde, il est des jouissances pour toutes les classes. L'un doit plusieurs millions; c'est un ancien fournisseur ou un habitué de la Bourse et du café Tortoni; l'autre a spéculé sur les huiles et l'esprit de vin, d'une manière moins audacieuse; il serait libre en payant cinq ou six cent mille francs : tous deux préfèrent de conserver leur aisance. Un maréchal-de-camp, un contre-amiral, trois colonels, un ancien préfet, des docteurs en médecine, l'aumônier d'une princesse,

écroué à la requête d'un fabricant de chasubles, prêteur de fonds, paraissent très-étonnés de se voir déclarés négocians pour n'avoir pas connu la distinction entre une lettre de change et un billet à ordre. Les premiers jouissent d'une faible pension de retraite, que la loi a rendue insaisissable, et les derniers possèdent quelques petites rentes sur le grand-livre, également à l'abri d'un coup de main. C'est la haute aristocratie de *la dette*. Les financiers et les militaires jouent à *l'écarté;* les paris sont presque aussi forts que chez un avoué de première instance. Les gradués à l'université s'abonnent au cabibet de lecture que tient, à côté de leur chambre, un commissaire des guerres à la demisolde, arrêté par son carrossier d'autrefois. Des maçons, des boulangers et des porteurs d'eau, contribuables patentés qui n'avaient pas étudié la loi de germinal an 6, et que le sort ennemi a réduits à la portion congrue, établissent leur loto chez un boucher en faillite, ou vont tricher au vingt-un chez le maquignon exproprié qui est venu élever une guinguette dans la cellule de la prieure. Les matadors demandent un dîner splendide au restaurateur officiel,

accrédité par la préfecture de police, mais qui n'exerce pas le monopole; ou bien ils s'adressent au célèbre M. Lenfant, le véritable Véry de la rue de la Clé. La carte de ces deux traiteurs expérimentés ressemble à l'affiche d'une vente de mobilier par autorité de justice; on y lit, en gros caractère : *Le tout expressément au comptant.* La petite propriété prend son recours vers d'industrieux compagnons d'infortune, qui se sont constitués cuisiniers, exempts du droit de patente et de la contribution mobilière. Enfin, les moins heureux vont recevoir, chaque matin, autour d'une vaste marmite banale, une distribution gratuite de nourriture saine et solide, que la bienfaisante fondation du feu roi Louis XVIII accorde aux débiteurs indigens.

Soit par droit d'ancienneté, soit sur la recommandation d'un protecteur puissant, à peu près cinquante prisonniers, sans aucune distinction d'âge, de rang ou de fortune, sont en possession chacun d'une chambre particulière; sept ou huit de ces appartemens ont été décorés avec un luxe élégant, aux frais de ceux qui les occupent. La foule est condamnée à s'entasser, au nombre de quatre ou cinq reclus, dans une

pièce de douze pieds carrés, pendant les premiers mois de résidence et en attendant le départ d'un des favoris du sort. Ces associés involontaires sont rassemblés au hasard. On met ensemble un jeune avocat stagiaire, une ex-clarinette de l'Ambigu-Comique, un savoyard maître-ramoneur, et un Anglais qui attend de Londres les fonds d'un billet protesté, qu'on lui avait fait souscrire pour le montant de tartelettes mangées par sa seigneurie, chez un pâtissier du boulevart. Ceci n'est point une plaisanterie : le gourmand insulaire a été connu long-tems à Sainte-Pélagie sous le nom de *Milord-Pâté.*

Les dortoirs communs et les chambres de la plupart des solitaires ne sont garnis que de lits de sangle et d'autres meubles tout aussi recherchés, fournis à loyer par l'administration, d'après un tarif qui rappelle un peu celui des chaises de paille de Longchamp, payées au prix de fabrique avec le produit d'une demi-heure de jouissance.

Moyennant un *permis*, qui coûte quarante centimes dans les bureaux de la police, chaque personne qu'un prisonnier pour dettes a indi-

quée, dans un écrit visé par le gouverneur de la place, comme étant au nombre de ses parens ou de ses amis, peut l'aller visiter deux fois par semaine et passer la journée avec lui. Ce nombre d'amis n'est pas limité. Avocats, avoués, agréés, conseillers officieux, femmes, enfans, frères et cousins arrivent en foule, et on n'ordonne jamais d'enquête pour vérifier la généalogie des cousines. Mais, sans le passeport délivré d'après la demande expresse du prisonnier, nul n'est admis. L'administration a voulu épargner à ses pensionnaires toute entrevue désagréable et l'importunité des entremetteurs d'affaires. Une fois bien dûment écroué, on se trouve donc débarrassé des créanciers; pour eux, les cerbères du guichet sont inexorables; on est mieux servi, à cet égard, que par tous les portiers de Paris, et sans qu'il en coûte *le sou pour livre* ni *la grosse bûche*.

Il y a plus; quelque démarche que fît un habitant de Sainte-Pélagie, on ne lui accorderait pas la faculté de recevoir dans l'intérieur, ou son créancier, ou tout autre individu porté sur les registres de la maison parmi ceux qui ont fait arrêter une personne actuellement détenue.

On s'intéresse trop à la sûreté des incarcérateurs pour leur permettre d'approcher d'un pareil guêpier. Le débiteur pacifique et bénévole peut les aller voir au greffe de la prison; mais celui qu'on fait appeler n'est jamais obligé d'y descendre.

La consigne est encore plus sévère pour les huissiers et les gardes du commerce; on craint les voies de fait, auxquelles pourrait se porter envers eux quelque détenu, peu flatté de renouveler connaissance avec des visiteurs qui ont acquis des droits si singuliers à son souvenir : aussi M. le Grip et ses confrères n'ont jamais dépassé le premier guichet.

Mais, peut-être, vous ne connaissez pas M. le Grip? Tout le tribunal de commerce vous dira que ce nom si pittoresque n'est pas un nom de comédie. M. le Grip est le plus actif, le plus intelligent, le plus adroit des sergens que jamais porteur de jugemens exécutoires ait mis aux trousses d'un endosseur en retard. Sa charge lui coûte quatre-vingt mille francs payés en beaux écus. Il est vrai qu'avec le titre et la clientelle courante, son prédécesseur, moins alerte, lui a cédé huit cents contraintes par corps en bonne

forme et dûment visées ; plus, tous les dossiers complets. Cependant les condamnés paraissaient introuvables ; un inspecteur de police y aurait perdu son latin. En moins de rien, ce digne appui du commerce déterre une foule de jeunes élégans cachés avec soin, qui, pour six cents francs en or et une cargaison d'allumettes, de souricières, de poupées, de polichinelles et d'orfévrerie plaquée estimée à mille écus, et reprise par un ami du bailleur de fonds moyennant cinquante louis en écus rognés de six livres tournois, avaient souscrit gaîment des lettres de change de trois mille six cents francs. Quoiqu'un écrou ne rapporte à M. le Grip que la bagatelle de cent francs, il y procède avec une politesse charmante, qu'on trouverait à peine chez le grand-maître des cérémonies d'une petite cour d'Allemagne. On dit pourtant qu'il a rencontré des ingrats. Tel serait sans doute, dans l'occasion, ce cocher de *coucou*, conduit l'autre jour à Sainte-Pélagie avec les attentions les plus délicates. Il roulait sans cesse de Paris à Neuilly. Un garde du commerce et ses deux aides de camp venaient de pousser une reconnaissance jusqu'à Courbevoie. Fatigués de leur

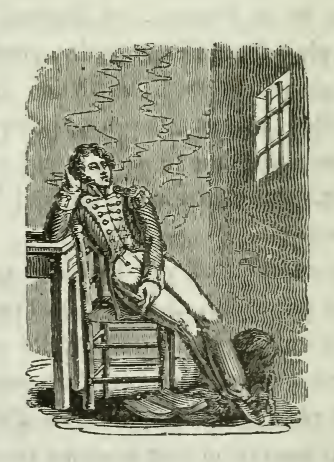
course pédestre, ils prennent place dans la voiture de notre homme, qui devait les ramener jusqu'à la place Louis XV. Chemin faisant, on cause avec l'Automédon. Il est bientôt reconnu pour un négociant dont la signature se trouve en souffrance; les papiers qui le concernent sont dans la poche d'une des trois redingotes officielles. A quoi bon une esclandre? Seuls passagers de Neuilly à Paris, les habiles tacticiens offrent chacun un bon pour boire en sus de la course, pour être menés jusqu'à leur porte, qui n'est pas loin du Jardin des Plantes. Excellente affaire! On arrive rue de la Clef, n°. 14 : c'est là seulement qu'on cesse de parler du beau tems et de la pluie. On produit la pancarte timbrée, qui procure un nouveau gîte au cocher stupéfait; et son pauvre cheval, fatigué de cette corvée extraordinaire, est reconduit au petit pas vers l'écurie.

Arrivé dans l'enceinte de la citadelle, qu'il habitera peut-être pendant cinq ans, le voyageur de Neuilly, en débarquant de son char à deux roues, aura eu le plaisir de voir circuler, dans une cour qui lui est interdite, une population dont nous n'avons pas encore parlé. A côté

de la *dette* et de *l'opinion*, Sainte-Pélagie donne asile à deux ou trois cents individus que la police correctionnelle a condamnés pour vol. Quand la peine prononcée par le tribunal excède une année de détention, le coupable est envoyé à Poissy, où il revêt des habits de bure et se livre à un pénible travail. Mais le voleur en est-il quitte pour le *minimum* fixé par l'article 401 du Code pénal, on le nomme chanoine de Sainte-Pélagie, et rien ne l'empêche d'adresser à un père de famille honnête et malheureux, qui vient respirer l'air du matin derrière les barreaux de sa lucarne, ce discours moral, qu'on a plus d'une fois entendu, pour la plus grande gloire de notre législation libérale : « Imbécille, tu resteras là pendant cinq ans pour cinq cents francs que tu *dois*, et moi je sais où retrouver l'année prochaine les cent louis que j'ai *empoignés*. »

Il est encore sous ces toits une quatrième classe de prisonniers. Je n'essaierai pas de retracer ici l'affligeant tableau qu'elle présente : il réclame d'autres pinceaux et un autre cadre. Ce triste réduit renferme une foule d'*enfans* qui n'avaient pas atteint leur seizième année quand

ils ont commis des fautes graves : un tribunal a déclaré qu'ils ont agi *sans discernement*, et ils sont conduits dans cette maison de *correction* pour y être *élevés* et détenus jusqu'à ce qu'ils aient accompli leur vingtième année. Tel d'entre eux y aura vécu huit ans! En vain de nobles et sages amis de l'humanité, dont j'honore les vertus, consacrent leurs soins et leurs veilles à cette éducation et cherchent à la rendre moins déplorable. Pour qu'elle devienne véritablement morale et religieuse il faut commencer par réformer cet article du Code.



— N° XXI. —

LES INVENTIONS NOUVELLES.

PREMIÈRE LETTRE.

Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.
HORACE.

« PUISQUE vous faites la guerre aux ridicules du siècle et particulièrement à ceux qui abondent dans la bonne ville de Paris, ne pourriez-vous faire justice de la manie des inventions nouvelles, qui s'est emparée de tant de personnes? Chaque jour voit naître de merveilleux procédés vantés avec emphase dans une foule de *prospectus* ou de journaux consacrés à l'industrie. Nous autres provinciaux, gens assez crédules, surtout pour ce qui nous vient de la capitale, sommes devenus les tributaires de tous les faiseurs de projets; l'expérience ne nous gué-

rit pas toujours, et il est à craindre que le nombre des dupes ne diminue pas plus que celui des charlatans. Moi-même j'ai quelquefois cédé au torrent, non par engoûment, mais par trop de confiance dans les promesses des faiseurs de projets et les écrits des économistes. Mais ce qui a achevé de dissiper toutes mes illusions, c'est le hasard qui m'a fait retrouver un honnête homme qui s'est à trois quarts ruiné, en même tems qu'il est devenu à moitié fou, en adoptant depuis quelques années tout ce qu'il a entendu vanter comme nouveau et principalement comme économique. Vous ne refuserez sans doute pas d'accueillir les détails d'une visite que j'ai faite à cet homme singulier. Cela ne sera peut-être pas inutile pour l'instruction de quelques-uns de vos lecteurs qui apprendront comment on peut devenir pauvre à force d'économie et perdre la raison en pratiquant la sagesse moderne.

» Je crois vous avoir écrit que je suis venu à Paris pour mon indemnité, comme émigré. Grâce au ciel! j'ai obtenu ma liquidation, et je ne suis plus retenu, depuis deux mois, que par quelques menues formalités qui exigeraient tout au plus deux jours si MM. les employés vou-

laient s'en donner la peine. Enfin, n'ayant plus rien à faire, je me suis mis à visiter toutes mes anciennes connaissances, tant à la ville qu'à la campagne. Ce n'est pas ici le lieu de vous dire les changemens de fortune et de position, toutes les révolutions survenues depuis trente et quelques années dans le sort de ceux de mes amis que j'ai retrouvés. Il y aurait à écrire sur ce sujet une histoire plus curieuse que celle de Gilblas. Je ne veux vous entretenir en ce moment que d'un de mes parens éloignés, nommé Deligny, que j'avais laissé, au commencement de la révolution, entrepreneur des vivres dans les armées, et dont je n'avais plus entendu parler, si ce n'est que l'on disait dans le pays qu'il avait fait une très-belle fortune, et qu'il habitait Paris. Saint-Léon, le grand politique du café Tortoni, dont je vous ai entretenu dans ma précédente lettre *, et que je rencontrai au commencement d'octobre dernier, m'apprit que Deligny ne passait dans la capitale que quelques mois pendant l'hiver, et qu'il résidait habituellement dans une maison de campagne, située

* Voyez la lettre sur *la Politique et les Politiques.*

sur le bord de la Seine, aux environs de Corbeil. Si vous voulez le voir, ajouta-t-il, venez-y avec moi dimanche prochain. Je dois lui porter les fonds de rentes qu'il m'a chargé de vendre pour faire construire des silos. Vous ne pouvez lui procurer un plus grand plaisir, surtout si vous êtes disposé à causer économie rurale et domestique, perfectionnement et lumières. C'est un des principaux adeptes de Parmentier, Cadet-de-Vaux, Say et Charles Dupin. Celui-ci ne classera certainement pas notre ami dans la population de sa France obscure. A dimanche donc. Venez me prendre ; nous partirons par le bateau à vapeur. Ce serait risquer d'être mal reçu que d'arriver autrement.

» Au jour marqué, nous nous embarquâmes au port Saint-Paul. Je ne fus pas peu surpris, je l'avoue, de me trouver sur cette machine flottante toute nouvelle pour moi. Le cliquetis de l'appareil, le bruit des roues tournant avec rapidité, le bouillonnement de l'eau, refoulée avec la plus grande force, et une épaisse colonne de fumée, sortant comme de la bouche d'un volcan, donnent à cette navigation quelque chose d'étrange, qui étonne et qui émeut la pre-

mière fois qu'on s'y livre. Tout se passa très-bien jusqu'à la hauteur de Villeneuve-Saint-Georges ; mais, arrivés devant ce lieu, l'ouvrier chargé de diriger la machine monta sur le pont en donnant des signes de la plus grande frayeur, et en s'écriant que nous allions sauter, attendu que le jeu des soupapes était dérangé. En un instant, la consternation se peignit sur tous les visages, et j'avoue que, pour mon compte, peu tranquille sur les suites de cet événement, je me disposais à mettre en pratique les leçons de natation que j'ai reçues dans ma jeunesse. Cependant, je n'eus pas besoin de recourir à ce moyen de salut ; le patron du bateau, plus expérimenté que son ouvrier, se hâta d'ouvrir à la vapeur une issue de réserve. Le mécanisme s'arrêta, et on fut chercher des chevaux qui nous remorquèrent plus lentement à la vérité, mais au moins avec sécurité.

« Vous voyez, dit ironiquement mon compagnon, lorsque nous fûmes remis de notre frayeur, vous voyez un des grands résultats de la civilisation moderne. L'homme s'est emparé de la puissance des fluides élastiques et s'est soumis par ce moyen un moteur des plus puis-

sans. C'est peu pour lui d'avoir, dans les manufactures, supplée à l'emploi des bras de l'ouvrier et à la force des chevaux, il a voulu encore surmonter la violence des courans, voguer en pleine mer contre les vents et faire marcher seuls, sur des routes de fer, les plus pesans chariots. Il est vrai qu'à force de multiplier les machines à vapeur, on laisse sans travail et sans pain une foule de malheureux; mais nous avons pour eux les sociétés philantropiques et les bureaux de bienfaisance. Il est vrai encore que, si la production de la vapeur est plus abondante que sa dépense et si la résistance qu'oppose la chaudière n'est pas en raison de la pression occasionée par le fluide, enfin pour peu qu'il y ait frottement dans les soupapes d'admission et d'émission, il peut se faire une explosion dont il est difficile de calculer les résultats et dont le plus probable est la submersion du bateau. Mais il est consolant de mourir avec connaissance de cause et en sachant pourquoi. »

» Nous arrivâmes enfin à bon port, et nous trouvâmes au lieu du débarquement mon ami Deligny qui nous attendait. Après les embrassades et les complimens, j'eus tout d'abord ma-

tière à observation dans quelques singularités de cet amateur d'inventions nouvelles. Comme le chemin était boueux, il portait des soques à quatre articulations et à brisures transversales; sa tête était couverte d'un chapeau imperméable, et une redingote de drap du Thibet le défendait des atteintes du froid. Sa main était armée d'une grosse canne, au milieu de laquelle un anneau retenait quatre sangles croisées et deux petits supports qui, étant déployés, fournissent un siége en forme de trépied. Nous admirions ce meuble ingénieux, et Deligny, qui nous en avait donné la description, désira que nous joignissions la pratique à la théorie. Saint-Léon voulut en faire l'essai; mais sa pesanteur spécifique étant en raison inverse de la résistance de ce frêle appui, les lois de la gravitation s'accomplirent; et notre ami, après avoir brisé sous lui le ployant mal affermi, se laissa choir, heureusement sans se faire aucun mal. Ces sortes d'accidens sont en possession de faire rire; nous avions déjà grande envie de nous moquer de l'invention; ce fut un honnête prétexte, et nous en profitâmes.

« Je regrette, nous dit Deligny, après avoir

ramassé les débris de sa canne, que vous soyez venus un dimanche; je vous aurais conduits dans ma fabrique de sucre de betterave, qui est en pleine activité; mais je vous en ferai goûter à table les résultats. J'ai bien obtenu une assez grande quantité de sirop; c'est le raffinage, l'épuration et le blanchiment auxquels je n'ai pu encore parvenir que par des procédés qui portent le sucre à quarante sous la livre. Encore sent-il le brûlé et a-t-il un arrière-goût de fruit. J'attends un membre de la Société d'encouragement qui doit m'enseigner un nouveau procédé pour obtenir une cristallisation plus complète; c'est un ami de M. Chaptal. Avant le dîner, nous irons voir ma laiterie où je fabrique de très-bon fromage de Hollande. Croirez-vous que la France, pour ce seul objet, paie deux millions à l'étranger! J'espère qu'avant peu nous serons affranchis de ce tribut. A propos, je dois vous prévenir que vous ferez un médiocre dîner : mon cuisinier a été blessé hier assez grièvement en faisant l'essai de la marmite autoclave. Le maladroit, à qui j'avais bien expliqué la théorie du calorique et de la compression, a trop poussé le feu de l'appareil, et l'accumulation de la

vapeur dans le vide a fait sauter le couvercle. Il a failli être tué ; mais il en sera quitte pour une oreille. C'est pourtant une excellente invention : faire son pot au feu en vingt-cinq minutes !
— Ces diables de fluides élastiques, dit Saint-Léon, en ricanant, conspirent contre les plus belles découvertes ; ce sont des révoltés qui, comme les Américains et les Grecs, veulent à toute force s'émanciper ; mais il faut espérer qu'on en viendra à bout. »

» En parlant ainsi, nous approchions de la maison, et traversions la cour d'une ferme d'assez belle apparence. Notre hôte nous fit admirer sous les hangards une quantité d'instrumens d'agriculture ayant des formes inconnues, et dont il nous expliqua la destination. C'étaient des charrues à plusieurs socs, avec ou sans roues ; des semoirs, des rouleaux, une herse-rateau, une machine à faner le foin, une autre à battre le blé. « Tout ce que vous voyez là, nous dit Deligny avec un soupir étouffé, m'a coûté beaucoup d'argent ; mais je sème pour recueillir, et, avant qu'il soit un an, j'aurai presque doublé mon revenu. Croiriez-vous que mon fermier m'a quitté, et que j'ai été obligé de résilier son bail?

L'ignorant prétendait que je le ruinerais par l'emploi des nouvelles inventions. Je me suis décidé à faire valoir par moi-même; mais on a de la peine à trouver des journaliers intelligens et adroits ; car le succès de la plupart de ces instrumens dépend de la manière de s'en servir. Vous regardez, ajouta-t-il, cet approvisionnement de perches armées de pointes de laiton et ces cordes de paille tressée : ce sont des paragrêles que je vais faire établir dans mes champs, et surtout dans mes vignes. Une fois que l'on a fait la première mise, il n'y a qu'à pourvoir à l'entretien, et il m'en coûtera bien moins que de donner une prime à la compagnie d'assurance; et puis les vieilles perches peuvent servir au chauffage. Les paragrêles font merveille sur les bords du lac de Genève. Il est vrai que quelques cantons, qui avaient adopté ce préservatif, ont été grêlés cette année; mais on avait placé les conducteurs à cent pieds les uns des autres; moi je les mettrai à cinquante pieds, et puis viennent les orages! »

» Saint-Léon se contenait pour ne pas éclater de rire; moi je gémissais intérieurement du travers d'un honnête homme, qui, avec de l'ins-

truction et de l'esprit, dissipait une belle fortune en adoptant, sans discernement et presque sans choix, tout ce qu'enfante l'activité de notre industrie, à travers laquelle viennent se jeter une foule d'aventuriers que tourmente le désir de faire fortune. Cependant nous arrivâmes à la maison après avoir donné un coup d'œil à la fameuse fabrique de fromages de Hollande. Il ne me fut pas difficile de juger qu'il faudrait encore beaucoup de perfectionnemens pour que ce comestible parvînt à égaler celui qui se confectionne chez les Bataves, et je pensai que rien n'était plus anti-commercial que cette manie d'imiter toutes les productions exotiques et de supprimer successivement tous les moyens d'échange. En entrant dans le salon, nous trouvâmes la maîtresse de la maison et sa fille, ainsi que plusieurs convives. Au nombre de ceux-ci était un vieux gentilhomme, camarade de collége de notre Amphytrion, et qu'à son accoutrement, à ses manières, et surtout d'après un air moqueur et un rire sardonique en regardant tout ce qui l'entourait, je jugeai être l'antipode de Deligny. Mes pressentimens ne me trompèrent pas, comme on va le voir bientôt.

» Le salon était orné de lithocromies et de lithographies ; sur la cheminée, dans laquelle brûlait un feu de coak, on voyait une grande pendule dont le cadran, les rouages et tous les accessoires étaient en carton, et des vases de marbre factice. Les meubles, en bois indigène, présentaient un assez triste aspect et une singulière bigarrure. Dans un endroit apparent était un cadre rempli de médailles en or, en argent et en bronze, décernées par des académies et des sociétés d'encouragement, d'agriculture et d'industrie. « Hélas! me disais-je, voilà ce qui restera peut-être un jour de plus réel à ce malheureux, de toute sa fortune. » Enfin, au milieu de la pièce, sur une table ronde en tôle vernie, s'élevait une grande lampe qu'un domestique vint bientôt allumer, car le jour baissait. C'était un éclairage au gaz. A peine le robinet fut-il tourné, qu'une odeur nauséabonde se répandit dans le salon en même tems que les jets de la lumière. Les flatteurs poussèrent un cri d'admiration et de surprise. Notre hôte, triomphant et prenant un air satisfait, s'approcha de la table comme un professeur qui va faire une démonstration. « C'est du gaz portatif, dit-il à la com-

pagnie ; on me l'envoie tout préparé de Paris, et je ne veux plus avoir d'autre éclairage. Quant aux accidens, on y a pourvu et vous pouvez être sans crainte. Mon récipient est construit pour résister à soixante atmosphères et je ne le fais charger qu'à quarante-cinq. A moins qu'une distraction d'un ouvrier ou une percussion violente.... — Encore des fluides élastiques, me dit tout bas Saint-Léon. — Oui, répliqua le vieux gentilhomme, s'il arrive un accident, puisse-t-il ne faire sauter que les têtes sans cervelle qui sont devenues creuses à force de vouloir tout changer et bouleverser. Votre gaz est un empoisonnement qu'en bonne police on devrait proscrire. Et puis quelle belle invention que d'avoir chez soi une machine infernale à laquelle un domestique maladroit peut faire faire explosion! Nos aïeux s'éclairaient avec de la chandelle et ils voyaient tout aussi clair que nous. Laissez le gaz aux faiseurs de constitutions.... » L'annonce du dîner mit fin à cette sortie, qui devenait presque aussi originale que la manie de notre hôte.

» La salle à manger était aussi éclairée par le gaz portatif, dont mes yeux ne soutenaient

l'éclat qu'avec une grande fatigue. A peine eus-je goûté au potage que je posai ma cuiller en faisant la grimace ; mais, dans sa préoccupation, le maître de la maison crut apparemment que je me recueillais pour admirer. « Vous trouvez ce potage bon, me dit-il ; l'accident arrivé à mon cuisinier m'a obligé de recourir à mes comestibles conservés. Ceci est du *terouen*, mélange de pommes de terre, de carottes et de gélatine, desséchées par les procédés de M. Ternaux, qui en est l'inventeur. Ah ! quel bienfait pour l'humanité ! aussi est-ce avec raison que la reconnaissance publique a défini cette préparation par un mot qui présente la première syllabe du nom de ce philantrope éclairé et celui de Saint-Ouen, où il se livre à ses importans travaux. Avec une cafetière d'eau bouillante, et en moins de cinq minutes, on a, comme vous voyez, un excellent potage. — Cette soupe est détestable, dit le vieux gentilhomme avec sa brusque franchise ; j'aurais autant aimé que tu nous eusses servi une panade. »

» Notre hôte regarda son interlocuteur en pitié, et fit servir à la ronde le vin de Madère. Je crus reconnaître au passage la présence d'une

liqueur alcoolique et un goût de miel assez fortement prononcé. « Vous trouvez ce vin bon, me dit Deligny en souriant? » Je me contentai de m'incliner, n'osant pas permettre à ma bouche de proférer un mensonge. « Eh bien! répliqua-t-il, je vous avouerai qu'il est de ma vigne blanche, et que de fins connaisseurs y ont été trompés. La chimie a maintenant d'admirables procédés pour donner aux plus mauvais vins la couleur, le parfum et le goût que l'on veut qu'ils aient. Je vous ferai boire au second service du vin de Bordeaux et du vin de Champagne, que vous trouverez délicieux, et qui sont aussi de mon crû. Bientôt on ne distinguera pas cette boisson par sa patrie; on ne fait plus le vin, on le fabrique. » Afin de m'ôter le goût du faux liquide de Madère, j'avais rompu et mis sous mes dents un morceau de pain, auquel je trouvai une saveur extraordinaire. Atterré par ce nouvel incident, je devais avoir l'air de la stupeur personnifiée. « Ce pain, poursuivit notre homme sans se déconcerter, a été fait avec du blé de ma récolte de 1819, conservé dans un *silo*. Vous lui trouvez peut-être une faible odeur de renfermé; mais un économiste m'a assuré que

le blé exposé à une forte ventilation, en sortant de la fosse, perdra ce mauvais goût. C'est encore au zèle d'un grand philantrope que nous devons les *silos*, qui seront notre salut en cas de disette. Par malheur, voilà dix années consécutives que nous avons des récoltes abondantes! Cela a l'air d'un fait exprès. Mais laissez venir une mauvaise année! Les cultivateurs des environs se moquent de ce procédé, et aiment mieux laisser manger le superflu de leurs denrées par les rats et les insectes. Mais je veux leur donner un démenti en faisant construire trois nouveaux *silos*. »

» Résigné enfin, faute de mieux, à manger ce pain philantropique et à boire le vin du crû, sous le nom de Beaune, j'acceptai comme dédommagement une tranche de gigot bouilli que m'envoya la maîtresse de la maison. Mais à peine en eus-je goûté que je sentis tous mes sens révoltés par des émanations de viande corrompue, auxquelles se mêlait l'acidité pénétrante d'un corps gras ranci. « Ce M. Appert est un habile homme, s'écria Deligny transporté; voilà un gigot préparé et conservé par les procédés de M. Quinton, de Bordeaux, perfectionnés par

MM. Séguin, d'Annonay. Croiriez-vous que ce mouton a fait le voyage de la Martinique et en est revenu? Tout à l'heure je vous ferai manger d'un lièvre qui a été à la Nouvelle-Hollande, et des épinards qui ont fait le tour du monde sur le vaisseau de capitaine Freycinet. »

» Désappointé au dernier point, et osant à peine boire de l'eau, dans la crainte qu'elle ne fût aussi le résultat de quelque brevet d'invention, je me rejetai sur un turbot qui était devant moi, après avoir reçu l'assurance que, s'il avait fait le tour du monde, ce n'était pas dans les bocaux de M. Appert.

» J'ai l'honneur, etc.

» Le chevalier de B*** »



— N° XXII. —

LES INVENTIONS NOUVELLES.

DEUXIÈME LETTRE.

Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.
HORACE.

« Nous étions à la fin du premier service ; une conversation fort animée était engagée sur les progrès des lumières, dus principalement à l'introduction des *forces aveugles* dans les manufactures. Notre hôte s'exprimait sur ce sujet avec beaucoup de chaleur, et était en train de démontrer qu'aucun siècle de l'antiquité et des tems modernes n'avait été plus éclairé que le nôtre, lorsque tout à coup les becs de gaz s'éteignirent, et nous laissèrent plongés dans la plus profonde obscurité. L'à-propos parut si plaisant à presque

tous les convives, qu'il y eut une explosion d'hilarité, qui se manifesta par des rires bruyans et prolongés; Deligny seul ne partagea pas la joie publique, et fulmina contre ses gens, qui ne l'avaient pas averti qu'une soudure mal faite au tuyau de conduite avait laissé échapper l'air inflammable de sa prison. « Belles lumières, en vérité, s'écria le voisin, partisan des anciens usages; s'il en est de même de toutes les belles inventions modernes, nous finirons par nous casser le cou. Dans l'ancien régime, nous nous éclairions les grands jours avec de la bougie du Mans. Si cela continue, je ne saurai que faire de la cire de mes abeilles, qui me donnent encore un honnête revenu, quoiqu'il me semble que leur miel était plus abondant et meilleur avant la révolution. » Il y avait de quoi étouffer; aussi Saint-Léon et moi nous nous en donnâmes à cœur-joie. « De la bougie! répliqua Deligny; tu vas en voir auprès de laquelle celle du Mans pâlit comme la lune devant le soleil. » En disant cela, il donna ordre que l'on apportât de la bougie diaphane, et bientôt les domestiques placèrent sur la table des flambeaux dans lesquels brûlaient des cylindres d'une matière légèrement azurée

et de la plus belle transparence. A la vue de ce luminaire, notre aimable hôtesse, qui jusque là s'était réunie à nous pour rire du contraste que formaient l'enthousiasme de son mari et les boutades anti-industrielles du vieux voisin, devint sérieuse et même un peu triste. Je cherchais à en pénétrer le motif, lorsqu'elle-même contribua à l'explication de cette énigme. « Je vous avais prié, mon ami, dit-elle à son mari, de ne plus employer ces vilaines bougies et de les réserver pour votre appartement. — Vous voilà encore avec vos préjugés, répondit Deligny; ne craignez-vous pas que l'on se moque de vous? J'ai eu le malheur, ajouta-t-il, en s'adressant à la compagnie, de faire connaître à madame que la base de la confection de ces bougies diaphanes était *l'adipocire* ou matière huileuse et gélatineuse que l'on trouve dans les lieux d'inhumation, où elle se dépose au fond des fosses communes, par suite de la décomposition des corps. Il s'en fait un commerce considérable, quoique peu connu; car les ignorans prennent cette matière pour du blanc de baleine; c'est un des plus beaux procédés de la chimie appliquée aux arts. Sous d'autres rapports, je n'y

vois rien de choquant. Les anciens, qui certainement étaient pleins de respect pour les restes de leurs parens et de leurs amis, les brûlaient sur des bûchers ; pourquoi ne fabriquerions-nous pas de la bougie avec les débris des générations qui ne sont plus? N'est-ce pas d'ailleurs une chose admirable que de faire servir les morts à éclairer les vivans ? »

» La tristesse est contagieuse comme la gaîté. Cette lugubre révélation répandit sur tous les fronts un nuage, et un sérieux glacial succéda à la gaîté la plus bruyante. Le second service fut apporté ; en voyant la mine que chacun faisait en le mangeant et en regardant ces bougies funèbres, je me rappelai involontairement ce couplet de la chanson de Désaugiers sur les dîners d'étiquette :

> A sa tristesse étrange,
> On dirait quelquefois
> Que chaque invité mange
> Pour la dernière fois.

» Notre Amphitryon ne tarda pas à s'en apercevoir, et, voulant faire diversion, il se leva et et s'en fut à un grand tableau représentant un paysage flamand et une église avec son clocher,

au haut duquel figurait une horloge rustique dont le cadran marquait les heures. Il tira un petit cordon de soie ; et un timbre semblable à celui d'un chaudron, mais que Deligny voulût nous faire passer pour l'imitation parfaite de la cloche villageoise, se fit entendre. Le malencontreux marteau frappa douze coups, quoiqu'il ne fût que sept heures du soir. Bientôt un petit carillon fut en mouvement, et joua passablement en mesure l'inévitable chœur de Robin des Bois. Cependant, arrivé au *Tra la la*, l'instrument s'arrêta et resta muet, malgré les efforts de son propriétaire, qui tirait en vain le cordon, et remontait encore plus inutilement sa machine avec une clé. « Je suis fâché de cet accident, nous dit-il ; vous auriez entendu l'ouverture de la *Gazza*, exécutée dans la perfection. Malheureusement, il n'y a que l'inventeur de ces horloges qui puisse les raccommoder. C'est un Napolitain qui est en ce moment à Saint-Pétersbourg. Lorsqu'il sera revenu, je veux que vous veniez entendre ce petit *componium*, qui est vraiment admirable. — Je crois que votre homme est mort en route, dit malignement Saint-Léon, en sorte qu'il est à

craindre que vous n'ayez jamais que la moitié du fameux chœur des chasseurs. C'est vraiment dommage; car ce qu'il y a de plus joli dans l'opéra de *Robin des Bois*, c'est *Tra la la*, et je connais à Paris un amateur qui ne va à l'Odéon, et ne prend même sa place qu'au moment où les choristes, baissant la voix, chantent avec tant d'ensemble et sur des tons si variés ce délicieux passage, après lequel il sort transporté. Je ne puis lui comparer qu'un autre *dilettante* d'une singulière espèce, qui n'entrait au théâtre des Variétés que pour entendre la chanson des *Cuisinières*. Il s'est procuré ce plaisir cent vingt ou cent trente fois de suite. Du reste, il ne savait pas un mot de la pièce. — C'est la faute des domestiques, reprit notre hôte, si la plupart des nouvelles inventions ne peuvent se répandre et se conserver. Ce que les gens de la campagne sont en agriculture, eux le sont en économie intérieure. J'ai eu des lampes à la Girard; au bout de quelque tems le double courant d'air n'a plus produit son effet. Les maladroits n'ont jamais pu comprendre le mécanisme de celles à la Carcel, et quant aux appareils hydrostatiques, autant aurait valu leur parler grec. Ils m'ont

détraqué mon calorifère à régulateur, et il m'a fallu renoncer aux canelles aérifères. J'aurais besoin de gens formés exprès; aussi vais-je envoyer le fils d'un de mes fermiers à l'école des arts et métiers de Châlons. »

» Le surplus du dîner se passa sans aucun événement remarquable, et, à l'exception des épinards, dont j'ai déjà parlé, et qui avaient fait le tour du monde conservés dans un bocal, tout alla à merveille. Il fut décidé que l'on prendrait le café à table, afin que chacun pût être témoin de l'essai d'nn filtre nouveau inventé par l'ingénieux M. Morize, pour la préparation de cette boisson sans ébullition, et par l'inévitable vapeur. On apporta en conséquence, devant le maître de la maison, divers appareils, au milieu desquels il ressemblait à un chimiste dans son laboratoire. C'était une lampe hydrostatique pour obtenir du feu à l'instant; une bouilloire à l'esprit de vin, un petit moulin perfectionné pour réduire en poudre la fève torréfiée du Moka, au moment de s'en servir, et enfin la célèbre cafetière à la Morize. Nous regardions tous, comme des enfans devant lesquels un escamoteur dispose ses tours. Le vieux voisin seul

murmurait tout bas, et témoignait son impatience.

» Notre hôte, imperturbable comme un professeur de physique qui fait son cours, tourna inutilement plusieurs fois le robinet du briquet hydrostatique. Il ne put venir à bout d'en obtenir la plus faible lueur. Il fallut recourir à l'antique et vulgaire allumette et à la fiole phosphorique. L'esprit de vin s'enflamma, ce qui parut consoler un peu Deligny de son premier échec, et tandis que la flamme de l'alcool frappait les parois de la bouilloire, il nous adressa cette allocution : « C'est par respect, messieurs, pour des préjugés que le tems seul pourra détruire, que je ne vous servirai pas de café indigène. Il est démontré cependant que la chicorée amère et aromatique, que la fève, le haricot, le pois, soumis à la torréfaction et à la trituration, peuvent remplacer avantageusement ce café exotique, pour lequel nous nous obstinons à payer un énorme tribut à l'étranger. Combien de bons Parisiens boivent sans s'en douter du café dont la matière première a été récoltée dans la plaine Saint-Denis! Nos besoins comme nos goûts sont donc

dans notre imagination. Mais patience, le siècle marche et rien ne le fera reculer, comme dit l'abbé de Pradt. — Oui, interrompit le vieux voisin ; mais ton café ne se fait pas, et voilà déjà une demi-heure que nous attendons. — Il est pourtant, continua Deligny sans se déconcerter, certaines substances, comme le sucre, par exemple, qui se trouvant en plus ou moins grande quantité dans différens végétaux et même dans des matières où on serait loin d'en soupçonner l'existence, présentent une parfaite identité avec des productions que nous faisons venir de très-loin en les payant fort cher. Le sucre s'obtient de la carotte, du navet, de l'érable ; on en trouve dans la farine des céréales, et j'ai lu dans un journal consacré à l'industrie qu'un habile chimiste en avait extrait d'un paquet de vieux chiffons. Pourquoi pas, puisque M. de Mongolfier est parvenu à faire de très-beau papier avec un paquet d'allumettes! Mais le végétal qui, après la canne, fournit une plus grande quantité de sucre et approche le plus de celui d'Amérique, c'est la betterave ; aussi est ce du sucre de betterave que.... — Au diable, dit le partisan de l'ancien régime, en se

levant furieux; au diable ta vapeur et ton café indigène, et ton papier d'allumettes, et ton sucre de chiffons et de betterave! as-tu juré de nous empoisonner après nous avoir fait attendre deux heures ce qui demanderait tout au plus dix minutes si tu procédais comme avant la révolution? Mais tu n'as jamais voulu faire comme tout le monde; car je me souviens qu'au collége tu avais inventé une nouvelle manière de confectionner les balles; elle ne valait pas mieux que l'ancienne; aussi toute la classe se moquat-elle de toi. Je vais me chauffer au salon; tu me feras avertir quand ton café sera prêt; mais je t'avertis que je ne le prends pas à la betterave; moi je tiens pour l'ancien régime. » Deligny ne répondit à son camarade de collége que par un regard de pitié. Cependant l'eau commençait à frémir, et notre hôte, dans son impatience, la versa avant qu'elle ne fût bouillante, par l'ouverture de son appareil. Ce transvasement refroidit le liquide à peine échauffé, et le résultat de l'opération fut une faible teinture tirant sur le brun, sans ébullition, à la vérité, mais aussi sans force et sans arôme. Le démonstrateur désappointé se leva

à la grande satisfaction des convives, qui suivirent son exemple. Nous rejoignîmes au salon l'homme de l'ancien régime, qui nous reçut d'un air triomphant et goguenard. Il se trouva par bonheur dans un coin obscur de l'office une cafetière à la Dubelloy, depuis long-tems proscrite par le maître de la maison; elle servit à faire un café excellent qui ramena la gaîté parmi nous.

» Il était trop tard pour revenir à Paris, et nous nous décidâmes à passer la soirée et à coucher au château. On nous donna à choisir entre vingt jeux nouveaux dont nous ignorions même les noms, futiles amusemens d'une société blasée, dus à la féconde industrie de Gide et de Giroux. Sur une table ronde, couverte d'un tapis, étaient étalés le Topiarion, le Topographorama, la Ménagerie grotesque, le Jeu du Monstre, Polichinel-Vampire, le Componium pittoresque, les Jokos, le Witzig et le Trocadéro. Le vieux voisin grommelait entre ses dents, et demandait si on ne ferait pas un boston ou du moins un reversis. Mais deux raisons péremptoires s'opposèrent à ce que sa proposition fût accueillie, même avec des amende-

mens. La première, c'est qu'il n'y avait point de cartes à jouer dans la maison; la seconde, que personne de la société ne savait ces jeux de l'ancien régime qui amusent encore quelques provinces et certains cercles de la place Royale. Furieux de ce dernier contre-tems, notre homme demanda ses chevaux et retourna dans son manoir, après avoir adressé au camarade Deligny une verte mercuriale sur son goût pour des innovations dues au génie des jacobins et des industriels.

» L'heure du repos arriva et nous procura de nouvelles surprises. Saint-Léon occupa la chambre *du hêtre* et moi celle *du charme*. Notre hôte, passionné pour tout ce qui est indigène, a imaginé de faire parqueter, boiser et meubler ses appartemens d'amis en bois français. Chaque pièce porte le nom de l'arbre qui a fourni sa décoration et son ameublement. Il y a la chambre du noyer, celle du peuplier, celle de l'orme, etc. Cette singularité me parut une des plus raisonnables de toutes, car enfin elle comporte une idée patriotique, et plusieurs de ces meubles me parurent aussi agréables que ceux confectionnés avec le sombre acajou. Au bout

du compte, me disais-je, je dormirai aussi bien dans un lit indigène que sur une couchette exotique. Hélas! j'avais compté sans mon hôte. Le traître ne m'avait pas prévenu qu'à la place des matelas et des lits de plume, il avait adopté les *lits élastiques à la Molinard*, qui cèdent au poids qui les presse et reprennent leur forme aussitôt. Il me sembla être étendu sur des outres remplies de vent, et comme je suis naturellement très-peu chargé d'embonpoint, je passai la nuit à bondir au gré de l'élasticité de ce nouveau coucher. Sur pied au point du jour, je réveillai Saint-Léon, et nous partîmes sans prendre congé des maîtres de la maison, usage également moderne, qui n'est ni très-poli ni fort hospitalier. Pour que rien ne manquât à notre voyage, nous dédaignâmes l'ignoble et gothique *coucou* et montâmes dans les *élégantes*.

» L'excès en tout est un défaut, dit la chanson; il est ici plus fâcheux qu'en bien d'autres choses. Le sage ne repousse pas les nouvelles idées ainsi que les nouvelles inventions sans examen, et par cela seul qu'elles sont nouvelles. Il ne les adopte pas non plus aveuglément et sur la foi de pompeuses annonces. Sous le rap-

port matériel, comme sous le rapport intellectuel, la réflexion, l'expérience et les leçons du tems doivent être nos guides. Nous avons rencontré deux êtres absolument antipathiques sur la manière de voir les mêmes choses; tous deux étaient dans l'exagération. Je désire que vos lecteurs puissent tirer quelque profit de la relation de mon voyage.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» Le chevalier DE B.... »



— N° XXIII. —

LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Ne pueri, ne tanta animis assuescite bella,
Neu patriæ validas in viscera vertite vires.
VIRG., *Æneid.*, lib. VI.

Nos lecteurs ne pensent pas sans doute qu'on ait entrepris de leur donner dans ce chapitre un traité complet du système représentatif. Ce n'est jamais dans un pareil cadre qu'on s'avisera de placer le tableau historique de ces graves assemblées qui remplacent les tumultueuses réunions des champs de mai. Portion essentielle de la puissance législative, appelée à discuter et à voter librement les lois proposées, la chambre, considérée sous cet aspect, réclame l'attention la plus sérieuse. Il n'est pas permis de traiter légèrement ce qui concerne ses travaux constitutionnels. Nous ne parlerons point ici des chan-

gemens qu'ont subis les colléges électoraux, le nombre des députés, la durée de leurs fonctions, le renouvellement de l'assemblée; il ne sera pas question des ressorts qui l'ont fait agir quelquefois; en un mot, de la part qu'elle a prise depuis douze ans à des mesures plus ou moins salutaires. Notre tâche n'est pas aussi compliquée : modeste peintre de genre, nous produirons sans crainte notre petit tableau de chevalet. Nous n'avons cherché qu'à esquisser la salle et les scènes qu'elle peut présenter à l'œil d'un observateur superficiel. Pour peu qu'il eût un bon guide, l'honnête commettant, venu exprès du fond de sa province afin de voir siéger pendant quatre ans le mandataire du département, saurait aussi bien que nous tout ce que nous avons voulu apprendre aux habitans de la ville et de la campagne qui n'ont pas eu le bonheur d'assister à une séance publique.

Sur la rive gauche de la Seine, à l'extrême frontière du faubourg Saint-Germain, près du pont Louis XVI, et en face de cette superbe église de la Madelaine, que l'on construit toujours et qui n'est jamais finie, s'élève un beau péristyle, ajouté, il y a vingt ans, au palais des

Condé. Un portique de huit colonnes d'ordre corinthien, bâti en 1795 pour servir d'entrée à la salle du conseil des cinq-cents, se présente au fond de la cour d'honneur du Palais-Bourbon, du côté de la place. Dans cette enceinte siégent les députés des départemens. Le péristyle est orné des statues de Minerve et de Thémis; au portique, figurent Minerve et la Force. On voit que la sagesse y est en majorité.

Vers la rivière, se présentent, à l'entrée du palais, Sully, Colbert, les chanceliers de l'Hospital et d'Aguesseau, assis sur des chaises curules. Au pied du magnifique escalier que gardent ces vénérables figures colossales, on voit s'allonger chaque matin, jusque dans le ruisseau du quai, la double file de curieux qui, deux heures avant l'ouverture des portes, attendent l'instant d'être enfin reçus à la tribune publique. A droite, par la grille du jardin, se glissent des amateurs *audacieux et fluets* qui ont réponse à tout, même au *qui va là?* du factionnaire et du garçon de salle. On décline le nom du député à qui l'on veut dire deux mots, et l'on est admis à le guetter au passage pour solliciter une entrée de faveur. Devant cette grille, arrivent aussi les

voitures des mandataires de la nation qui habitent la rive droite.

Dans la rue de Bourgogne, une porte latérale sert d'entrée aux députés piétons; ils trouvent sous la voûte un artiste muni de brosses et de pinceaux, qui donnent un nouveau lustre à leur chaussure endommagée.

Par la cour d'honneur, sur la place du palais, arrivent les brillans équipages : de belles armoiries, une riche livrée, un chasseur à moustaches et des chevaux fringans attestent que le propriétaire n'a pas eu de peine à fournir la preuve de son éligibilité, conformément à l'article 38 de la Charte, pour peu qu'il ait cessé d'être en nourrice avant la prise de la Bastille.

A la droite de cette cour d'honneur, est la *salle de la Victoire;* la majorité y passe avant d'entrer dans l'autre salle où va se livrer la bataille des discours et des votes. C'est là que se fait la distribution de *l'ordre du jour* et des *feuilletons*, qui indiquent les objets dont va s'occuper la chambre. Plus loin est le *Vestiaire*, où deux cent seize armoires doubles, fermées à clé, contiennent le costume brodé, habit, veste, etc., des quatre cent trente-deux députés dont les

noms, tracés au pinceau, figurent sur les portes. C'est un endroit souvent visité à la hâte : nul n'est reçu à la tribune des orateurs, la seule place d'où il soit permis de parler à l'assemblée, s'il n'est revêtu des marques de sa dignité. Souvent on n'avait pas prévu la tournure que prend la discussion : tel qui, en arrivant, comptait n'avoir rien à dire, se sent tout à coup inspiré par la circonstance; il éprouve le besoin d'une toilette improvisée. Cependant, plusieurs orateurs quotidiens, par un mouvement que l'habitude a rendu machinal, dépouillent chaque jour l'homme de la ville en montant l'escalier, pour endosser à tout événement les habits de l'homme de la France.

Vis-à-vis de la *salle de la Victoire*, et à gauche de la cour d'honneur, est la *salle de la Pàix*. C'est là que se réunissent les journalistes chargés de rédiger le bulletin des séances pour les feuilles des diverses couleurs ; hommes pacifiques et tolérans comme un procès-verbal. Là aussi on reçoit les porteurs de billets pour les tribunes réservées : ceux-ci vont se placer à l'instant. Les rédacteurs des journaux politiques n'ont la permission d'entrer dans leur loge qu'après

l'arrivée de M. le président au fauteuil; c'est une mesure de prudence dont personne jusqu'ici n'a pu deviner le motif, et qui n'en est probablement pas moins sage.

Les députés traversent les deux salles d'attente s'ils ont besoin de se rendre soit au secrétariat, soit aux procès-verbaux, soit à la questure, soit dans quelque autre division de leur entourage bureaucratique, soit enfin dans les sections, bureaux particuliers où ils examinent les propositions ministérielles avant de les soumettre à un examen public. C'est aussi le chemin de la bibliothèque, où sont déposées les grandes collections de livres d'histoire, de droit public et de jurisprudence, avec les ouvrages nouveaux dont il a été fait hommage à la chambre, afin que la mention au procès-verbal, répétée par le *Moniteur*, servît d'annonce de librairie. Dans cette bibliothèque, on lit tous les journaux du matin et le journal du soir de la veille.

Ordinairement la réunion publique est indiquée pour midi. A une heure, M. le président, qui habite un hôtel sur la place Vendôme, traverse la *salle de la Paix* pour occuper le fauteuil. Il est en habit de député, grand costume, et dé-

coré du cordon bleu. Le tambour bat aux champs ; les vétérans forment une double haie et présentent les armes. Deux messagers, en habit noir français, l'épée au côté, portant l'écharpe blanche autour des reins, ouvrent la marche. L'officier commandant le poste, l'épée nue à la main, escorte le président que suivent deux députés-secrétaires en habit bleu de ciel, brodé. Les spectateurs, qui s'étaient tous découverts, s'approchent des garçons de salle en livrée gros bleu, à revers et passe-poil rouge. Ceux-ci continuent de vérifier les billets de faveur. Les huissiers circulent, et les rédacteurs de journaux marchent lentement à la loge qui leur est accordée : ils savent que rien ne presse pour eux.

Les bancs des députés restent vides pendant long-tems. Les honorables membres sont disséminés dans les diverses dépendances de la chambre. Le président seul et les deux secrétaires sont en place. Quelquefois, à deux heures, un seul député arrive ; le président, sans blesser la règle établie, pourrait lui dire : *Monsieur, la séance est ouverte.*

En attendant, les nombreux spectateurs,

placés dans les diverses tribunes, examinent toutes les parties de la salle, ornée de niches dans lesquelles d'habiles statuaires ont placé de grands législateurs et des orateurs célèbres qui en valent bien d'autres, Lycurgue et Solon, Cicéron et Démosthène : on y voit encore deux terribles députés en leur tems, Caton et Brutus : ce dernier fait un singulier contraste avec le buste du Roi, placé au-dessus du président. Enfin, nos législateurs arrivent en foule, et on ouvre la séance.

Pendant la lecture du procès-verbal de la veille, lecture qui n'est pas écoutée, on dit à ses voisins les noms des princesses russes et des ambassadeurs qui occupent la tribune diplomatique. C'est là que nous avons vu d'illustres Persans, le jeune Abron, neveu du premier ministre de Méhémet Ali, pacha d'Egypte, et notre excellent ami Sidi Mahmoud, de Tunis. Nous espérons y voir bientôt des princes iroquois et osages. Une tribune, en face de celle-ci, est destinée aux pairs de France ou à leurs ayant-cause; et, quoi qu'en dise la Charte, la représentation des titulaires y a lieu à l'infini dans la ligne collatérale.

Une loge très-vaste est réservée pour les billets : mais les porteurs sont loin du lustre, qu'une heureuse disposition a suspendu au dessus de la tête des orateurs.

Le profane vulgaire est parqué à l'étroit et se place comme il peut.

Les journalistes, spectateurs impassibles de la lutte parlementaire qui va commencer, sont relégués au paradis, afin qu'ils voient les choses de plus haut. Le grave *Moniteur* a seul le privilége de siéger dans l'intérieur, de plein pied, devant une table où cinq logographes, à côté des députés de l'extrême gauche, recueillent ces trésors d'éloquence qui alimentent les immenses colonnes du plus colossal des journaux.

Cette loge si élevée mériterait un chapitre à part. Au nombre de vingt-deux, comme les Girondins proscrits, les journalistes disgraciés ne sont pas ceux qui s'amusent le moins : entre eux ils jugent en premier et en dernier ressort la cause qu'on plaide, les moyens et les avocats. Les feuilles établies d'ancienne date jouissent à titre de droit d'aînesse d'un pupître sur le devant de la loge : on y voit et on y entend quelquefois assez bien. Mais les frères assis derrière ces pri-

vilégiés ne voient souvent que des yeux de la foi, et entendent sur la parole de leur chef de file. Cependant les communications officieuses vont leur train. Là point de distinction de parti pour les actes d'obligeance. *Le Constitutionnel* répond à une question de *la Gazette de France*, *la Quotidienne* vit en bonne intelligence avec *le Courrier français*.

Tel rédacteur est habile sténographe. Sa plume est aussi rapide que les paroles de l'orateur; souvent même elle finit par les devancer de quelques lignes. Tel autre ne cherche qu'à saisir l'ensemble et le précis de la discussion; il procède par la voie de l'analyse. Mais ni l'un ni l'autre ne parviendrait à rendre un compte exact et complet des débats, sans l'utile secours de quelques députés bénévoles. Plus d'un honorable opinant, dont la voix n'est pas même parvenue jusqu'à l'oreille de ses collègues, fait monter à la lucarne des journaux le manuscrit de son éloquente harangue, étouffée par les conversations particulières. D'autres, qui parlent d'abondance, ont bien voulu donner, dès la veille, une copie de leur improvisation.

La tribune où monte l'orateur est ornée, sur

le devant, à sa partie inférieure, d'un bas-relief remarquable qui représente les figures emblématiques de l'Histoire et de la Renommée. Mais elles ne peuvent attirer ses regards ; il s'élève au dessus, et il se tient en arrière. Les auditeurs seuls les contemplent.

Le président, placé au milieu du fond de la salle, sur un fauteuil isolé, voit devant lui deux secrétaires députés, flanqués d'un secrétaire rédacteur, qui lui tournent le dos. La tribune aux harangues, qui coupe en deux parties égales le bureau du secrétariat, s'avance de trois pieds dans la salle, et les orateurs peuvent s'y élancer de tous côtés par des marches posées latéralement, se rencontrer et se heurter en arrivant au but. Celui qui obtient la parole est posé de telle manière que le jeu de sa physionomie est perdu pour les personnes assises au bureau. Il se tourne constamment vers les députés qui siégent en face du président, sur les gradins élevés en amphithéâtre, au fond de la salle, et dans les rayons du demi-cercle.

Au bas de la tribune, sur des siéges mobiles, se tiennent les huissiers, en habit noir et l'épée au côté ; ils portent au cou une chaîne dorée : leur

chef seul se dispense de cette dernière espèce d'ornement.

Les messagers de la chambre sont avec les huissiers. A l'arrivée d'un ministre, les uns et les autres sont maîtres des cérémonies. Ils vont au devant de lui et le conduisent à son banc. Leurs autres fonctions consistent à remettre les notes, les billets, les imprimés qui circulent.

Ces messagers sont d'anciens serviteurs du système représentatif. Tel d'entre eux a marché à pas comptés devant tous les personnages qui ont présidé les assemblées législatives depuis 1789. Il se rappelle ce bon M. de Robespierre, le plus doux, le plus aimable des hommes, dans ses relations de président avec les huissiers. Tel autre ne date que de la constitution de l'an VIII. L'œil de l'observateur se plaît à comparer les coiffures de ces têtes privilégiées, qu'a respectées la faux révolutionnaire. L'un de ces flegmatiques et silencieux personnages étale avec orgueil un superbe toupet en fer à cheval : deux ailes, terminées en boucles, lui couvrent l'organe de l'ouie dans toutes ses dimensions ; sur son dos flotte avec grâce un sac de taffetas noir, improprement appelé *bourse ;* l'éclatante

et fine poussière de l'amidon, répandue sur cette forêt de cheveux postiches, qui nous retrace la vaste tête de Mirabeau, le dispute en blancheur à la fraîche et belle ceinture qui fait ressortir un ventre historique. L'autre messager, petit, maigre et sec, cache avec peine quelques mèches grisâtres sous une petite perruque blonde *à la Caracalla.* Toute l'histoire de la constituante et du directoire est dans ces deux coiffures.

On ne remarque pas une pareille bigarrure parmi les honorables députés de la France ; il en est jusqu'à trois peut-être qui observent encore dans toute sa rigueur la mode si chère aux perruquiers classiques de l'ancien régime. L'immense majorité des suffrages s'est prononcée pour le système moderne. Royalistes de la contre-opposition, partisans du ministère, les ministres eux-mêmes, les libéraux de l'extrême gauche, tous ont adopté la coiffure romantique et pittoresque d'Ossian et de Fingal. A peine voit-on, à longs intervalles, s'agiter sur quelques bancs une queue poudrée, qu'un ruban noir fortement serré a réduite aux proportions les plus minces.

S'il règne à cet égard un ensemble satisfaisant, il n'en est pas de même de l'accord qu'on pourrait désirer dans les sons qui partent de tous les coins de la salle au moment où s'élèvent des discussions un peu vives. Les députés des départemens représentent souvent trop bien les intérêts des anciennes provinces quant à la conservation de l'accent héréditaire. Sans doute, rien n'est plus français que les sentimens, les vœux et la conduite de ces bons et loyaux défenseurs de la monarchie et des libertés publiques ; mais, sauf un petit nombre d'élus, qui ne sont pas brouillés avec l'euphonie, aux formes extérieures de leur langage, et à ces accens fortement prononcés qui accusent l'origine bretonne ou provençale, normande ou gasconne, on ne les croirait animés que du zèle municipal et du patriotisme d'arrondissement.

L'ordre de la discussion est réglé ; vingt orateurs sont inscrits pour parler à leur tour. A la gauche du président, sur les banquettes inférieures, bien rapprochées de la tribune, se réunissent les membres de l'opposition, désignés sous le nom de *libéraux ;* à la droite se

groupent les députés dont l'opinion est représentée par *la Quotidienne ;* en face du président, et sur le premier banc à droite, sont les ministres ; sur la même ligne, vers la gauche, se tiennent les directeurs-généraux et les autres commissaires chargés de soutenir les projets de loi : immédiatement derrière ces organes du gouvernement, l'amphithéâtre est rempli jusqu'aux sommités par la majorité ordinaire des votans, désignés, si je ne me trompe, sous le nom de *centre*. Ces diverses masses vont se mouvoir comme si un ressort les mettait en action, chaque fois qu'une proposition sera votée par assis et levé. L'épreuve est-elle douteuse ? on la recommence. S'il s'agit de l'ensemble d'une loi, on procède au scrutin secret. Alors tous les députés, leurs boules blanche et noire à la main, défilent devant le fauteuil de la présidence, en traversant la tribune des orateurs, où se trouve en ce moment l'urne du destin. Dans l'intervalle, des groupes se forment. Quelques orateurs se sont combattus avec beaucoup de véhémence ; ils n'ont pas toujours ménagé la personne de leur adversaire, en cachant toute-

fois sous des phrases polies des insinuations peu flatteuses. Maintenant ils se rapprochent par une salutation familière, ou quelquefois avec ce geste affectueux qui, chez les Anglais, tient lieu de nos démonstrations révérencieuses; ils causent ensemble comme d'anciens amis de collége, au grand étonnement d'une partie de l'auditoire, qui tremblait de les voir venir aux mains. Enfin le résultat du scrutin est proclamé; la foule disparaît.

Cinquante députés, tout au plus, vont rejoindre leur famille autour de la table qui la réunit chaque jour; les autres sont seuls à Paris, où ils habitent, comme des étrangers, les hôtels établis pour les voyageurs que la curiosité attire dans nos murs. L'heure du dîner vient de sonner. Vous n'apercevez nulle part, dans ce quartier, la demeure de quelque rival de Beauvilliers et de Grignon. La chambre ne possède pas même une de ces modestes succursales de Comus, qu'un usage immémorial a consacrées, sous un nom trivial, dans le sanctuaire de Thémis. Quelle preuve touchante d'une frugalité vraiment spartiate! Passez à la rive droite,

vous chercherez peut-être en vain au restaurant du café de Paris, ou chez les frères Provençaux et Véry, les honorables votans que vous avez vus opérer. Que sont-ils donc devenus, me direz-vous? Vous sortez de la question. Je ne vous avais promis que le tableau d'une séance; cinq heures sont sonnées; la séance est levée.



— N° XXIV. —

LES SOIRÉES A LA MODE.

L'écrivain à la mode, entre un double flambeau,
Et son verre, et son sucre, et sa carafe d'eau,
Dans son fauteuil cherchant une posture,
Et tenant en main son rouleau,
Vient de son chef-d'œuvre nouveau
Aux assistans proposer la lecture.

DELILLE.

Le soir est pour tous les gens qui, par nécessité, par devoir ou par goût, travaillent durant le jour, le moment des plaisirs. L'agitation des affaires a cessé; le repos de la nuit apparaît en perspective; libres des unes, et rassurés par l'espoir de l'autre, nous cherchons cette situation qui n'est pas encore le calme, mais qui n'est plus la fatigue du travail. Aussi nos pères, qui entendaient mieux que nous la vie, avaient-ils réglé l'emploi de leur tems avec plus de sagesse. Si l'amitié les réunissait dans un festin, c'était

le soir que se dressait la table joyeuse. Que sont-ils devenus ces brillans soupers où l'esprit étincelait avec la flamme des candelabres, où les saillies s'échappaient avec la mousse du champagne, où la gaîté n'était point une grimace, où l'on osait chanter sans l'accompagnement des instrumens? Hélas! ils ont disparu au milieu de notre parodie des mœurs républicaines; le plaisir fut alors traité comme aristocrate; la licence, la débauche convenaient seules à la pureté des modernes Brutus. Au retour de l'ordre, d'autres habitudes se sont formées, et maintenant, il n'y a plus guère que les artisans qui soupent; car on ne saurait considérer comme des soupers ces repas qu'à trois heures du matin prennent, en courant, les invités des bals de noces. Et, en effet, comment, lorsque tous les dîners ont lieu de cinq à sept heures, pourrait-on trouver la place du troisième repas? A peine existe-t-il encore une soirée, et souvent la raison demanderait qu'on se mît au lit à l'heure où l'on s'habille pour aller dans le monde. C'est pourtant de ces prétendues soirées qui, dans beaucoup de maisons, seraient plus justement appelées des nuits, que nous voulons nous occuper au-

jourd'hui. Il y en a de plus d'un genre ; mais un rapport commun les unit presque toutes : c'est l'ennui qu'elles causent.

Un banquier millionnaire, devant l'or duquel toutes les dignités s'inclinent, toutes les vanités s'abaissent, tous les préjugés disparaissent, donne-t-il une soirée, vous montez en voiture à dix heures; mais il vous faut prendre la file, et attendre là pendant cent vingt minutes que chaque équipage ait déposé ses maîtres : que dix cochers aient échangé des injures avec leurs confrères, ou des explications avec les gendarmes, sans lesquels il n'est plus de bonne fête. Enfin la fumée des lampions, qui saisit votre odorat, semble vous annoncer la fin de votre attente. Déjà vos chevaux sont arrêtés au pied d'un élégant perron, le marche-pied de votre *coupé* est descendu, vous avez pris terre. Mais, grand Dieu! quelle cohue! On se presse dans l'escalier de l'hôtel opulent, comme dans celui du théâtre où Martin sexagénaire fait entendre des accens brillans de fraîcheur et de jeunesse. En vain, madame, vous appelez à votre aide la galanterie française; ces messieurs, emballés dans leurs manteaux, ne songent qu'à éviter la

suffocation. Il faut prendre bravement votre parti, rendre vos coudes le plus pointus que vous pourrez, ne pas vous effrayer des arbustes renversés sur la pierre, que debout ils devaient décorer, et, suivant le flot qui vous porte, arriver avec lui au somptueux appartement de la divinité financière. Une fois là, vous tâcherez de trouver votre part d'une étroite banquette, ou d'apercevoir, malgré un triple rang d'épaules, les danseurs qui se meuvent péniblement dans un espace rétréci. Passez dans le salon voisin, vous obtiendrez peut-être la faveur de perdre quelques centaines de louis au creps. Il est possible même que, dans le pillage des glaces, vous fassiez la conquête d'un ananas ; puis vous songerez au départ, renonçant à retrouver un manteau qui a été l'objet d'une distraction, ou a servi la convoitise d'un hardi filou. Vous attendrez, en grelotant pendant une demi-heure, que les crieurs aient fait retentir dans tout l'arrondissement le nom de votre cocher, et enfin, il vous sera permis de rentrer chez vous malade, harrassée, avec un rhume de plus, et quelques diamans de moins. Voilà, en fait de soirée, tout le monde vous le dira, ce que l'on peut vous

offrir de mieux. Vous enragerez tout bas, mais vous direz tout haut : « J'y étais. »

Notre siècle, qu'on accusait d'être anti-littéraire, a voulu se laver d'un reproche aussi humiliant, et, depuis quelque tems, les *bureaux d'esprit* se multiplient. Romantiques et classiques ont leurs hôtels de Rambouillet, et le marquis de Mascarille trouverait facilement, de nos jours, des *Précieuses ridicules* pour le prôner et l'applaudir. Un jeune poète, que la coterie place sans façon à côté de nos plus grands auteurs, vient-il de terminer une tragédie, on va la lui faire lire dans vingt salons, dont les maîtres appelleront une nombreuse société. Chaque personne sera invitée comme amie des lettres, et ne pourra refuser sans encourir le reproche d'ignorance ou d'obscurantisme. Neuf heures sonnent, et tout le monde est réuni. L'auteur s'asseoit devant une table sur laquelle est développé, entre deux bougies, et près d'une carafe d'eau sucrée, le précieux manuscrit. D'une voix sourde, et qu'il croit tragique, il déclame lentement ses vers, appuie sur les rimes retentissantes, ouvre de grands yeux et de grands bras quand il rencontre une image ridiculement gi-

gantesque, et, après une tirade de lieux communs emphatiques, s'arrête pour que les claqueurs (car il y en a dans les salons comme au théâtre) aient le tems de donner le signal des bravos. Le premier acte excite toujours les transports. C'est trop beau pour une exposition!..... Mais à quoi bon se montrer économe, quand on est si riche? Les flatteurs se disputent la palme; l'encens s'échappe de toutes les cassolettes. Mais, à mesure que la lecture avance, les auditeurs oublient un rôle qui les fatigue; quelques-uns ne peuvent retenir des bâillemens, d'autres résister à un invincible sommeil; les protecteurs du poète finissent par combattre seuls, et ne trouvent des imitateurs que lorsque le dénoûment arrivant, chacun à l'espoir d'une liberté prochaine. Alors le concert d'éloges a commencé. Mais pourquoi ce chef-d'œuvre n'est-il pas à l'instant reçu, monté et joué par messieurs de la Comédie-Française? Des rivaux intrigans barrent donc le chemin au talent modeste? La barbare censure exige donc des suppressions ridicules? Et comme l'intrigue apparaît souvent dans les avenues de Melpomène; comme la censure a donné de nombreuses preuves de la plus bizarre

sévérité, personne ne réclame, et l'on tient pour une victime le Racine en herbe que l'on vient d'entendre. Le punch et les gâteaux achèvent de lui gagner tous les suffrages, et chacun se retire, regrettant tout bas l'ennui qu'il lui a fallu subir, mais promettant bien de parler à tout le monde pendant huit jours de la *soirée littéraire* à laquelle il a assisté. Faire connaître son ouvrage à des spectateurs qui ne sifflent jamais, et qui applaudissent presque toujours, c'est pour les auteurs un si doux plaisir que l'un d'eux a entrepris dernièrement de lire deux fois sa tragédie dans la même soirée. Il a trouvé des complaisans au faubourg Saint-Honoré, mais, dans le quartier du Marais, on a, dit-on, éludé la proposition.

Si les soirées où on lit ne sont pas très-divertissantes, les soirées où l'on chante sont quelquefois passablement ennuyeuses. Qui ne connaît la réputation des concerts d'amateurs? Ils vont de pair avec la comédie bourgeoise, les charades en action et les proverbes. Or, aujourd'hui, les dilettanti pullulent et les concerts deviennent de mode. Ce n'était pas assez que la demoiselle de la maison vous fît subir cette

sonate qui faisait dire à Fontenelle : « Sonate, que me veux-tu? » qu'un élégant, après s'être essayé dans tous les tons et s'être plaint du mal de gorge, écorchât à la fois nos oreilles et une romance de Romagnesi, ou, de complicité avec un soprano de soixante ans, dénaturât un duo d'Auber; maintenant quand on a un octave dans la voix et qu'on connaît la valeur des notes, on se croit obligé de chanter toutes les partitions de Rossini, et nous ne pouvons nous rendre à une soirée musicale sans risquer d'entendre écorcher par des amateurs un opéra italien tout entier, ce qui est déjà passablement long quand les chanteurs de profession s'en mêlent.

Nous avons vu les différentes manières dont se passent les soirées dans la haute société : les classes inférieures ont fourni, suivant l'usage, des imitateurs. A-t-on un salon qui peut contenir cinquante personnes, on en invite cent, qui n'ont ni le libre exercice de leurs mouvemens, ni la jouissance de leur respiration. On étouffe dans le salon; la chambre de madame est envahie; la petite salle à manger regorge d'auditeurs, et même dans l'antichambre quel-

ques amateurs tardifs, qui ne peuvent pénétrer plus loin, élevés sur la pointe des pieds, le cou tendu et la bouche béante, s'efforcent de saisir quelque son lointain ou un trait de chant. On pourrait chanter de jolies nocturnes, on se lance dans la grande musique; et, dédaignant des paroles spirituelles, parce qu'elle sont françaises, on en débite d'italiennes qu'on ne peut comprendre ni prononcer. Enfin, comme dans notre bon siècle *virtus post nummos* est la devise universelle, c'est surtout en risquant au jeu les pièces d'or, que l'on cherche à imiter les grands. Un avoué, qui n'a pas encore payé sa charge, permet à l'écarté de rogner la dot de sa femme; un avocat perd dans une nuit tous les honoraires qu'il a gagnés dans un mois, et la plupart des jeunes gens se laissent enlever par un joueur habile l'argent qu'un usurier leur a vendu bien cher le matin et qu'ils iront bientôt pleurer à Sainte-Pélagie.

Il est vrai que, dans toutes ces soirées, un observateur peut trouver des sujets d'amusement; mais c'est en dépit d'elles, et aux dépens des individus qu'elles réunissent. Certes, cette bonne dame qui cherche des maris pour ses

filles, au risque de ne leur procurer que des amans, ce mari qui a la bonté de réconcilier sa femme avec un petit cousin qui la boude, cette vieille fille qui gagne toujours au boston, parce qu'en baissant ses modestes paupières, elle lorgne incognito le jeu de ses voisins ; cette autre qui ne veut pas convenir du prix de *l'indépendance* et des dangers de *la misère*, ce monsieur qui, d'un air capable, donne comme la tenant d'un conseiller d'état la nouvelle que son coiffeur lui a apprise, et ce jeune homme qui s'avoue l'auteur d'un quatrain qu'il ne saurait écrire sans faire des fautes d'orthographe, tout cela compose une jolie collection de *grotesques*, et se rencontre dans les soirées de la haute ou moyenne société ; mais les indigènes ne gagnent rien à ce qu'un étranger s'amuse de leurs ridicules, et la meilleure critique qu'on puisse faire des soirées, c'est de dire que le seul moyen de s'y divertir est de rire de ce qui s'y passe et des gens qu'on y voit.

De tous les genres de réunions maintenant en vogue, le plus amusant sans doute est ce qu'on appelle une soirée d'artistes. Les arts y confondent leurs jouissances, la franchise y règne, et

la gaîté s'y montre hardiment. Tandis qu'Horace Vernet ébauche une charge, Panseron et Charles Plantade improvisent un duo comique ; Désaugiers chante, en les composant, des couplets pleins de verve *, et Lafont tire de son violon des sons enchanteurs. Là tout est plaisir pour les invités ; les yeux, les oreilles sont tour-à-tour enchantés. Des femmes, honnêtes sans affectation et aimables sans prétention, empêchent que le ton de la société ne devienne trop libre, et l'on peut comprendre, en observant leur toilette, combien l'élégance est plus séduisante que la richesse. Plusieurs personnes qui occupent dans le monde un rang honorable ont établi chez elles des réunions de ce genre, où l'on brigue la faveur d'être admis, et l'on peut voir confondu dans leurs salons ce que la France a de plus élevé en dignités et en talens.

Cependant les avantages et les plaisirs qu'offrent les soirées d'artistes, tout le monde ne peut pas se les procurer. Faut-il donc que le reste des Parisiens fasse absolument un choix entre les ennuyeuses soirées que nous avons tâ-

* Hélas ! ses chants ont cessé !

ché de dépeindre en courant? Eh! mon Dieu, non! Il suffit peut-être, pour rendre les soirées amusantes, de ne plus prendre tant de peine pour y introduire l'ennui. La première chose que nous devons faire, c'est de n'inviter que nos amis et ceux qui nous paraissent dignes de le devenir. Ce petit cercle réuni, et les personnes âgées installées à cette table de jeu que l'habitude leur a rendue nécessaire, qu'une conversation générale et sans apprêts s'établisse. Celui qui aura le plus d'esprit en tiendra naturellement le dé: après lui d'autres l'alimenteront; la timidité même finira par lancer de tems à autre son petit mot, et les individus assez malheureux pour ne savoir ni sentir ni exprimer, vous délivreront à l'avenir de leur présence. Vient-on à parler d'une romance nouvelle? qu'aussitôt quelqu'un se mette au piano et la chante. Se rappelle-t-on un jeu qui peut amuser tout le monde et ne blesser personne? qu'on s'y mette à l'instant. Puis, si la jeunesse est en majorité et que des jambes impatientes demandent de l'exercice, improvisez un bal sans prétention, où l'on ne craindra rien pour les toilettes, où l'on ne demandera

aux danseurs que de sauter en mesure. Mais surtout imitez une dame de ma connaissance qui avait placé sur les murs de son salon ces mots : « Ici on ne parle pas politique ; » car avec la politique il n'y a plus accord ni gaîté. Passe pour une épigramme de tems en tems ; mais des discussions, jamais! car elles amènent presque toujours des querelles, rarement une solution certaine ; et, avec elles, les soirées de votre salon finiraient par ressembler aux matinées de la chambre des députés.



FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

